BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

N° 66
AVRIL 1985
VOL. XIII – XVIII[e] ANNÉE

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

DIX-HUITIÈME ANNÉE — VOL. XIII — Nº 66 AVRIL 1985

A nos Amis, à nos Abonnés. 183

Excursion à Pontigny — 15 juin 1985. 186

JEAN MALAVIÉ — Le bestiaire de Roger martin du Gard dans *Les Thibault.* 187

FRANÇOIS LABBE — Pour une lecture initiatique de *L'Immoraliste.* . 213

ANNY WYNCHANK — Conflit et rébellion dans la trilogie d'André Gide. 229

DANIEL DUROSAY — Diplomatie gidienne : au service du Luxembourg en 1919 — et des Mayrisch. 234

LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE (Carnet XVI, août 1935 — mars 1936) 254

Lectures gidiennes 287

Chronique bibliographique 301

André Gide et James Dean, *par David Steel.* 305

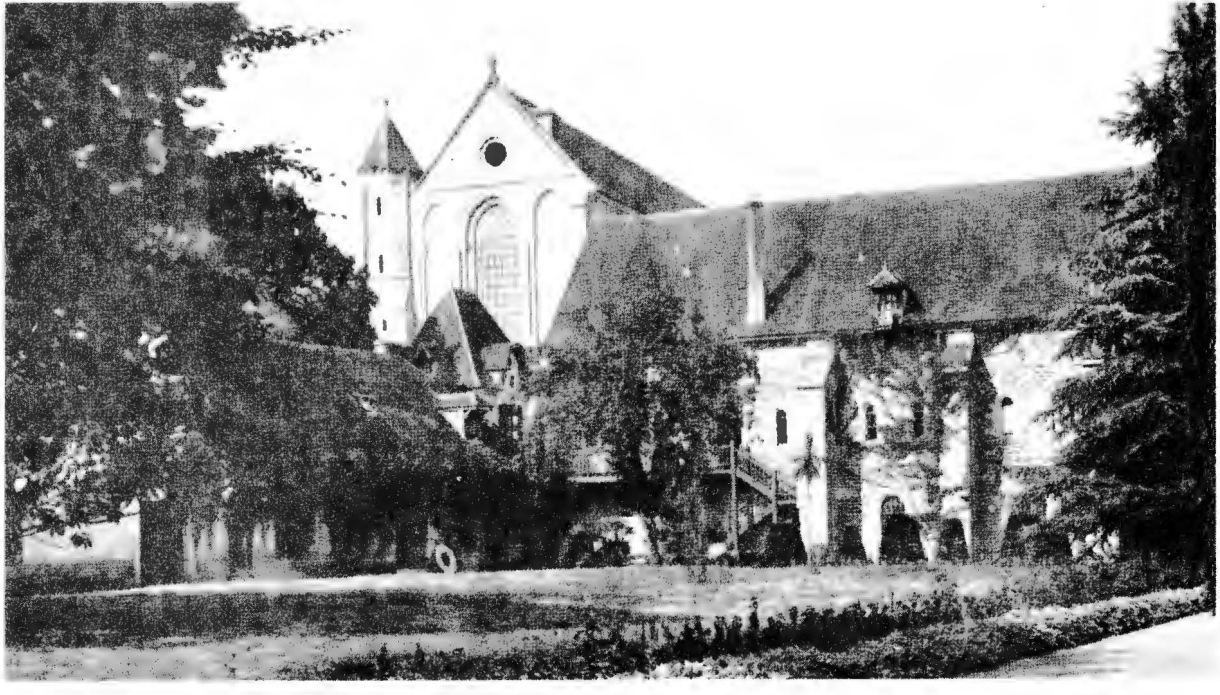
Varia 308

Librairie 315

Nouveaux Membres de l'AAAG 317

Cotisations et abonnements : tarifs 1985. — Adresses 319

REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1968 ET PUBLIÉE PAR
LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ LYON II
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES



L'ABBAYE DE PONTIGNY . . . . . *VOYEZ LA PAGE 186*

A NOS AMIS,
A NOS ABONNES...

Voilà dix-sept ans que paraît notre revue. Celui qui en a assumé la charge – complète, depuis la conception de chaque numéro, la rédaction de toutes les rubriques non signées, jusqu'à la fabrication : composition et mise en page, et à l'expédition – avait souhaité, depuis quelque temps déjà, d'être relayé. L'importance accrue du BAAG *(sept cents pages en 1984, aujourd'hui plus de sept mille pages publiées), son audience accrue (l'AAAG a doublé le cap du 1200e adhérent) rendaient la tâche très lourde, de plus en plus incompatible avec les obligations professionnelles et les «travaux personnels» de celui qui, bien que n'étant plus Secrétaire général de l'Association depuis le printemps 1983, continuait pourtant (quand un nom et une adresse traînent partout pendant quinze ans...) à assumer en quasi-totalité la* gestion *de l'AAAG. Il était pourtant nécessaire, urgent, à ses yeux, qu'au bout de tant d'années l'AAAG reçût un élan nouveau, trouvât un second souffle et fût animée d'un esprit neuf. Proposée à plusieurs successivement, l'ampleur de la tâche les fit reculer... Heureusement, il s'est trouvé, au sein même du Conseil d'administration de l'AAAG, un homme à qui la retraite (prise l'été dernier) venait de rendre sa liberté, sans lui ôter, oh ! certes non, son dynamisme, son enthousiasme de «gidien», ni l'heureuse expérience que lui avait donnée la création et la direction durant cinq ans du* Bulletin des Etudes Valéryennes. *Daniel Moutote, professeur émérite de l'Université Paul-Valéry (Montpellier III), auteur de nombreux travaux sur Gide dès avant sa thèse sur le* Journal, *prend donc, à partir du prochain numéro, la direction du* BAAG. *Et nous devons tous lui en témoigner notre reconnaissance, et l'assurer de l'aide dont il aura*

besoin. Reconnaissance et soutien qui vont à Daniel Moutote accompagnés de l'ardente attente qu'il fasse du BAAG *une revue nouvelle, plus riche et plus vivante.*

☆

En conséquence, tout le courrier concernant le BAAG *(rédaction, propositions d'articles, etc., et administration, changements d'adresses, etc.) devra désormais être adressé à :*

M. Daniel Moutote
9, Résidence Héra
La Chamberte
34100 Montpellier

Tout courrier concernant les finances *de l'AAAG (cotisations, abonnements, règlements de factures, etc.) continuera à être adressé au Trésorier :*

M. Henri Heinemann
59, avenue Carnot
80410 Cayeux-sur-Mer

Et tout courrier concernant la gestion et l'animation de l'AAAG (renseignements, adhésions, suggestions et propositions diverses, etc.) sera adressé à la Secrétaire générale :

Mme Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck
15, rue d'Armenonville
92200 Neuilly-sur-Seine

Les Publications du Centre d'Etudes Gidiennes continueront à être gérées par

M. Claude Martin
3, rue Alexis-Carrel
69110 Ste-Foy-lès-Lyon

qui recevra donc les commandes *de livres publiés par le CEG – y compris, pour quelque temps encore, les volumes du* BAAG *des années* antérieures à 1985, *ainsi que les* Cahiers André Gide.

Comme jusqu'ici, toutes les commandes devront être accompagnées de leur règlement par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de l'AAAG, ou d'une demande de facture *qui sera établie par Claude Martin au nom de l'AAAG.*

Nous demandons instamment à tous nos sociétaires et abonnés de bien vouloir se conformer à cet «organigramme», le courrier désormais mal adressé devant être réexpédié à la personne concernée et donc subir quelque retard...

☆

Le BAAG *demeure naturellement trimestriel, et les* cahiers, *annuels. Mais la publication de ceux-ci a subi de très fâcheux retards, que nous sommes les premiers à déplorer, sans en être entièrement responsables – nous n'en présentons pas moins nos vives excuses à tous nos sociétaires, dont beaucoup nous ont fait part de leur légitime et inquiète impatience. Voici le calendrier de publication de nos cahiers à venir, avec l'espoir que leurs éditeurs ne le bouleverseront point :*

Cahier 1982	CAG 11 : *tome III et dernier de la* Correspondance André Gide – Dorothy Bussy *(Gallimard) paru en avril 1982*
Cahier 1983	*Ramon Fernandez :* Gide ou le Courage de s'engager *(Klincksieck) à paraître en septembre 1985*
Cahier 1984/85	*Alain Goulet :* Fictions gidiennes et vie sociale *(Minard) à paraître fin 1985*
Cahier 1986	CAG 12 : *tome I de la* Correspondance André Gide – Jacques Copeau *(Gallimard) à paraître au début de 1986*
Cahier 1987	CAG 13 : *tome II et dernier de la* Correspondance André Gide – Jacques Copeau *(Gallimard) à paraître fin 1986, début 1987*

☆

EXCURSION A PONTIGNY

samedi 15 juin 1985

Chers Amis,

Est-il besoin de rappeler ce que furent les fameuses Décades *de Pontigny, ce qu'elles furent pour Gide qui s'y rendit si souvent durant l'entre-deux-guerres ? Combien sont-ils à avoir devisé en flânant dans la justement célèbre «Allée des Charmilles» ?*

C'est avec beaucoup de plaisir que je vous engage à vous inscrire à cette excursion, mais vite, le nombre des places étant limité.

Bien amicalement,
Bernard Métayer.

PROGRAMME

8 h 15 : départ de Paris, porte d'Auteuil, près de la fontaine. *Les retardataires ne pourront être attendus.*

10 h 30 — 12 h 30 : visite d'Auxerre : cryptes et vieille ville.

Déjeuner à Chablis, à «L'Étoile Bergerand», où les habitués des Décades se rendaient parfois. Filet de sole, fondue de volaille, grand cru de Chablis...

15 h 17 h 30 : Pontigny. Visite commentée de l'abbaye et des bâtiments ; allocution de M. le Maire ; conférence par notre ami Jean-Pierre Cap, et projection de diapositives sur les Décades (sous réserve).

19 h 45 : retour à Paris.

Participation aux frais : 250 F. Chèques à l'ordre de M. Bernard Métayer, 28 rue Godefroy Cavaignac, 75011 Paris. (En cas de désistement, il ne sera remboursé que 150 F.)

LE BESTIAIRE DE ROGER MARTIN DU GARD DANS *LES THIBAULT*

par

JEAN MALAVIÉ

De La Fontaine à Jules Renard, Colette, Genevoix et Giono, un courant littéraire à l'écart de l'intellectualisme accueille largement l'animal ; et le monde même de Balzac, Hugo, Zola, Mauriac est peuplé d'une faune variée, comme en témoignent de nombreuses études.[1] Moralistes, peintres, chercheurs de symboles ou scrutateurs du mystère de la vie, qu'ils ambitionnent de divertir, d'instruire ou de faire penser, cet aspect de leur œuvre ne manque pas d'attrait et admet tous les tons, enjouement, férocité satirique, gravité philosophique même. Le grand cycle romanesque de Martin du Gard, *Les Thibault*, offre-t-il, lui aussi, une faune pittoresque ou significative, propre à susciter l'intérêt ? [2] Au terme d'une enquête limitée, mais méthodique, une réponse affirmative semble fondée. Enquête limitée : non seulement il a paru naturel de choisir, entre les productions de l'écrivain, le massif romanesque qui forme son chef-d'œuvre, mais ce vaste champ d'investigation a lui-même été réduit pour ne retenir que le premier versant, du *Cahier gris* à *La Mort du Père*, inclusivement. Sacrifice arbitraire, sans doute [3], mais favorable à un

1. Citons à titre d'exemples : Philippe Bonnefis, «Le Bestiaire d'Émile Zola», *Europe*, avril-mai 1968 ; Pierre Abraham, *Créatures chez Balzac*, Gallimard, 1931 ; J.F. Hoffmann, «Les Métaphores animales dans *Le Père Goriot*», *L'Année Balzacienne 1963* ; Jean Touzot, «Bestiaire romanesque et faune politique», *Connaissance des Hommes*, automne 1972 («Hommage à Mauriac»)...

2. La question ne semble pas avoir retenu l'attention : même la thèse monumentale de René Garguilo, *La Genèse des «Thibault» de Roger Martin du Gard* (Klincksieck, 1974), mine inépuisable de renseignements sur tous les aspects de l'œuvre, se borne à indiquer une des pistes possibles (p. 785).

3. En effet, *L'Été 1914*, malgré son ouverture sur l'histoire et l'étendue de ses discussions d'idées, offre aussi une moisson non négligeable de portraits se référant à l'animal

dénombrement plus complet des exemples et à des analyses plus attentives, peut-être préférables à des synthèses prématurées.[4]

Martin du Gard possède à un degré éminent le don d'explorer le monde intérieur de ses créatures, de «voir en profondeur», à la suite de son maître admiré, Tolstoï [5], pour rendre «moins impénétrable» le «mystère d'autrui». Cet effort, s'attachant à des êtres intelligents, ouverts à mille problèmes – Jacques et Antoine, d'abord – paraît laisser peu de chances à l'évocation de figures animales colorées et frémissantes, tandis que son amour de la vie et son sens de l'observation autoriseraient bien des espoirs. En fait, que nous propose ici le romancier ?

La sélection des représentants de l'espèce animale qui traversent *Les Thibault* ne doit rien à la recherche de l'étrange : assez pauvre arche de Noé, sans éclat, qui n'abrite guère que chiens, chats, lapins, chevaux, pigeons, insectes ! Là encore, croirait-on, la «banalité» aurait été la loi de Martin du Gard [6] : il n'attend pas ses effets d'un choix exceptionnel et renonce d'emblée aux prestiges de l'exotisme, du rare, de la splendeur ou de la monstruosité ; il se satisfait des compagnons sans surprise qu'il est naturel de trouver auprès de Français simples citadins. Mais le recours à cette matière apparemment médiocre et aride marquerait-il l'indifférence de l'intellectuel étranger à ces êtres sans pensée, et peut-être sans beauté, jugés peu dignes de son étude et de son regard même ? Ou ne seraient-ils jetés de loin en loin dans le roman que par un scrupule d'observateur, soucieux de n'exclure aucune réalité, fût-elle dénuée de sens ?

Quelques constatations, d'abord : l'animal n'est presque jamais évoqué gratuitement, pour lui-même : sa présence se justifie par son rôle auprès des humains, dont il éclaire la psychologie, de mille manières ; et l'insertion romanesque de ces échantillons zoologiques est parfaitement élaborée et réussie. Mais, d'autre part, chaque animal, si humble soit-il ou si furtivement aperçu, est intensément rendu dans sa forme, son allure, son mouvement, ses couleurs caractéristiques, comme s'il était l'objet d'une curiosité brève parfois, aiguë cependant : un bourdon, ou un limaçon un instant entrevus par Jacques sont esquissés avec autant de probe précision que s'il s'agissait d'apparitions nota-

et riches de pittoresque.

4. De même, il va sans dire qu'une recherche de cette nature portant sur les «farces paysannes», *La Gonfle* et *Le Testament du père Leleu*, voire sur *Vieille France*, serait tout à fait justifiée et la comparaison de cet autre bestiaire au bestiaire romanesque serait féconde.

5. «Souvenirs», in *Œuvres complètes*, Pléiade, t. I, p. XLIX.

6. Nous renvoyons ici, bien évidemment, à l'essai judicieux de Robert Roza, *Roger Martin du Gard et la banalité retrouvée*, Didier, 1971.

bles : «... dans une flaque de soleil, au bout d'une herbe, un limaçon, transparent comme une agate, qui mouvait avec hésitation dans la lumière ses deux cornes gélatineuses» (I, 430) [7] ; «Un bourdon tout enflé de lumière fauve rôdait autour d'eux [Jacques et Gise] ; il vint heurter Jacques au visage, comme une houppe de laine, puis, visant le sol, il s'engouffra dans un trou de gazon, avec un bruit de batteuse.» (I, 376). Mais dans ce dernier cas, il est vrai, l'insecte ainsi surpris revêt bientôt, par une invention gracieuse, imprévue comme la fantaisie de Jacques, un intérêt piquant : il devient l'image de la fillette : «Je pense [...] que ce bourdon te ressemble, Gise. — A moi ? — Oui. — Pourquoi ? — Je n'en sais rien [...]. Il est rond et noir comme toi. Et même son bourdonnement ressemble un peu au bruit que tu fais quand tu ris.» (*ibid.*). Ce type d'assimilation, humoristique et plein de sens, est, nous le verrons, familier au portraitiste, mais d'ordinaire la référence porte sur une espèce zoologique, non sur un échantillon d'animal concret. — Le lecteur supposerait facilement que telle petite scène où paraissent d'honnêtes lapins n'est qu'une récréation ou une transition reposante avant un épisode plus révélateur : en fait, elle vise surtout à nous éclairer sur un comportement humain, à nous faire soupçonner la duplicité d'un caractère. M. Faisme, le directeur du pénitencier de Crouy, semble s'amuser sans arrière-pensée à faire visiter à Antoine le clapier dont il est si fier. Or, bientôt nous reconnaissons en lui le comédien consommé, seulement appliqué à capter d'entrée de jeu la confiance de cet hôte soupçonneux : «Riant comme un écolier farceur, il poussait Antoine vers sa douzaine de clapiers. M. Faisme adorait l'élevage. Cette portée-là est née lundi, expliqua-t-il avec ravissement, et déjà, voyez, ils ouvrent les yeux, ces amours ! Il rit de son rire candide en présentant un de ses plus beaux spécimens. Tenez, celui-là, docteur, fit-il, plongeant son bras dans une cage, et soulevant par les oreilles un gros argenté de Champagne qui se détendait à brusques coups de reins, celui-là, voyez-vous, c'est un terrible.» (I, 134). Mais un peu plus tôt, un geste incontrôlé avait pu édifier Antoine sur la nature réelle de ce benoît ami des bêtes : les aboiements furieux d'un «molosse fauve enchaîné à sa niche» avaient d'abord annoncé le docteur ; or, au cours de la visite, comme le gardien mal apaisé recommençait à aboyer, M. Faisme «courut [à lui] et lui décocha dans le flanc un coup de pied brutal, qui fit rentrer l'animal dans sa niche». (I, 124, 125, 127). — Dans les moments de gêne entre deux interlocuteurs, une présence animale peut offrir la ressource d'un commode alibi : diversion opportune, prétexte à propos sans portée, ou à

7. Les références au texte des *Thibault* renvoient, non pas à l'édition des *Œuvres complètes* de Martin du Gard parue dans la «Bibliothèque de la Pléiade» (2 vol., 1955), mais aux deux premiers volumes de l'édition du roman dans la collection de poche «Folio» (Gallimard).

geste machinal, qui permettent de se donner une contenance et de franchir un cap embarrassant. L'irruption du beau matou siamois dans la chambre de Jacques, à Lausanne, quand son aîné vient de le rejoindre, en offre un exemple remarquable : l'apparente gratuité de cette scène, qui passerait pour futile, voire saugrenue, ne doit pas donner le change ; et la leçon analogique plaisamment dégagée par Antoine au départ du matou en est une justification de plus, tout comme la parenté finement suggérée entre l'humeur farouche des deux vagabonds, le matou et l'indomptable jeune Thibault. Et l'allure, le mouvement, la sauvagerie de l'animal sont pris sur le fait avec un naturel singulier, en dépit du poids des intentions dont son créateur l'a chargé. Voici comment le malaise des deux frères se résout soudain : «La situation allait devenir critique, lorsque Jacques, brusquement, ouvrit la croisée [...]. Un beau matou siamois, amplement fourré de gris et le museau charbonné, sauta moëlleusement sur le parquet. "Un visiteur ?" fit Antoine, ravi de la diversion. Jacques sourit : "Un ami." Et il ajouta : "Et d'une espèce précieuse : un ami intermittent." [...] Le beau matou faisait dignement le tour de la chambre en ronronnant comme une toupie d'Allemagne.» Jacques ajoute quelques détails : c'est par temps de pluie surtout que se montre l'indiscret. «Il gratte au carreau, il entre, il se lèche devant le poêle, et, quand il est sec, il demande à partir. Je n'ai jamais pu le caresser.» (II, 202). L'animal ne s'attarde pas, ce soir-là : «"Il ne s'attendait pas à te trouver là", remarque Jacques. En effet, le chat bondit sur le bord du zinc et gagna le toit sans se retourner. "Il me fait cruellement sentir que je suis un intrus", dit Antoine à demi sérieux.» (*ibid.*). – Puce, la chienne de Jenny, sera, elle aussi, précieuse, et plus encore, pour meubler les silences et faire diversion dans la timidité des entrevues tantôt émues, tantôt tendues de Jenny et Jacques lorsqu'ils se retrouvent seuls. La conversation s'alimente de lamentables banalités saisies avec un empressement anxieux, au cours d'une promenade : «"Ce n'est même pas de l'herbe, c'est du chiendent", continua Jacques en piétinant le sol. "Ma chienne s'en régale, voyez-la." Ils disaient n'importe quoi...» (I, 428). Peu après, flot de confidences du jeune homme : «Jenny caressait la petite chienne et songeait.» Puis : «Penchée vers la petite chienne qui s'était dressée contre sa jupe, elle dit, évitant de se tourner du côté de Jacques : «Daniel m'a lu de vos vers.» (I, 431-2).[8] Plus d'une fois, les visites de son compagnon la laissent en proie à un trouble dont l'innocente Puce subit les diverses manifestations : «... Et, appuyée au mur du jardin, serrant la chienne entre ses bras, elle éprouvait une violente mélancolie.» (I, 389). «Par moments, elle

8. De même : «Elle avait pris la petite chienne sur ses genoux et la caressait distraitement.» (I, 252). Et surtout I, 435 : les jappements secourables devraient avertir la jeune fille de la présence de Jacques.

saisissait la petite chienne, l'étreignait, l'accablait de caresses.» (I, 435). L'animal se trouve associé aux joies et aux peines de la famille. Après la fugue de Daniel, Thérèse de Fontanin «était heureuse et ne disait rien ; elle dépensait le trop-plein de sa tendresse à flatter le front de la chienne, blottie au creux de sa robe.» (I, 91). Jenny, pour fuir une question embarrassante de sa mère, cherche du secours du côté de sa compagne muette : «Elle s'était jetée à quatre pattes pour attraper sa petite chienne tapie sous un fauteuil. Elle n'en finissait pas de se relever.» (I, 20). Au début de sa maladie, l'enfant alitée puise un réconfort dans son affection pour Puce : «Elle serrait dans ses bras la petite chienne, dont le museau noir dépassait drôlement le bord des draps» (I, 25), mais quand le mal s'aggrave, à bout de nerfs, elle demande : «Emmène Puce, le bruit me fait mal.» (I, 34).[9] Tout naturellement, Puce donne de la voix lorsque se présente un visiteur ; ce rôle est systématiquement rappelé : cette constance en dit long sur le souci de vraisemblance du romancier, et surtout sur la réalité que revêtent à ses yeux ses moindres créations : il ne peut pas plus s'en débarrasser ou les oublier que s'il les côtoyait matériellement. «Daniel dessinait ce dimanche-là [...], lorsque la petite chienne se mit à aboyer. On avait sonné.» C'est Gregory, bientôt interrompu à son tour par le même signal : «Les aboiements de Puce lui coupèrent la parole. "Voilà votre damné barbu docteur", grommela-t-il avec une grimace.» (I, 233 et 240). Pour un membre de la famille, l'accueil de Puce est différent : «La chienne, remuant la queue, se glissa sans aboyer au-devant du visiteur ami. Jérôme parut.» (I, 92).[10] Tout cela cependant n'est que broutille et ne suffirait pas à assurer à la petite compagne de Jenny une place un peu significative dans le souvenir des amis des Fontanin et des Thibault. Au contraire, dans deux scènes notables, son rôle, tout passif encore, devient mémorable et singulier. Jacques est sorti de Crouy, convalescent toujours mal dans sa peau et mal assuré de son cœur ; revoyant Jenny, il éprouve un tel bouleversement qu'il l'irrite par une gaffe grossière.[11] Or, «comme Puce venait de bâiller bruyamment : "Oh ! la vilaine ! la mal élevée !" fit-elle d'une voix qui tremblait de rage.» Et, pour blesser plus cruellement le maladroit : «Viens, Puce ! Moi je m'en vais.» (I, 254). Lorsque l'heure est venue pour les visiteurs de se retirer : «Jacques chercha Jenny des yeux ; mais elle avait disparu avec sa cousine. Il se pencha vers la petite chienne, et *mit un baiser sur son front satiné.*» (I, 260). Ce premier baiser posé sur le cher visage par ce truchement

9. Cf. encore I, 422.

10. Autre intervention de Puce, au tintement de la clochette annonçant Jacques et Antoine (I, 382).

11. On rapprochera cette gaffe de celle qu'inspirent un peu plus tard à Jacques les pigeons de Jenny «qui tètent encore», risquera-t-il stupidement (I, 383 et 421).

inconscient, quel gage d'amour, déjà ! Non pas geste futile, malgré sa sentimentalité un peu dérisoire, mais geste grave, indice de la passion future, avec son âpreté et ses drames. Comme pour rendre la prémonition plus forte et mieux marquer que déjà le destin de ces deux êtres est en marche, Martin du Gard ne tarde pas à reprendre cette esquisse avec plus d'insistance et d'émotion, en une scène où Puce, enfin, reçoit un rôle central. Un soir, Jacques cède à l'envie soudaine de retrouver Jenny ; elle est seule, au piano, trop absorbée pour entendre les jappements que provoque l'arrivée du jeune homme. «Jacques se baissa, souleva la petite chienne dans ses bras, comme faisait Jenny, et *frôla des lèvres le front soyeux.*» La bête dans les bras, tremblant d'être surpris, il attend la fin du morceau. «Alors, à haute voix, il appela Puce, et parut arriver à l'instant du jardin.» Surtout, quelques instants plus tard, en se retirant, il «*se pencha vers le mur et baisa l'ombre du visage aimé*». (I, 435-6). Ainsi l'animal chéri de Jenny devient un lien et assure une complicité, tandis que l'identification renouvelée permet à la timidité du visiteur de trouver un moyen d'exprimer, furtivement, une passion qu'il ne peut plus s dissimuler. S'il est, dans *Les Thibault,* plus d'un animal bien plus vivement croqué, plus attentivement «vu» que la «petite chienne» au physique tout ordinaire, dont nous ne savons presque rien, nul à coup sûr n'est plus étroitement mêlé à l'aventure sentimentale de Jacques : Puce paraît «inventée» non pour elle-même, mais pour les services qu'en attend le romancier à l'affût des secrets des cœurs.

Nous avons risqué les mots de «destin» et de «gravité» pour évoquer le rôle de l'humble témoin de Jenny et de Jacques. Mais ils s'appliquent bien mieux encore à cette autre fonction romanesque que Martin du Gard, par un paradoxe audacieux, a assignée dans son monument à quelques animaux fortuitement aperçus : devant Jacques et Daniel, en route vers Toulon, se produit un accident, ils assistent à l'agonie d'un cheval ; ou encore un vieux chien a le corps broyé par une voiture, sous les yeux de Jenny et Jacques en promenade. Et de ces menus événements surgit un bouleversement intime d'une profondeur effrayante : il s'agit pour chacun de ces êtres jeunes, impressionnables et réfléchis, d'une aventure humaine décisive : la plus brutale et la plus authentique expérience de la mort. «Banalité» de Martin du Gard, là encore, économie de moyens, et prodigieux effet.

L'épisode de l'accident, dans *Le Cahier gris,* au cœur de la fugue [12], a manifestement été l'objet de soins particuliers : son étendue, son mouvement, la

12. C'est donc à l'heure où les deux garçons font leur première expérience de la beauté du monde et de leur indépendance que se situe cette noire révélation. Denis Boak a bien mis en lumière l'intérêt de ce contraste (*Roger Martin du Gard,* Oxford : Clarendon Press, 1963, p. 90).

richesse de ses détails, l'évident souci de réalisme impitoyable — rare, en somme, sous cette forme provocante — interdisent de ne voir dans ce morceau qu'un brillant exercice de style. L'intention est de frapper un grand coup, dont la sensibilité des deux jeunes spectateurs et celle du lecteur retentissent longtemps. Les quatre percherons entraînés sur la pente par le poids du haquet surchargé, s'abattent pêle-mêle, avec leurs tonneaux d'où gicle le vin. «Des hommes affolés, gesticulants, couraient en criant derrière cet amas de naseaux ensanglantés, de croupes, de sabots, dont l'ensemble entier palpitait dans la poussière.» Soudain, dans la confusion et le tumulte, «un raclement rauque [...] : le râle du cheval de flèche», piétiné par les autres, et qui, «les pattes prises sous lui, s'époumonnait, étranglé par son harnais [...]. Le râle devenait un sifflement strident, de plus en plus précipité, et un flot de sang jaillissait des naseaux.» Sur les quatre bêtes, deux, «les pattes de devant brisées, étaient effondrées sur les genoux». Quant à la vision du cheval mort, c'est celle même dont, pantelants, les deux garçons subissent l'agression : «il gisait dans le fossé où coulait le vin, sa tête grise collée contre la terre, la langue hors de la bouche, les yeux glauques à demi clos, et les jambes repliées sous lui...». Un contraste aiguise encore l'horreur : «l'immobilité de cette chair velue, souillée de sable, de sang et de vin», et «le halètement des trois autres, qui tremblaient sur place...». Et Jacques ne peut «détacher les yeux» d'un des conducteurs qui s'approche du cadavre, vient «se pencher [...], soulever la langue gonflée, déjà noire de mouches, introduire l'index dans la bouche et découvrir les dents jaunâtres...». Après avoir «palpé la gencive violacée», il «se redressa [...] et, sans même essuyer ses doigts salis d'écume où s'engluaient les mouches», il reprit son mégot abandonné (I, 82-3). Alors seulement, recrus de dégoût, remués, pâles, les deux fugueurs se remettent en route ; par une association trop naturelle, Jacques rompt le silence en demandant : «Un mort, un vrai, un homme mort, en as-tu déjà vu ?» Et de confier à Daniel les impressions rapportées de son escapade clandestine à la morgue, inoubliable (I, 84). Ainsi cette juvénile amitié reçoit-elle le sceau le plus grave : la découverte commune de la condition de toute vie ; c'est par l'épouvante d'une agonie animale qu'est ouvert l'accès à notre propre angoisse. — Le temps passe, chargé d'événements qui bousculent l'existence de Jacques, et ces images de cauchemar semblent bien loin de lui... Or, la première mort dont le spectacle concret s'offre à lui les fait soudain jaillir. Maman Fruhling a été terrassée par une attaque, Jacques la voit reposant sur son matelas : «La bouche entrouverte découvrait des dents jaunes. Cela lui rappelait quelque chose d'horrible : ah ! oui, le cadavre du cheval gris, sur la route de Toulon...». (I, 262).

Un incident, bien plus modeste encore, est aussi attentivement relaté.[13] A la faveur d'une promenade, Jenny et Jacques sont engagés dans une conversa-

tion fort sérieuse, selon leur pente véritable, lorsqu'«un vieux chien, galeux, infirme, qui pataugeait dans les flaques de cambouis, vint tourner autour de Puce : Jenny prit sa petite chienne dans ses bras.» Tout à coup, virage maladroit d'un véhicule : les deux jeunes gens le voient «prendre la pauvre bête de flanc et les deux roues, l'une après l'autre, lui passer sur le corps. Jenny, horrifiée, hurla : "Il va mourir ! Il va mourir !"». Cependant, l'animal «fuyait au hasard, ensanglanté, braillant, traînant dans la poussière son train de derrière brisé, qui le faisait zigzaguer et s'écrouler tous les deux mètres [...]. Ses gémissements s'espacèrent, puis cessèrent tout à fait...». Jenny éprouve alors une sorte de soulagement et la conversation reprend, plus librement confiante : «Cette émotion, ressentie ensemble, les avait encore rapprochés» – comme naguère il en avait été de Daniel et Jacques. Celui-ci se livre tout entier, sûr d'être compris, en une méditation si bouleversante, aux résonances si profondes qu'il faut la citer longuement. «Je n'oublierai jamais votre figure, votre voix, pendant que vous criiez [...] : il va mourir !» Or, l'horrible, c'était la «bouillie sanglante»... «Et, pourtant, l'angoisse véritable n'a commencé qu'après ce moment-là, c'est-à-dire à l'instant tragique où l'animal, qui jusque-là était vivant, n'avait plus qu'à s'étendre pour mourir.» Et le jeune homme angoissé poursuit, «le visage ardent, révolté, presque beau» : «Parce que la chose la plus pathétique, c'est bien ce passage, cette chute insaisissable de la vie au néant. Il y a en nous une terreur de cette minute-là, une espèce de terreur sacrée, qui est toujours prête à s'éveiller.» (I, 425-6). – «Terreur sacrée» : ce frisson existentiel, Martin du Gard ne juge pas déplacé d'en secouer ses plus intimes personnages à propos de la mort d'un chien galeux, de la solenniser aussi par des propos qui engagent la condition humaine elle-même.[14]

Le romancier se reconnaissait «manieur d'émotions, non manieur d'idées» [15] et son ambition était de dresser dans leur vérité des vivants sem-

13. Melvin Gallant nous apprend que cette scène a été vécue par l'écrivain et sa femme près de Bellême (*Le Thème de la Mort chez Roger Martin du Gard*, Paris : Klincksieck, 1971, p. 119, note 4). Ainsi, l'intensité de l'évocation et l'insistance exceptionnelle sur les réactions des deux témoins s'expliquent mieux encore.

14. Plus romanesque, un épisode dramatique associe encore l'homme à l'animal sous le signe de la mort, mais la tonalité et le sens sont assez différents et seul l'homme intéresse : l'aigrette abattue par Rachel en Afrique au-dessus d'un bras de rivière dangereux, Mamadou, le boy noir que la galanterie cynique de l'aventurier Hirsch envoie à sa recherche, soudain happé par un crocodile, l'atroce résolution de Hirsch, qui met un terme au vain supplice du garçon : «Il a épaulé, et crac ! la tête de l'enfant a éclaté comme une calebasse...» (I, 474). Ici, la recherche de l'effet remplace la discrétion habituelle. Cependant deux problèmes majeurs sont déjà suggérés : le prix de la vie humaine, le droit de mettre fin à une agonie épouvantable.

15. Lettre du 18 janvier 1918 à Pierre Margaritis, in *La NRF*, déc. 1958, p. 1119.

blables à nous, non de philosopher. Cependant, à embrasser toute la vie, sans timidité ni exclusive, il devait rencontrer les interrogations les plus hautes et ne pas s'y dérober. Mais sa marque propre est de toujours les faire jaillir du concret. C'est à partir des réalités élémentaires, qui pourraient d'abord passer pour négligeables, qu'il nous rend sensibles à leur angoissante urgence. L'exemple le plus éclatant de l'habileté du metteur en scène se trouve peut-être dans «l'encadrement» de *La Consultation.* On ne voit sans doute qu'aimable détente dans la petite scène domestique initiale : Antoine, pendant son déjeuner, accueille avec amusement la nouvelle de Léon : «Monsieur sait que, ce matin, la chatte a fait ses petits ?» Un instant, nous apprécions la justesse du croquis : «... dans un panier rempli de chiffons [...] grouillaient de petites boules de poils gluants» que la mère «léchait et pourléchait de sa langue râpeuse». Ils sont sept, un seul est «réservé» pour la belle-sœur de Léon. L'embryon de dialogue, distrait, ne présente rien que de futile : «Et les six autres, vous allez les noyer ? — Dame, [...] Monsieur veut-il les garder ?» Antoine sourit, et se retira (II, 16-7). La journée du médecin s'est écoulée, épuisante, hérissée de problèmes pressants, de cas de conscience redoutables : le supplice sans espoir, surtout, du bébé Héquet, qu'il a résolument refusé d'abréger. Et voici qu'au moment de se mettre au lit, le hurlement de la chatte arrête Antoine : «Elle va m'empêcher de dormir, la sale bête, grogna-t-il ; et tout à coup il se souvint des petits chats.» Tandis que la mère «éplorée, câline», se frotte «contre lui avec une insistance irritée», il remarque que le panier plein de chiffons est vide. «N'avait-il pas dit : "Vous allez tous les noyer, n'est-ce pas ?" C'était de la vie pourtant... Pourquoi cette différence ? Au nom de quoi ? Il haussa les épaules [...]. "Quatre heures à dormir, allons-y."» (II, 109).[16] Tout est dit, et la légèreté première, on le comprend enfin, préparait la question métaphysique et éthique la plus écrasante, que ce chef-d'œuvre, *La Mort du père,* fera resurgir dans la conscience déchirée de l'aîné des Thibault, lucidement responsable. Mais le problème de l'euthanasie n'est pas le seul sur lequel l'expérience d'Antoine projette une lumière crue : le droit de supprimer «de la vie» — fût-elle animale — s'y trouve, lui aussi, mis en cause ; et cette solidarité spontanément perçue entre toutes les formes de la vie témoigne, quelle que soit la réponse finalement choisie, d'une attention anxieuse et presque respectueuse pour l'animal. Martin du Gard est de ceux pour qui le mystère de sa vie et de sa mort suscite peut-être un sentiment d'obscure fraternité, sûrement pas d'indifférence dédaigneuse.[17] Cette constatation,

16. Pour cet épisode, on se reportera avec profit au commentaire de Melvin Gallant (*op. cit.*, p. 120).

17. Melvin Gallant confirme ces appréciations, mais va bien au delà (*op. cit.*, pp. 111-8). Nous ne soucrivons pas à ses conclusions extrêmes, la plupart des textes ici con-

inattendue dans un bestiaire présumé sans portée, n'en apparaît que plus précieuse.

A côté des représentants notables de l'espèce animale, il est d'autres rencontres, discrètes et toutes passagères – oiseaux, insectes, – qui contribuent au décor et surtout à l'atmosphère de notre existence. Vie de citadins, ici, le plus souvent, ce qui assigne à l'expérience d'étroites limites : c'est Antoine, à Compiègne, remarquant «des ramiers qui se posaient sur l'épaule des statues» (I, 149) ; c'est, à Paris, ce témoin, peut-être ironique, de l'étrange accès généreux de Jérôme retrouvant Rinette : «A une fenêtre de l'étage inférieur, un serin s'égosillait : "Je suis bon", se répétait Jérôme» (I, 495) ; ou simplement, en un joyeux dimanche, «les rues pleines de monde, bourdonnant comme des ruches» (I, 152). Pour ces familiers de la ville, tout spectacle rustique est sujet de curiosité ou source de fraîches délices. «Non, mais, regardez ces poules !...» (I, 507) ; «Des gamins défilèrent, poussant devant eux une file d'oies mouillées» (I, 511). Dans sa découverte de la paix montagnarde d'un village suisse, tout enchante Jacques, pêle-mêle : «les prairies, pleines de fleurs et d'abeilles sauvages, les grands pâturages en pente, avec leurs vaches, les ponts de bois sur les ruisseaux» (II, 250). Mais ce sont surtout les étés de vacances à Maisons-Laffitte, peuplés d'insectes vibrants, qui composent l'atmosphère la plus naturelle. Rien de neuf ou de remarquable, mais la juste nuance, suggestive d'un instant précieux. «Le silence était plein des murmures du soir, que dominait, sous la terrasse, le crissement des grillons dans le saut de loup de la forêt [...]. Une chauve-souris vint, de son battement d'ailes précipité et mou, frôler les cheveux de Madame de Fontanin...» (I, 455). Jacques «n'entendait rien que le bruissement des insectes dans l'herbe et l'envol brusque des passereaux qui, un à un, désertaient l'arbre au-dessus de lui» (I, 366). «On entendait le grésillement du jet d'eau, le ricanement des rainettes autour du bassin de la place...» (I, 375). – Images heureuses, qui parfois s'épanouissent en une petite scène gentiment plaisante : «Autour du compotier de reines-claudes une guêpe bourdonnait, et toute la maison semblait ronronner avec elle sous la caresse de midi [...]. [Mademoiselle] s'efforçait, tout en parlant, de happer la guêpe dans le piège de sa serviette tendue, et riait à tout instant de l'avoir manquée.» (I, 370). Le souvenir d'un simple bruissement familier peut nous être cher, car c'est une part de notre passé : Jacques «revit tout à coup ce palier du second étage inondé de jour par la

sidérés ne nous y autorisant pas. Le Martin du Gard des *Thibault* nous semble un humaniste animé d'une pensée généreuse, qui élève l'animal vers l'homme, plutôt que de tendre à les confondre dans un commun abaissement. On trouvera dans la suite de notre étude diverses illustrations de cette thèse, mais aussi quelques exemples favorables à l'autre interprétation.

verrière et rempli, tout l'été, de mouches qui faisaient au soleil couchant un bruit de ruche troublée». (II, 337). Et ni Antoine ni le lecteur n'oublieront le harcèlement irritant des mouches enragées par l'orage, le soir doublement fameux où le jeune médecin sauva Dédette et connut Rachel : «L'air était chargé de mouches que l'orage électrisait. Antoine transpirait de chaleur, d'angoisse.» (I, 334). «Les mouches frappaient l'abat-jour comme des balles et venaient harceler le visage moite d'Antoine.» (I, 345). «La jeune femme écartait des mouches obstinées à se poser sur son visage lumineux.» (I, 331). Et Jacques, pour sa part, restera marqué par une vision insoutenable : à Tunis, le cadavre d'un vieil Italien trouvé pendu, «gonflé et grisonnant [...], en plein soleil [...]. Sa fille, presque une enfant, [répandait sur lui] une brassée d'herbe sèche. Par pudeur peut-être ; ou bien à cause des mouches.» (II, 294). Plus typiquement encore liée au cauchemar, l'araignée, seule ou en sinistre compagnie, anime des visions inquiétantes. Ainsi pour Jacques durant sa dernière nuit de fugue : «Dans le grenier voisin, des rats galopaient avec un bruit flasque. Il aperçut une affreuse araignée qui cheminait sur le mur blafard et s'évanouit dans l'ombre.» (I, 87). La trouble anxiété d'Oscar sénile rejoint ses effrois d'enfant, qui remontent du plus profond : «... de grandes ombres naissaient devant lui et s'en allaient ainsi danser au plafond... Ces terrifiantes araignées noires qu'il y avait, le soir, dans les cabinets de Tante Marie !...» (II, 142).

Mais notre recensement de la population animale des *Thibault* ne saurait s'arrêter là sans mutilation : un tout autre bestiaire, pittoresque et humoristique le plus souvent, se propose à notre divertissement. Ici, l'animal n'est plus considéré comme présence concrète auprès des personnages, comme acteur ou figurant réel, il devient terme de comparaison, outil stylistique au service du portrait humain. — Un premier cas doit nous retenir quelques instants : il s'agit de la référence directe à l'animalité pure, sans l'intermédiaire d'une espèce zoologique particulière ; elle n'est pas exceptionnelle, mais pas davantage habituelle : elle n'offre rien, en tout cas, qui trahisse une obsédante volonté d'assimilation ou révèle la conviction que la vérité de l'homme, c'est la bête. Et même, pour évoquer l'avidité sensuelle des jeunes êtres instinctifs et sains, les femmes surtout, — Gise fillette, Nicole jeune fille, Rachel épanouie, — le romancier a recours à la radieuse innocence animale. Naïvement amoureuse de Jacques, Gise, à onze ans, «se collait silencieusement contre lui, avec la sensualité d'un animal jeune» (I, 210). Reprise expressive, complétée par une gracieuse comparaison, dans une scène ultérieure : «Elle avait la sensualité naturelle et joyeuse d'un animal jeune, et son rire de gorge, lorsqu'il ne faisait pas penser à un rire d'enfant, ressemblait à un roucoulement amoureux.» (I, 374). Mieux encore, le qualificatif «animal» lui-même

est volontiers appliqué... au sourire, et au sourire féminin : sourire chargé de convoitise de Rachel, mais aussi sourire plus délicatement généreux de la virginale Nicole. Rachel «ajouta : "J'ai faim" avec un sourire animal, qui semblait appeler le plaisir.» (I, 355). Quant à Nicole, elle «avait une façon de se tenir un peu penchée en avant, qui lui donnait toujours l'air d'accourir vers un ami, d'offrir à tout venant la vivacité animale de son sourire» (I, 345). L'être humain peut encore être rapproché de l'animal dans le but d'exalter sa plus haute vertu : le don inconditionnel de soi ; et ce sont des expressions banales, mais fortes et opportunément distribuées, qui caractérisent les formes diverses de l'attachement passionné : celui de l'ami, celui du fils (paradoxal quand ce fils est Jacques), celui de l'amoureuse sans calcul. Studler avait voué à Héquet, son ancien condisciple, «une affection aveugle, un attachement d'animal» (II, 32). Si «cet attachement animal» que Jacques éprouve pour son père apparaît «assaisonné de rancune» (I, 170), le «brûlant amour d'animal fidèle» de Gise pour son Jacquot échappe, lui, à toute complexité et résiste à toute épreuve (II, 376).

Cependant les suggestions moins flatteuses ne manquent pas : basse convoitise sensuelle de la servante Mariette, dans le regard de laquelle Madame de Fontanin voit, un instant, «poindre quelque chose d'animal : ses lèvres d'enfant, entrouvertes, découvraient les dents» (I, 36), et surtout, notation plus originale, appel trouble des appas vulgaires de Noémie entrevus par Thérèse bouleversée : «... Soudain [son] regard glissa jusqu'à la saillie de l'épaule, dont la chair nue, fraîche et grasse, palpitait sous les mailles de la dentelle comme un animal pris dans un filet.» (I, 38). Les êtres d'élite tels que les deux frères Thibault ne sont pas épargnés par ces références peu flatteuses : la redoutable équité de leur créateur n'admet pas de privilèges. Lors de la nuit chez Packmell, Jacques, accablé plutôt qu'exalté par ses lauriers tout neufs de normalien, présente «un visage stupide : les lèvres entrouvertes, l'œil terne, un regard animal, endormi et grognon» (I, 296). Quant à Antoine, l'effarement de sa sagesse bourgeoise si étrangère à l'esprit de Rachel est assimilé, non sans force suggestive, à «la hargne d'un animal domestique contre tout ce qui rôde et menace la sécurité du logis» (I, 471).[18]

On le voit, rien, assurément, dans ces exemples que nous avons à dessein multipliés, ne pourrait faire soupçonner l'intention de réduire, par des analogies habilement prodiguées, l'homme à la brute. L'idéologie matérialiste, dont par ailleurs Martin du Gard ne faisait pas mystère, demeure ici transparente [19], même si la cruauté de l'observateur incorruptible se plaît parfois à

18. Notons encore : Jacques, retrouvé par Antoine à Lausanne, «secoue les épaules comme un animal au filet que chaque soubresaut empêtre davantage» (II, 284).

19. Faudrait-il en voir une manifestation dans ces mots d'Antoine se risquant à phi-

rabattre notre orgueil et à nous rappeler, avec nos pesanteurs physiologiques, la misère profonde de notre nature. Ainsi, dans sa discrétion, quelle leçon d'humilité vraie contient cette constatation accablante : après l'épreuve de l'intolérable agonie de leur père, «sans s'être concertés, Antoine et Jacques se retrouvèrent sur le palier [...], la tête vide et le cœur léger, sans résistance contre le bien-être animal qui les envahissait» (II, 318). Et ce qui, nous le verrons, est presque épargné à Oscar, l'assimilation de la mort de l'homme à celle de la bête, atteint Noémie agonisante à Amsterdam, telle que la découvre avec stupeur Thérèse de Fontanin : «Elle apercevait maintenant la tête exsangue, et ces pupilles dépolies, bleuâtres comme celles d'un animal abattu» (I, 410).[20] De même cette comparaison encore plus insoutenable, puisqu'il s'agit d'un bébé, la pauvre petite Héquet : «L'œil était demi-clos, et, sous la paupière gonflée, la pupille, trouble, avait un reflet métallique comme celle d'un animal mort.» (II, 87). Ces traits de réalisme atroce montrent assez que Martin du Gard eût été en mesure de rivaliser avec un Zola ; son extrême réserve, au contraire, indique un choix esthétique différent et d'autres perspectives créatrices.

Si l'usage de la notion abstraite d'«animal» pouvait, *a priori*, conduire à s'interroger sur sa signification philosophique — et nous avons dû conclure qu'il n'en comporte pas —, les comparaisons zoologiques précises propres à chaque personnage échappent manifestement à toute préoccupation de cet ordre. Rien à voir avec l'ambitieuse théorie de Balzac, proclamant à grand fracas, dans l'avant-propos de *La Comédie humaine*, que «l'animal est un», et découvrant des espèces sociales parallèles aux espèces zoologiques. De telles prétentions feraient sourire l'auteur des *Thibault* : plus modeste, le portraitiste recourt ici à un procédé d'évocation purement pittoresque, d'une efficacité et d'un agrément éprouvés. Presque toutes ses créations, des protagonistes aux comparses, reçoivent ainsi un surcroît de caractérisation et de vie fort piquant. Le romancier joue de ce registre avec un plaisir évident : il s'amuse et nous amuse ; mais sa virtuosité n'est pas gratuite : il veut nous laisser de chacun une image saisissante et juste, que nous n'oublierons plus. Hugo s'était déjà avisé de l'intérêt de ce type de portraits, dont celui de Robespierre par Mirabeau, fulgurant, reste sans doute le modèle : «un chat qui boit du vinaigre».[21] A chacun son totem, mais d'autres comparaisons animales viennent enrichir l'impression dominante et compléter l'évocation. Nous nous attarderons un peu sur les exemples, surabondants : eux seuls permettent

losopher avec l'abbé Vécard : «Du point de vue où il se trouve placé, *l'animal humain que je suis* constate bien un vaste imbroglio de forces déchaînées» ? (II, 246).

20. La remarque en a été faite par Melvin Gallant, *op. cit.*, p. 119.

21. *Choses vues*, 6 septembre 1844.

d'apprécier la valeur de cette formule, d'un emploi trop large et trop habile pour ne pas répondre à un dessein bien arrêté ; de plus, l'ample moisson donnera une idée de la diversité des tons et de l'originalité relative des analogies proposées.

Respect au patriarche : acordons à Oscar Thibault cette priorité qu'il revendique en tout. Observons-le à l'instant critique où il se prépare à affronter pour la première fois son fils Antoine : «Monsieur Thibault, ramassé sur lui-même, gardait une immobilité massive ; il faisait songer à ces pachydermes dont la puissance reste cachée tant qu'ils sont au repos ; de l'éléphant, d'ailleurs, il avait les larges oreilles plates, et aussi, par éclairs, l'œil rusé.» (I, 169). Justesse des traits, cohérence, adaptation enjouée, mais convaincante, de l'homme à son répondant animal : l'esquisse est un modèle du genre. Bien plus tard, cette même image s'imposera, en une reprise fidèle, mais moins brillante : Oscar, malade, apparaît ainsi à Antoine : «ce crâne massif, ces larges tempes plates, ces oreilles, avaient en ce moment quelque chose de pachydermique.» (II, 127). D'autre part, l'irascibilité du despote rageur fait penser au coursier impatient : «... et il donnait des coups de mâchoire en avant, comme un cheval qui tire sur sa bride» (I, 13) [22], tandis que les «deux mains velues» du gros homme en prière sont «si bouffies qu'on les eût dites piquées par des guêpes» (I, 185). Dans la rumination de quelque affaire difficile, «son inertie était celle d'une araignée à l'affût : il attendait que le va-et-vient de sa pensée lui eût livré la solution» (I, 369)... Autre tonalité : plus trace de raillerie dans cette comparaison lamentable, d'une discrète poésie : souvent le vieillard proche de sa fin évoquait «des détails insignifiants d'autrefois qui, dans sa mémoire dépeuplée, s'amplifiaient soudain, comme un son dans les volutes d'un coquillage» (II, 138).

Face à la lourdeur dans la puissance, la jeunesse vive, bondissante et sincèrement aimante de la petite Gide : les références animales qui la rendent présente sont peut-être moins originales, mais toujours empreintes de naturel. Dès la première scène, la fillette s'impose à l'imagination : «On venait de lui laver les cheveux [...]. Elle avait l'air d'un petit Algérien, dans sa culotte bouffante, avec ses beaux yeux de chien, ses lèvres fraîches, sa tignasse ébouriffée.» (I, 109). Expression d'un trait physique, mais aussi de la qualité d'un cœur qui s'attache à jamais, ces «beaux yeux de chien» seront sa marque distinctive : la formule vaudra même par sa répétition, à peine assortie de très légères variantes : «... ses grands yeux noirs et ronds, ses beaux yeux de chien fidèle, luisaient d'un tendre éclat» (I, 300) ; «... levant vers [Jacques] ses bons yeux de chien» (I, 198) ; «... levant vers lui [Jacques encore !] ses yeux

22. De même : «il tirait le menton en avant, comme un cheval qu'impatiente le caveçon» (I, 180) : parallélisme probant.

de bon chien, ronds et brillants» (I, 374). Négligence de l'artiste, pour une fois distrait ? Peut-être, mais surtout soumission à une impression définitive, qu'il convient de réaffirmer avec un entêtement égal à cette obstination canine. Un instantané nous livre l'enfant espiègle dans une scène qui scandalise sa tante : «... les cheveux flottants au vent des fenêtres ouvertes [...], bondissant sur place comme un chevreau, en glapissant à tue-tête : "Vive les courants d'air—rr—e ! vive les courants d'air—rr—e !» (I, 199). Avec la spontanéité charmante de ses onze ans, elle laisse éclater sa jubilation de retrouver son Jacquot : «Elle se jeta dans ses bras, puis se mit à sauter comme un cabri, sans lâcher la main qu'elle lui avait prise...» (I, 210). Sa vivacité d'oiseau et sa tendresse joyeuse émeuvent parfois son ami, son presque frère, qui ne pourra oublier «son rire de tourterelle» (I, 385). Un jour, trotte-menu et preste, elle cède à sa curiosité et pénètre dans l'appartement d'Antoine : «Elle étouffa un cri de joie et se glissa comme une souris dans l'intérieur.» (I, 198). Nulle contradiction dans la diversité des comparaisons : bon chien, chevreau, souris, tourterelle concourent à composer l'image intense d'un petit être ivre de jeunesse, espiègle et attachant.[23]

Le regard du portraitiste se fait plus aigu pour observer la tante de Gise, Mademoiselle de Waize, «Mademoiselle», toute dévouée à la petite orpheline et au clan Thibault. A cette création savoureuse dans son insignifiance même, il manquerait beaucoup — presque tout, pensons-nous — si l'on supprimait les images zoologiques qui lui confèrent une surprenante réalité. La biche timide, vite apeurée, est son totem ; dès sa première apparition, lors du conseil de famille élargi qui doit juger Jacques fugitif, l'association est imposée : «Ses bandeaux gris collaient à son front jaune, et ses prunelles de biche ne cessaient de courir d'un prêtre à l'autre.» (I, 28). La stupeur opère parfois une brève et cocasse métamorphose : à l'approche scandaleuse de «la protestante», Madame de Fontanin, elle dévisageait l'hérétique «avec des yeux effarés qui n'avaient plus rien de languide et qui la firent ressembler, non plus à une biche, mais à une poule». (I, 30). L'émoi de la pauvre vieille retrouvant son Jacques après sa fugue, nous l'entendons et en sommes spectateurs grâce à cette trouvaille : «Le sans-cœur ! [...] Dieu bon, quel péché ! [...] Et ses yeux de lama s'emplissaient d'eau.» (I, 106). Gaînée de son éternel «mérinos noir» (I, 28, 195), fière des «dents de souris» qu'elle a conservées et qui lui permettent encore de grignoter chaque soir un biscuit sec (I, 370), elle est humblement mêlée à toute la vie de la famille Thibault : dans l'ébranlement

23. Relevons encore, pour sa singularité, une comparaison, qui se rattache à Gise, mais fortuitement : pour dissimuler sa gêne en présence de Jacques retrouvé, «elle continua quelques instants encore à parler, par saccades, jetant des paroles devant elle, comme la seiche jette son encre». (II, 378).

douloureux de la maladie et de la mort du Père, elle assiste, désemparée, ridicule, au bouleversement de son petit univers : «elle errait de pièce en pièce comme un chien perdu, emboitant le pas à tous ceux qui passaient à sa portée». (II, 283). La terreur d'une illusoire contagion l'affole et elle refuse un fauteuil suspect : «elle serait restée comme un échassier, debout sur une patte, pendant dix heures consécutives, plutôt que de poser sa jupe sur ce siège colonisé par les microbes». (II, 139). Enfin, fidèle à son vœu dérisoire, elle récite la prière des agonisants devant le cadavre d'Oscar Thibault ! Le tableau, navrant, ne s'oublie pas : «Près de M. Charles agenouillé, Mademoiselle, à quatre pattes, avec sa queue de rat sur sa camisole blanche, indifférente à ce qui venait de s'accomplir, continuait sa lamentation...» (II, 317).

Le trait satirique qui trahit une sorte d'agacement amusé est plus appuyé, à la limite de la caricature, dans l'évocation d'un autre personnage falot, le seul imbécile admis dans le monde des *Thibault*, M. Charles. Son effarement maladif, son embarras chronique, ses sottes manies se traduisent par des comparaisons risibles : «Il avait contracté cette habitude de marcher sur les pointes : et il avait l'air, avec sa petite tête aux yeux ronds, sa jaquette d'alpaga dont les basques flottaient derrière lui, d'une pie dont on a rogné les ailes.» (I, 328). Dans son enthousiasme de prétendu inventeur, il «se tortillait comme un ver coupé» (II, 372) ; Antoine, le croisant dans l'escalier, l'aperçoit glissant «le long du mur comme un rat» (I, 165) ; sa mère se plaint de son agitation, un dimanche : «Toute la matinée, il a été comme un moustique.» (I, 350). Goguenard, Martin du Gard l'observe à la recherche de... son ratelier égaré : «Le cou tendu, il écarquillait les yeux, glissant un regard sous chaque meuble et sautillant sur place comme un volatile effarouché.» (II, 122). Ainsi le créateur ne mesure-t-il pas sa verve pittoresque à l'importance sociale ou même psychologique de son personnage ; la fantaisie reste sa loi et son humeur abolit les hiérarchies : un M. Charles a les mêmes droits qu'un Oscar Thibault dans cette galerie où s'exhibent de curieux animaux humains. Ce qui seul, pour lui, est décisif, c'est de saisir avec relief et netteté l'apparence physique, signe d'une réalité intérieure ; dans certains cas, cette vision prend pour lui le caractère de l'évidence, dans d'autres elle reste moins marquée : ainsi, semble-t-il, s'expliquerait la différence de traitement entre Jacques et Antoine, le premier seul recevant l'honneur redoutable de références animales suggestives. En effet Antoine reste privé de totem : il nous rapporte simplement que ses camarades répètent : «Thibault travaille comme un bœuf» (I, 203) ; et lui-même avoue à Rachel : «J'ai toujours vécu comme une taupe dans sa taupinière : c'est toi qui m'as fait sortir de mon trou et regarder l'univers.» (I, 499). Rien là, assurément, qui aide à imaginer son aspect physique ! Son jeune frère, au contraire, est gratifié de quelques lignes fort élabo-

rées, attentives à regrouper divers traits sous l'emblème d'un animal caractéristique : «... avec ses cheveux roux, durs et broussailleux, plantés comme de l'herbe sur son front bas, avec sa tête osseuse aux oreilles décollées, son cou maigre, son petit nez mal formé qu'il fronçait sans cesse, il avait l'air d'un écureuil grignotant des faines.» (I, 64). Antoine s'inquiètera de ce cou, lorsqu'il retrouvera le captif de Crouy : «De l'épaule, sa main remonta jusqu'à la nuque, pareille au maigre cou d'un oiseau.» (I, 134). Les autres notations, d'un intérêt médiocre, prennent la forme de simples comparaisons mettant en évidence la fougue impatiente de cette nature rebelle, voire son agressivité toujours prête : «Il se mit à arpenter le couloir comme un fauve en cage» (II, 393) ; «Jacques avait sauté du lit : en culottes et en chaussettes, dressé comme un coq de combat, il paraissait résolu à terrasser le grand flandrin» (I, 88) ; «J'ai dégringolé les quatre étages [...], je galopais dans la nuit comme un poulain qu'on vient de mettre au pré !» (II, 239) ; il «glissa comme un singe au milieu des porteurs, bondit sur le quai...» (I, 70).

La sympathie manifeste qu'éprouve le romancier pour certaines de ses créatures ne l'entraîne jamais à porter sur elles un regard idéalisant : bien loin de céder à cette facile illusion, il afflige d'une franche laideur, ou même d'une disgrâce physique rebutante, deux de ses plus nobles échantillons humains, le docteur Philip et le pasteur Gregory : des yeux simiesques les réunissent ! Ceux de Gregory : «Très noirs, presque sans blanc, toujours humides et d'une mobilité surprenante, ils faisaient songer aux yeux de certains singes : ils en avaient la langueur et la dureté.» (I, 44). Et voici pour Philip : parfois, il lançait «un trait de satire, un mot à l'emporte-pièce : alors, au fond de leur broussaille, ses prunelles de singe brillaient...» (II, 28). D'autres assimilations animales, moins aimables encore, sont appelées à la rescousse : Gregory tenait «sa main de squelette crispée sous son menton, pareille à une araignée de cauchemar» (I, 44), image reprise peu après, lorsqu'on le voit emporté dans une course extravagante, «les cheveux emmêlés, ses pattes de faucheux croisées sur la poitrine» (I, 45)... Quant à Philip, il porte une barbe grisonnante, «une affreuse barbe de chèvre qu'on eût dite postiche, une frange effilochée qui lui pendait au menton». Du reste, nous sommes avertis : «Tout en lui [...] semblait fait pour déplaire...» (II, 28). Curieux avatar, très adouci, il est vrai, du mythe hugolien incarné en un Quasimodo, monstre sublime !

Mais ce traitement sans complaisance ne porte aucune atteinte aux valeurs véritables, que l'on sent toujours respectées. Au contraire, l'ironie qui accable le diplomate Rumelles, le faux grand homme, tout en dehors, pousse le mordant jusqu'à la cruauté. Avec quel entrain est d'emblée dénoncée la tromperie de ce fauve dérisoire ! «Une tête léonine, une épaisse crinière blondasse rejetée en arrière autour d'un masque romain un peu gras ; une moustache

retroussée au fer, agressive» ; «sans la moustache», pensait quelquefois Antoine, «ce fauve aurait le profil d'un mouton» (II, 47-8). Ce «beau Rumelles, sanglé dans sa redingote, un vague sourire sous sa moustache de chat» (II, 54), Martin du Gard se plaît visiblement à l'humilier aussitôt par une posture grotesque : la douleur cuisante de la piqûre d'Antoine le rend pitoyable ; mais, ici, nous ne pouvons compatir : «Écartelé sur la table, sous l'impitoyable réflecteur, il contractait et détendait les jambes comme une grenouille de dissection.» (II, 53). Devant la suffisance, la sotte fatuité, l'insincérité en somme, cette sympathie attentive que le romancier accorde avec une inaltérable équité à la moindre de ses créatures se refuse enfin : en ce sens, ces lignes exceptionnelles ont valeur de témoignage.

En présence de la souffrance authentique, la froide cruauté des images, au contraire, est celle d'un homme de cœur, dont la meurtrissure étouffe le cri. Cette sobriété terrible se suffit. Antoine a saisi la petite main brûlante du bébé Héquet torturé et «aussitôt le corps [...] s'était rétracté comme un vermisseau qui cherche à s'enfoncer dans le sable...» (II, 87) ; le médecin, désarmé, tente d'analyser les contractions, «mais il n'y avait pas de renseignements à tirer de cette gesticulation désordonnée, pas plus que des palpitations d'un poulet qu'on saigne» (II, 92). Le supplice de Jenny en proie à la suffocation, avant l'intervention de Gregory, se traduit par une image animale presque aussi dure : ses proches «maintenaient à grand'peine le petit corps qui se tendait et se détendait comme un poisson sur l'herbe» (I, 45).[24]

Heureusement, le registre du portraitiste s'étend largement et si les ressources de son bestiaire atroce s'avèrent riches, il dispose tout aussi bien d'une palette de grâce, ou de douce pitié, en particulier pour évoquer la femme, la jeune fille surtout, dans son émouvante vulnérabilité ou sa fraîcheur. Il se contente ici le plus souvent du terme générique d'«oiseau» sans recherche du pittoresque : la suggestion poétique et morale en est peut-être amplifiée. Jérôme s'est efforcé de désarmer sa fille hostile : «Il avait eu quelque peine à apprivoiser cet oiseau farouche.» (I, 456). Une comparaison qui paraîtrait usée peut retrouver toute son énergie par la rigueur de son emploi : ainsi lorsque Rinette, dès sa première rencontre avec Daniel, cède peu à peu à la fascination de son regard, «elle prenait soin de ne pas rencontrer les yeux de Daniel. Elle y parvenait de moins en moins aisément ; et comme une alouette volant au miroir, de plus en plus souvent son attention se laissait happer par ce regard tenace.» (I, 315). La pauvrette, elle encore, sous la persuasion de

24. Nous ne croyons pas que ces comparaisons, si dures, soient de nature à infirmer nos conclusions précédentes sur le respect de l'être humain et le refus de suggérer sa réduction à l'animalité : nous y verrions plutôt comme une sourde protestation contre l'apparent scandale de cette dignité bafouée dans ces cas extrêmes. Cf. note 17.

Jérôme cette fois, «s'affolait, comme un oiseau pris aux pipeaux» (I, 492). Cueillons ici un raccourci ravissant, dans sa grâce un peu mièvre peut-être : chez Packmell, Jacques a surpris le soudain malaise cardiaque dissimulé par une jeune fille fine et pâle, Paule : «Jacques la vit. Elle avait l'air d'un oiseau qui serait venu mourir là, sur la nappe.» (I, 308). Et cette image harmonieuse, entrevue par Rachel, d'une petite créole qui vient «fendre le flot des danseurs avec la grâce paisible d'un beau cygne». (I, 481). — Comment ne pas sacrifier, si peu que ce soit, à l'assimilation traditionnelle du chant de l'oiseau à celui de la femme ? En associant la joie de la lumière neuve au jaillissement sonore qui l'accompagne, le charme d'un synchronisme pleinement naturel écarte toute platitude : «Soudain le soleil emplit la pièce : la jeune femme venait de pousser les volets, et sa voix fraîche éclata dans la lumière comme un trille d'oiseau.» (I, 77).[25] — Avec la libre sensualité qui est sa marque propre, Rachel confie à Antoine ses souvenirs frémissants sur les Noirs : «Ah ! cette peau qu'ils ont ! [...], brûlante, mais brûlante en dedans [...], comme le corps chaud d'un oiseau sous ses plumes !...» (I, 476).

Alors que l'humanité des *Thibault* est éclairée par ces gracieuses présences, on y est aussi bien exposé à des rencontres redoutables : rapaces à l'avidité violente, qu'entraînent leurs passions sans loi. Tel cet Hirsch, Vautrin aussi infernal que celui de *La Comédie humaine*, dont l'envoûtement possède à jamais Rachel : «J'ai beau le détester, on a envie de dire comme pour certains dogues, tu sais : "Il est beau de laideur"» (I, 450) ; ou l'inquiétant Ludwigson, le marchand de tableaux, de passage chez Packmell : «Sans en avoir l'air, de son regard dormant qui glissait sous ses paupières de tortue et qui, par instants, s'abattait sur quelqu'un ou quelque chose comme un coup de canne plombée, il inspectait la salle.» (I, 313). C'est encore Jérôme de Fontanin dont le «désir éperdu», animal, est marqué par cette comparaison très nue : son instinct, «depuis le matin, lui faisait suivre, comme un lévrier en chasse, la piste de cette proie [Rinette] à travers tous les quartiers de Paris» (I, 488). Aventurier d'un autre ordre, mais manqué, dérisoire, le prestigieux professeur Jalibert est ainsi vu par Jacques, qui sera bientôt désenchanté : «Un profil de vieil aigle prêt à jouer du bec. Un oiseau de proie, mais mâtiné d'échassier...» (II, 233).[26] On observe, une fois de plus, quelle force l'évocation de ces figu-

25. Notre langue, gazouillée par Miss Mary, la jeune gouvernante anglaise d'Anne de Battaincourt, suscite la même comparaison : «elle entreprit d'expliquer, en un français mélodieux comme un trille d'oiseau...» (II, 38).

26. Les femmes qui comptent dans la vie d'Antoine ont, elles aussi, de quoi inquiéter : Rachel, certes, mais aussi Anne, l'énigmatique, la suspecte, la fière, avec sa «petite tête casquée au profil aquilin» (II, 144), sa «coiffure de Walkyrie, faite d'une dépouille de faisan doré» (II, 44). Mais nous l'écartons de cette enquête, puisqu'elle appartient

res reçoit des images animales, sans lesquelles l'âpreté forcenée ne s'imposerait pas avec tout son relief.

Il n'est pas d'usage de porter au crédit du créateur des *Thibault* l'imagination, la verve inventive et la fantaisie. Pourtant, dans le domaine assez restreint que nous considérons, nul doute que ces mérites ne se manifestent souvent. Les trouvailles plaisantes abondent, dont l'heureuse diversité répugne aux classifications. Il est aisé de constater avec quel bel entrain il divertit, surprend, égaye, en jouant brillamment du registre animal sous des formes imprévisibles. Daniel, servi par son œil de peintre et son humour personnel, avise tout à coup Simon de Battaincourt : «"Ne bouge pas [...]. C'est incroyable ce que, de profil, tu peux ressembler à un chevreau !" En effet, Battaincourt avait un nez long attaché à la lèvre, des narines busquées, un œil rond, et, ce soir, une mèche de cheveux couleur ficelle que la transpiration recourbait sur la tempe en une petite corne pointue [...]. "Pauvre chevreau bêlant", songea Daniel...» (I, 292-3). Le romancier recourt de même à la collaboration d'un de ses personnages lorsque, en une scène discrètement libertine, il imagine Antoine, latiniste galant, célébrant devant Rachel la capiteuse poésie de ses seins, à l'aide... du *Cantique des cantiques* ! «*"Quam pulchrae sunt mammae tuae, soror mea !* [...] *Sicut duo* (je ne sais quoi) *gemelli qui pascuntur in liliis !* Comme deux petites chèvres broutant parmi les lis !" Elle les soulevait tour à tour avec sollicitude et les considérait avec un sourire attendri, comme une couple de petits animaux fidèles.» (I, 477). – Un épisode malicieux montre Antoine s'attardant un soir à la «Grande Brasserie», et observant une jeune femme qui s'ennuie auprès de son ami absorbé par la lecture de son journal : «Elle lui caresse distraitement le lobe de l'oreille et bâille comme une chatte.» Survient un jeune israëlite qui prend place entre le lecteur «et la chatte qui ne s'ennuie plus». (II, 170). Élégant passage de la comparaison à la métaphore, plus proche du canular que du procédé stylistique ! Quelques pages plus loin, la plaisanterie rebondit : une partie de jacquet s'est engagée entre les deux jeunes gens «sous l'œil émoustillé de la chatte. L'ami tirait sur sa pipe éteinte, et, chaque fois qu'il jetait les dés, la chatte se couchait sur l'épaule du juif avec de petits rires complices.» (II, 184).[27] – La comparaison la plus banale peut, à force de justesse et d'à propos, former un raccourci admirablement expressif : l'abbé Binot, bassement impatient de contribuer à la dénonciation de Jacques, l'auteur du scandaleux «cahier gris»,

surtout à *L'Été 1914*.

27. Relevons un autre emploi, plus discret, de ce même passage à la métaphore. Sur un quai de Marseille, s'affaire «une file d'hommes de peine, portant des caisses sur les épaules, et pareils à des fourmis traînant leurs œufs» ; et, une page plus loin, Daniel s'échappe, bousculant «la rangée des fourmis» (I, 69-70).

trouve enfin l'occasion d'intervenir : «L'abbé se jeta dans la bataille avec une joie de roquet bâtard.» (I, 31). Le portraitiste-né se révèle à des détails que leur précision aiguë arrache à l'insignifiance : «Les yeux de Studler faisaient penser à ceux de certains chevaux, des yeux allongés et trop vastes où, dans un blanc mouillé, nage à l'aise une prunelle languide.» (II, 89). L'intuition d'une métaphore neuve rehausse tout à coup d'un imprévisible éclat de bauté la matérialité d'un personnage : Thérèse ne peut remarquer sans émoi «les longues mains veinées [de Jérôme], dont l'allumette fit soudain deux coquillages transparents, couleur de flamme» (I, 97). Et pour traduire la capiteuse animalité de Rachel dont s'enchante Antoine, il suffit de saisir le geste de chacun d'eux : «Elle se détourna tout entière d'un mouvement si lent, si onduleux, que son corps semblait annelé. "Es-tu souple !" dit-il, en la caressant comme on flatte une bête de sang.» (I, 444).[28] De telles trouvailles ne s'obtiennent pas par la vertu de la seule application ; les recettes seraient impuissantes à l'appel du bon élève enragé de travail, mais sans génie. C'est pourquoi nous avons cru bon de nous y attarder.[29]

Jusqu'ici, nous n'avons considéré l'animal que sous ses apparences concrètes, aimables ou rebutantes ; mais assez souvent, il n'est mentionné qu'à titre

28. Il semble d'ailleurs que, dans le cas de Rachel, le vocabulaire animal soit plus directement naturel et comme nécessaire. «"J'ai faim", constate-t-elle, ouvrant une gueule rose de chatte.» (I, 439). Ou même, à seize ans, «dans la classe préparatoire de danse», elle se voit spontanément comme «une vraie petite souris rousse» (I, 448). Son asservissement total à Hirsch est si évidemment inhumain que l'inévitable comparaison canine satisfait plus qu'elle ne déçoit : «je l'ai suivi comme un chien» (I, 520). Sa différence en fait un objet de scandale ou d'ébahissement : elle s'amuse de passer pour une bête curieuse auprès des villageois bretons : «Ils me regardaient comme une bête de ménagerie» (I, 507) !

29. On observe que le prestige pittoresque conféré par la comparaison animale n'est pas réservé, comme un privilège, aux protagonistes des *Thibault* : tel personnage épisodique, à peine entrevu, peut en être gratifié : une vieille «avait de gros yeux fixes, comme un hibou» (I, 334), une autre «un cou de tortue» (I, 87) ; les jeunes noirs émerveillent Rachel par leurs «yeux brillants comme des prunelles de chats, si beaux !...» (I, 475) ; et elle se rappelle avoir trouvé l'un d'eux dans sa chambre d'hôtel : «il avait grimpé au mur, comme un lézard» (I, 476). Un ministre égoïste et avide est classé par ce seul trait : «ses façons de chien qui tient un os» (II, 48). — D'autre part, si la comparaison de l'homme à l'animal, par sa fréquence et son intérêt, occupe dans le bestiaire une place considérable, on n'y trouve guère la comparaison de la chose à l'animal, et les rares occurrences ne permettent pas de dégager des conclusions. Bornons-nous à en signaler quelques-unes. «Les fermes basses accroupies comme des poules couveuses» (dans la campagne près de Lausanne, II, 190) ; dans une taverne, un piano «recouvert d'une toile cirée semblable à la dépouille écailleuse d'un pachyderme» (I, 527) ; Gise souriait «aux orangers qui lui semblaient s'être mis en boule comme des hérissons afin de se mieux défendre des rayons du soleil» (I, 390).

utilitaire, comme instrument de jouissance pour l'homme : cette part du bestiaire n'offre qu'un intérêt assez mince. On remarque toutefois que le goût, voire la passion de l'équitation, sport plutôt aristocratique alors, s'affirme fortement chez certaines héroïnes : non Gise, mais Annetta et Rachel.[30] Des manies, naturelles ou bizarres, s'attachent à des animaux divers : Jacques et Daniel à quatorze ans partagent «la passion des vers à soie et des alphabets chiffrés» (I, 66) ; Madame Dolorès, une habituée de chez Packmell, «est une originale. Elle a chez elle une douzaine de chats, racolés partout. Et des poissons, un grand aquarium, dans sa chambre à coucher.» (I, 312). — Il arrive que l'évocation animale ne retienne qu'une odeur caractéristique : à l'entrée du Zemm, Antoine trébuche «contre des paniers d'huîtres, qui répandaient dans le passage un amer relent de marée» (II, 102) ; Jacques, lors d'un enterrement, remarque chez son voisin «un gros parapluie à manche noir qui puait le chien mouillé» (I, 272). Des éléments olfactifs peuvent apporter une contribution subtile à la composition d'une atmosphère : «Une senteur chaude et résineuse, à laquelle se mêlait un relent de fourmilière, venait de dessous les sapins.» (I, 435). — Le peintre sait aussi quelle nuance originale ses esquisses peuvent recevoir d'une référence à une couleur animale : «... des yeux gris, dans un teint de brune, un peu brouillé ; des yeux gris taupe d'une nuance assez trouble» (I, 395) ; de la créole Anita n'est aperçu par Rachel qu'«un profil au teint chamois, perdu dans l'ombre d'un grand chapeau» (I, 480) ; une fille «en bleu paon, avec un sautoir jusqu'aux genoux» (I, 296). Et pourquoi ne pas mentionner un type très spécial de relation entre l'homme et l'animal, la plus cynique à coup sûr : la relation... gastronomique ! Mais, lorsqu'on promet à la gourmandise d'un enfant : «Des pigeons en salmi, on t'en donnera» (I, 307), le vrai pigeon a disparu, pour les yeux comme pour la sensibilité. De même l'abstraction du singulier collectif vide de toute réalité l'animal que l'on désigne : il ne reste alors que le symbole d'une espèce : «Le poussin sort tout vivant d'un œuf» (II, 416) ; «victime de la tsé-tsé» (II, 77).

Tout lecteur des *Thibault* a pu remarquer que l'esprit railleur de Martin du Gard se plaît aux jeux du pastiche, puisque en deux occasions au moins il s'amuse à laisser la plume à ses personnages, qui se peignent eux-mêmes par leurs réjouissants abus de langage : or, le *Cahier gris* et la nouvelle de Jacques, *La Sorellina,* comportent aussi leur bestiaire, particulièrement parodique. Les comparaisons animales s'accordent visiblement au lyrisme effréné de Daniel, dans cette confession à son ami : «Je ne suis pas comme l'abeille butineuse

30. «J'aimerais monter à cheval avec toi», dit à Giuseppe son amie. «Ou bien un poney...» (II, 172) ; de même II, 167. Rachel rappelle volontiers ses «premières leçons d'équitation, le dimanche, au manège de Neuilly» (I, 501), et ses exploits ultérieurs : au Maroc, «nous sommes restés une fois vingt-deux jours en selle !» (I, 445).

qui s'en va sucer le miel d'une fleur, puis d'une autre fleur. Je suis comme le noir scarabée qui s'enferme au sein d'une seule rose», fidèle jusqu'à la mort (I, 57). Jacques n'est pas en reste : l'incrédule, ce réprouvé, connaît, affirme-t-il, cet affreux châtiment : il «sent tout à coup la solitude aux ailes sombres planer sur son cœur» (I, 58). Dans ses essais poétiques, le style de Jacques révèle les mêmes tendances. Il voit ainsi sa gracieuse héroïne : «Comme un lotus des fleuves sous le vol neigeux des cygnes / Sa taille ploie dans un frisson.» (I, 58). Ses recherches littéraires ultérieures, dans *La Sorellina*, sont souvent d'une inspiration plus originale, mais malgré certaines trouvailles, quel esthétisme prétentieux, radicalement étranger à la sobriété de Martin du Gard ! Autour de Giuseppe, «affolantes, les hirondelles percent l'air de jets qui sifflent» ; la volute des sons du clavier de Sybil «plane et demeure suspendue avant de se résoudre miraculeusement dans le silence, comme dans l'espace un vol d'oiseaux, fuyant» (II, 168). Complaisance juvénile encore, dans l'évocation d'un envol de mouettes : «Elles s'élancent et s'abaissent, rasent l'eau, plongent du bec, se relèvent. Étincellement d'ailes au soleil, cliquetis d'épées.» (II, 173).[31] Les instantanés, trop fidèles aux clichés du pittoresque méditerranéen, possèdent cependant du nerf et de l'élégance : Sybil «saute à terre avant Giuseppe, cravache l'herbe roussie pour chasser les lézards et s'assied» (II, 161) ; «Un troupeau, poussé par un bambin [...]. Il siffle pour appeler sur ses talons deux chiens blancs. La cloche de la vache qui mène tinte. Immensité. Soleil.» (II, 162).

Bestiaire au second degré, artificiel, dont le mérite est justement de nous mettre en garde contre l'inauthentique : tel est le sens de cette imagerie dont, pour sa part, Martin du Gard a fui la séduisante prétention ; non par incapacité, mais par sûreté du goût. Plus factice encore, cet autre bestiaire qui n'apparaît qu'en reflet, dans la photographie ou la reproduction de l'art. Mais le culte personnel émouvant de l'auteur pour cette forme visuelle du souvenir autorise sans doute à lui accorder quelque réalité. Et «le procédé» est exploité avec tant d'aisance ! Rachel, montrant à Antoine une image de son surprenant passé, y ajoute un commentaire *ad hominem* piquant : «[Le prince Pierre de Serbie] m'avait donné ces deux lévriers blancs, qui sont couchés au premier plan : couchés comme toi, tout à fait comme toi.» (I, 451). Le mystère de la «dame au caniche», suggéré par les photos trouvées dans les papiers de son père, fera entrevoir à Antoine quelque chose de son passé sentimental jalousement défendu : «Sous le banc, aux pieds de la dame, un caniche blanc accroupi en sphinx. Sur la troisième image, le chien était seul, le museau dressé, un ruban sur la tête.» (II, 356-7 et 365). Et qui ne voit que les scènes afri-

31. Pour en finir avec la gent ailée, décidément fascinante pour l'imagination de Jacques, relevons encore : la volière «où palpitent les pigeons blancs» (II, 162).

caines qui apparaissent sur l'écran pour Rachel et Antoine, colorées jusqu'à la parodie, avec leur faune naïvement conventionnelle, permettent aux deux amants de mieux mesurer quel abîme de souvenirs les sépare ? «Un hippopotame à fleur d'eau, pareil au cadavre d'un bœuf noyé. De petits singes noirs, qui avaient l'air de vieux marins, avec leurs colliers de barbe blanche, batifolaient sur le sable» (I, 472) ; «la fuite d'une jeune fille à cheval, poursuivie par une trentaine d'indiens qui galopaient à ses trousses comme une meute [...]. Les trente chevaux s'élancèrent derrière elle...» (I, 470). Témoin, aussi, de la charge affective du plus humble fragment de passé, le «coucou à chaînes» que retrouve Jacques à son retour à Maisons : «Il entendait, dans le silence de l'escalier, quatre fois par heure, l'appel ridicule du petit oiseau de bois.» (II, 337).[32] – Mais, entre tous, il faut ici évoquer un épisode singulièrement attachant : celui de «l'image du tigre» si précieuse à la petite Gise, et déchirée par Jacques – déjà ! – un jour de colère. Jeune fille, elle confie au même Jacques sa puérilité : «Je voulais plus tard *apprivoiser un enfant de tigre* et je m'endormais le soir en croyant bercer le tigre dans mes bras.» (II, 339). Or, la cruelle réalité d'aujourd'hui – l'indifférence de Jacques – va permettre à Martin du Gard de reprendre en un symbole maintenant douloureux l'illusion naguère innocente : ce soir-là, le cœur battant, Gise ferme les yeux en «serrant contre elle un regret qu'elle ne précisait pas, comme elle étreignait autrefois son tigre apprivoisé» ; et dans la confusion d'un demi-sommeil, «il lui sembla que ce qu'elle pressait sur son sein, dans la chaleur du lit, c'était aussi un petit enfant à elle, à elle seule» ; ainsi le tigre, jouet d'hier, s'est métamorphosé en «cette fiction de son amour, qu'elle baignait de larmes, en s'endormant» (II, 345). Ce cœur d'une adolescente, fragile comme celui d'une héroïne d'Anouilh, qui eût deviné, sans ce tigre chargé de tant de rêves, que le rogue auteur des *Thibault* saurait en pénétrer les secrets avec une telle délicatesse ? – L'imagerie animale chère à Lisbeth dans sa romance enfantine s'accorde bien avec sa sentimentalité de midinette : «Si j'étais petit oiseau – hirondelle / Ah ! comme vers toi je m'envolerais !...» (I, 219), tandis qu'Oscar Thibault près de sa fin, obsédé par le refrain dérisoire resurgi de bien loin, offre le témoignage navrant d'une personnalité qui s'effondre : «Il se tourna joyeusement vers Antoine, et se mit à fredonner d'une voix jeune : "Monture guillerette..."» (II, 133 et 143-5) ; et cette reprise ultime, plus la-

32. La qualité artistique des animaux figurés importe moins que leur simple présence, qui occupe un instant l'attention d'un personnage : Jacques, au château de Compiègne, a remarqué «un sphinx en marbre rose moucheté dont il caressait le front poli qui luisait au soleil» (I, 150) ; Thérèse, à Amsterdam, aperçoit à l'entrée de l'hôtel douteux où agonise Noémie «une enseigne de tôle peinturlurée, représentant une cigogne près d'un nid d'où sortait un bébé nu» (I, 405).

mentable encore : entre deux crises, il «chantonna encore une fois ce refrain de son enfance que Mademoiselle lui avait réappris : «Hop ! Hop ! Trilby trottine !...» (II, 296).[33]

Un symbolisme sans surprise s'attache à quelques animaux ou au vocabulaire qui s'y rapporte : nullement propre à notre romancier, qui en use d'ailleurs avec force et justesse, il n'appelle pas une analyse particulière. Les médecins sont une «race de terre-neuve», acharnée à la défense de toute vie (II, 97), Daniel n'aime guère le rôle de «chien de garde» auprès de sa sœur (I, 410), Jacques s'irrite de la servilité des «chiens couchants» qui l'entourent (II, 230). — On apprécierait mieux dans leur contexte la pertinence des nombreux termes appartenant au registre des sons : «un doux tumulte de volière» dans la salle de spectacle qui se remplit (I, 466), «les coassements» des calomniateurs (I, 31), le «grignotement» d'un billet glissé sous une porte (I, 230), une vieille dame «bêlant au téléphone» (II, 129). Les comparaisons simplement suggérées par le vocabulaire animal abondent, parfois expressives : «ruade» assenée à Thérivier par Oscar Thibault en crise (II, 305), «bave» mousseuse échappée de ses lèvres (II, 309), petite grue «levant le museau», chez Packmell (I, 315) ; la sœur Céline donne «la becquée» à son vieux malade «comma à un nourrisson» (I, 320) ; Jacques, farouche et désemparé, court «se terrer» dans son ancienne chambre (II, 290) ; Jérôme parle avec douceur à Rinette comme pour «apprivoiser un enfant perdu» (I, 320). Plus fécond peut-être se révèlerait l'examen approfondi du singulier collectif, «la ruche», «la fourmilière», aux connotations assez différentes selon qu'il est employé par Jacques l'individualiste révolté ou par tout autre, en un sens fortement symbolique, ou assez fortuitement (II, 231, 213, 387, 148). Mais cette perspective presque philosophique nous entraînerait trop loin et excèderait les limites naturelles d'une enquête aux visées plus modestes.

Alors que s'achève notre promenade zoologique au pays des *Thibault*, nous pouvons tenter un rapide bilan. Ce bestiaire ne comporte pas de dimension sociale, les registres de l'injure et de la poésie y tiennent peu de place.[34] Il ignore le souci moralisant et ne prétend donner aucune leçon de sagesse. Mais

33. Mais le «coursier» qui traverse cette imagination détraquée n'a certes qu'une valeur nominale, tout comme les «cent brebis» de la parabole du Bon Pasteur que l'abbé Vécard rappelle à son roide pénitent (I, 187) ou le «cochon qui sommeille» dont s'amuse Antoine (I, 322) ! Mentionnons de même des emplois stéréotypés, ou des expressions figées : «traverser un appartement à pas de loup» (II, 335), Jacques «brebis égarée» (I, 109), l'apostrophe «eh bien, mes pigeons !» (I, 70), des «ponts en dos d'âne» (I, 402), et cet emprunt insistant, un peu désuet, au vocabulaire de la chasse : «rompre les chiens» (I, 361 et 387 ; II, 74).

34. Jean Touzot (art. cité *supra* note 1), à ce propos, se référait plaisamment à

il assume avec efficacité diverses fonctions romanesques (rôle révélateur de Puce ou de la chatte) ; surtout, dans des circonstances exceptionnelles, il provoque des réactions qui bouleversent, et démasque les angoisses, source d'âpres réflexions sur la vie et la mort, celles de la bête, et les nôtres, et sur leur mystère (accident des chevaux, du vieux chien). Et toujours l'animal, dans ce rôle subordonné même, est aperçu et saisi avec sa silhouette, dans son mouvement et sa vérité vivante, comme s'il était en lui-même digne d'intérêt.[35] La remarque ne vaut pas moins lorsque, ainsi que nous l'avons montré dans un second temps, il devient outil de caractérisation, imagerie pittoresque, humoristique ou grave, en vue de portraits humains suggestifs : cette physiognomonie zoologico-humaine, bien loin de sentir l'artifice, s'affirme comme une franche réussite et s'impose par la qualité du rendu : «Cela est peint», s'écrierait-on avec Madame de Sévigné découvrant les fables de La Fontaine. Ainsi cette sûreté technique, ce souci de perfection qu'on accorde volontiers au probe romancier, se retrouvent même dans ce domaine restreint et spécifique, où quelque relâchement passerait inaperçu : ajustement du plus petit détail à un ensemble et à une intention dominante, pleine coïncidence entre le modèle et la notation expressive, c'est toujours le triomphe de ce goût flaubertien «du fini, du "au point"» que lui, le modeste, se reconnaissait avec assurance dès ses débuts.[36] – Ainsi, ce bestiaire, fruit de l'intelligence, mais aussi de l'observation aiguë, possède une originalité paradoxale bien dans la manière de l'auteur des *Thibault* : discrète, mais forte, elle est digne de l'artiste accompli, laborieux mais plus inspiré qu'on ne veut le dire, et du créateur passionné par tout ce qui vit. Dès lors, malgré ses étroites limites, cette enquête a peut-être permis de mieux rendre justice à un aspect de l'œuvre rarement pris en considération et pourrait trouver son prolongement dans des recherches plus étendues, donc plus révélatrices et de plus large portée.

35. Alfred Grosser l'a justement noté : «Tout est vitalité» chez Martin du Gard («Une morale sans métaphysique», *Esprit*, octobre 1958).

36. Lettre du 6 février 1918 à Pierre Margaritis, *La NRF*, déc. 1958, p. 1125.

POUR UNE LECTURE INITIATIQUE DE *L'IMMORALISTE*

par

FRANÇOIS LABBE

> Les vieux symboles génésiques sont éternels.
> Hugo, *Les Misérables.*
>
> C'est l'attachement à nous-mêmes qui nous retient de plonger dans l'Éternité, d'entrer dans le royaume de Dieu et de participer au sentiment confus de la vie universelle.
> Gide, *Dostoïevsky*, conf. VI.

On le sait, l'itinéraire d'André Gide n'est pas simple. D'André Walter à la vieillesse de Thésée, les contradictions apparentes se succèdent, et l'auteur des *Nourritures terrestres* reconnaît lui-même qu'«on ne tracera pas aisément la courbe de [sa] vie morale».[1]

Cette propension aux contraires a souvent été mise en lumière pour prouver la richesse de la pensée gidienne ou, au contraire, pour de très nombreux critiques mêlant trop grossièrement un Gide-Protée à ses héros tout autant insaisissables que lui, afin de définir le «gidisme» (les étiquettes rassurent !) comme étant un agréable jeu entièrement gratuit, un luxe d'aristocrate, une variante du dandysme littéraire.

Il me semble que, dans l'appréciation de celui qui est tout de même le «contemporain capital», on a trop négligé une lecture «initiatique». Ce point de vue est en effet susceptible de redonner un nouveau sens et de nouvelles perspectives à cette œuvre, à cette longue quête de plus de soixante ans.

Dans le cadre restreint de cet article, il n'est pas de mon propos de donner une vue générale de tous les ouvrages de Gide pris sous l'angle de l'initiation.

1. V. Lilian Maeder, *Les premières apparitions du thème de la libération dans l'œuvre d'André Gide*, Zurich : Juris Druck Verlag, 1972.

Je n'illustrerai donc cette thèse qu'à partir du seul roman *L'Immoraliste*. Les raisons de ce choix sont simples : ce récit vient clore une période difficile dans la vie de Gide et, avec *La Porte étroite*, semble en ouvrir une autre. On sait aussi que Gide a toujours particulièrement chéri cette œuvre. Enfin, c'est un ouvrage court, qui se prête à une démonstration rapide.[2]

Au sens traditionnel, l'initiation représente une «mutation ontologique du régime existentiel».[3] Elle est le résultat d'un ensemble de rites reposant sur un fonds mythique facilitant l'inclusion dans un cadre supra-individuel du cas d'espèce qui peut paraître personnel et unique. Le scénario des initiations connaît des variantes, mais sa structure profonde, celle qui correspond donc aux «archétypes», est immuable.[4] Il se présente généralement en trois étapes : la préparation, le voyage probatoire et la mort symbolique, la renaissance à une nouvelle vie, à un nouvel être.

Le myste, violemment arraché à son milieu habituel, abandonne son univers profane pour un lieu sacré, éloigné, différent. Puis le voyage initiatique le mène, sous la conduite d'un «parrain», de rites d'entrée, symbolisant le retour impossible, à un itinéraire dangereux, semé d'épreuves ou d'embûches, qui est un rituel de mise à mort parcouru d'images du *regressus ad uterum*. Cette mort symbolique est suivie d'une renaissance où le néophyte (la jeune plante !) doit réapprendre à parler, à manger, à se comporter socialement. Il reçoit un nouveau nom, un nouvel âge, de nouveaux attributs, un savoir supérieur.

Il faut maintenant rappeler la structure «emboîtée» de *L'Immoraliste*. En effet, le premier et le dernier chapitre forment une unité et encadrent le récit principal, la confession de Michel. Il n'y aurait là rien de très extraordinaire, puisque Gide semble reprendre un type de fiction fort en vogue au XVIII^e^ siècle surtout, par lequel un premier narrateur (l'éditeur, le «découvreur», voire le confident) confie au lecteur l'histoire d'un tiers (journal retrouvé, lettres...).[5] Pourtant, ce procédé en apparence suranné est très significatif. On apprend que Michel, qui vient de vivre une grave crise, a fait appel à ses an-

2. V. les pp. 00-00 de cet article. Toutes les références se rapportent à l'édition du «Livre de Poche».

3. Mircéa Eliade, in *Naissances mystiques*, cité dans ma thèse, *Le Message maçonnique en France au XVIII^e^ siècle* (1975), p. 175.

4. Sur ce problème, v. la synthèse de Simone Vierne, *Rite, Roman et Initiation*, 1973, et son *Jules Verne et le Roman initiatique*, 1973.

5. V. les pp. 00-00 de cet article. *Les Liaisons dangereuses*, qui reprennent ce principe, sont un des dix romans français préférés de Gide.

ciens amis pour qu'ils l'aident à s'arracher à sa nouvelle existence.[6] Le narrateur transmet à son frère, qu'on sait être «président du Conseil», le récit de Michel, et sollicite pour ce dernier une «occupation» qui lui permette de se réinsérer dans la société abandonnée il y a trois mois. D'autre part, on sait que cet appel de Michel, ce cri d'alarme, est la conséquence paradoxale d'un idéal enfin vécu, objet de toute la quête narrée dans le récit central et désormais considéré comme insatisfaisant.[7]

Ainsi donc, cette structure possède l'avantage de symboliser les barrières infranchissables, d'illustrer les limites entre lesquelles s'est développée la quête menée par Michel : il se retrouve à son point de départ, retournant vers «l'honorabilité» et le conformisme, mais peut-être profondément changé. C'est là son drame, l'interrogation implicite qui clôt le roman : ce retour sera-t-il possible ? Avons-nous affaire à un simple roman de formation où la somme des expériences et le fond moral finissent par former une synthèse harmonieuse ? Le récit central permet sans doute la réponse. L'itinéraire qu'y suit Michel correspond à une double initiation et sa personnalité évolue en conséquence. Cependant, ainsi que nous allons le voir, cette initiation est incomplète (il y manque le troisième degré !), ou bien elle débouche sur un échec puisque Michel réclame le retour.

Dans la première partie du récit, Michel fait d'abord le point sur les premières années de son existence. Jusqu'à vingt-cinq ans, il a passé une jeunesse studieuse dans l'ambiance austère d'une famille partagée entre le culte du savoir et celui de la rigueur calviniste. Il perd sa mère tôt, à quinze ansé et devient un savant réputé et précoce sous la houlette de son père. Cependant, le savoir qu'il détient est loin d'être le «gai savoir». : «... j'Ignorais mes amis, comme je m'ignorais moi-même.» (20). Dans ce monde protégé mais exigeant, survient la mort du mentor essentiel, la mort du père. C'est un fait marquant, car c'est la première fois que Michel va se retoruver livré à lui-même. Pas entièrement, toutefois, puisque le plus moribond délègue en quelque sorte son «tutorat» à celle qu'il demande à son fils d'épouser, Marceline : «Je connaissais très peu ma femme et pensais, sans en trop souffrir, qu'elle ne me connaissait pas davantage. Je l'avais épousée sans amour, beaucoup pour complaire à mon père, qui, mourant, s'inquiétait de me laisser seul.» (18). Ce décès et le mariage vont être les éléments initiaux d'un arrachement à l'univers feutré des premières années, et, coupé de son milieu habituel, Michel se

6. «Arrachez-moi d'ici à présent, et donnez-moi des raisons d'être. Moi, je ne sais plus en trouver.» (179).

7. «Je me suis délivré, c'est possible ; mais qu'importe ? je souffre de cette liberté sans emploi.» (179).

retrouve dans la situation d'ignorance propre au myste : «Ainsi j'atteignis vingt-cinq ans, n'ayant rien regardé que des ruines ou des livres et ne connaissant rien de la vie...» (20). Marceline, «robuste», s'oppose aussi à la labilité avouée du narrateur. Elle sera, au cours de ce premier chapitre, le guide attentif et protecteur dont a encore besoin Michel.

Le mariage est suivi d'un voyage long et difficile qui emporte les jeunes gens vers le continent africain, vers la Tunisie et l'Algérie, vers un nouveau monde.[8] Le voyage est dramatique. Lors de la traversée, Michel a conscience de l'arrachement à son ancienne vie, conscience que rien ne sera plus pareil, et surtout, sur la route de Sousse, pendant une tempête, il a la révélation du mal dont il souffre : la phtisie. Il crache le sang, perd connaissance, et c'est presque un mourant qui arrive à l'étape (26-27). Heureusement, dans cette période difficile, Michel est admirablement secondé par son épouse, même si le calme et l'assurance dont elle fait preuve ne sont pas sans éveiller en lui une certaine impatience. Sa santé continue pourtant à se dégrader, et l'arrivée à leur lieu de séjour, Biskra, est précédée d'une véritable mort symbolique : «Je suais comme un moribond, j'étouffais, par moments perdais connaissance. A la fin du troisième jour, j'arrivais à Biskra comme mort.» (30).

Jusqu'ici, donc, la mort du père est suivie d'un arrachement à l'ancien monde, d'un voyage difficile sous la coupe d'un mentor, où les éléments jouent le rôle de révélateurs : l'eau et l'air, de l'arrivée dans un lieu privilégié et d'une mort symbolique. Grâce à la sollicitude de Marceline, à de nouvelles règles de vie et à l'environnement enchanteur de Biskra, on assiste cependant à la convalescence, au réveil, à la véritable renaissance du héros : «Un jour enfin, comme un marin perdu qui aperçoit la terre, je sentis qu'une lueur de vie se réveillait...» (31). Alors commence pour Michel une série d'expériences qui vont faire de lui un nouvel être.

La présence de Marceline reste constante, mais s'y ajoute celle d'enfants qui prennent l'habitude de tenir compagnie au convalescent. C'est Marceline qui a eu l'idée de ce «divertissement», mais très vite la compagnie des enfants devient nécessaire à Michel, et ce nouvel attachement se fait au détriment de la jeune épouse. Ces enfants du village apportent à Michel la révélation de la beauté de la vie et de l'érotisme. Mais ils sont aussi pour lui le moyen de retourner aux sources mêmes de la vie : pour Novalis, c'est par l'enfance qu'on retourne au monde primitif ![9] Ces découvertes qu'effectue alors celui qui jusqu'à présent n'a connu que le seul savoir livresque ne vont pas sans angoisse : «D'où venait donc ma peur, mon horreur, à présent ? C'est que je com-

8. Voir, plus loin, l'éloignement symbolique de la rive.

9. Cité par Simone Vierne, *op. cit.*, p. 106.

mençais hélas ! d'aimer la vie.» (35). Ce nouvel amour pour la vie, cette découverte de soi entraîne pourtant chez Michel le désir de changer de peau, d'oublier ce qu'il a été jusqu'alors : il fait la synthèse de ses nouvelles résolutions au cours d'une nuit sans sommeil : «Vivre ! Je veux vivre... [...] mon salut dépendait de moi seul. Enfin, je vis la nuit pâlir ; le jour parut. Ç'avait été ma veillée d'armes.» (36-8). Par la suite, le personnage de Marceline est relégué au second plan. Michel se sent gêné par sa sollicitude, et il ne lui cache d'ailleurs pas l'irritation que chacun de ses actes provoque en lui (38-9, 43, 45, 53...).

Il choisit de plus en plus délibérément la compagnie de Bachir ou de Lossif, symboles pour lui de beauté, de vie. Le corps et la sensualité prennent une importance de plus en plus grande, et l'attitude «maternelle et caressante» de Marceline à l'égard d'enfants malades ou déshérités par la nature lui semble incompréhensible. Cette révélation de sa propre sensualité est complétée par la découverte de l'attraction qu'il éprouve pour tout ce qui échappe à la norme. Il est ainsi fasciné par l'esprit de dissimulation de Moktir, qui devient son «préféré» (54).

Parallèlement à ces expériences, Michel s'ouvre à la nature, à l'Éden qui l'entoure, et c'est véritablement un nouvel homme qui surgit dans les derniers chapitres de la première partie. Tout d'abord, Michel guérit et clame son enthousiasme : «O lumière... Était-ce enfin ce matin que j'allais renaître ?» (47). Il connaît enfin l'exaltation «des sens et de la chair» (49), un univers qui lui avait jusqu'alors été étranger. Désormais, les enfants ne lui apportent plus rien d'essentiel, et Michel se retourne vers son épouse, annonçant par là même le retour au monde d'origine : «ne trouvant plus dans leurs jeux l'aliment qu'il fallait pour ma joie, je retournai vers Marceline l'exaltation de mon esprit et de mes sens». (56).

Pourtant, la dernière nuit passée à Biskra est une nuit dramatique de doute et de peur. Michel a conscience des changements intervenus dans sa personnalité, mais il sent qu'ils sont encore incomplets et a surtout la révélation du tragique de son existence par un passage de la Bible lu à la lumière étrange et symbolique de la lune : «Maintenant tu te ceins toi-même et tu vas où tu veux aller, mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains...» (58). Ces paroles du Christ à Pierre viennent concrétiser la sourde appréhension d'une future déchéance, au moment même où Michel vient de faire la découverte de sa sensualité, de son narcissisme existentiel.

Le retour vers la France, voyage à rebours symbolique qui doit réconcilier le «vieil homme» et l'«homme nouveau», comme l'espère Michel : «Après cette longue agonie, j'avais cru renaître le même et rattacher bientôt mon présent au passé» (59), va pourtant consacrer la ruine de ses espoirs. Michel est

d'ailleurs conscient au fond de lui-même de cette synthèse impossible : «En tant qu'homme, me connaissais-je ? Je naissais seulement à peine et ne pouvais déjà savoir quel je naissais. Voilà ce qu'il fallait attendre.» (60)... «Pour celui que l'aile de la mort a touché, ce qui paraissait important ne l'est plus...» (61). Le but de la quête est désormais clair : renaître, découvrir l'être authentique.

Le voyage par la Grèce et l'Italie s'effectuera donc loin de toute préoccupation intellectuelle. Les sites historiques seont évités, et Michel continue et parfait l'initiation commencée en Algérie, il poursuit son ouverture à la sensualité : nouveau Narcisse, son corps est sa seule préoccupation. Au cours du voyage, des actes qu'on peut qualifier de rituels consacrent sa nouvelle personnalité : une purification symbolique, un baptête par le feu et l'eau (l'exposition à l'ardeur du soleil et le bain, 66-7), la scène de dépouillement et de nudité, l'abandon de la barbe taillée et les cheveux longs : «Voilà tout ce que mon être neuf encore désœuvré trouvait à faire.» (69). «Et j'avançais chaque jour, dans une vie plus riche et plus pleine, vers un plus savoureux bonheur.» Les expériences se poursuivent avec les découvertes de la violence physique, de la force et de l'acte d'amour : Marceline devient sa femme (73). Cette dernière initiation marque la fin de la première quête. L'attitude de Michel vis-à-vis de Marceline semble changer. A la froideur distante du séjour algérien («Il importait qu'elle ne troublât pas ma renaissance», 70) succèdent les scènes de tendresse, voire l'amour.

La première partie du récit se termine sur le retour vers Paris, la décision de l'intellectuel de reprendre ses activités de recherche en acceptant une suppléance au Collège de France, et l'affection partagée de l'épouse aimante : «je ne songeais plus qu'au travail. Marceline s'ingéniait à le favoriser par mille soins charmants et mille prévenances. Notre bonheur, durant cette fin de voyage, fut si égal, si calme, que je n'en peux rien raconter.» (78).

Au cours de cette première partie, l'itinéraire de Michel peut donc être résumé par le tableau ci-contre.

*

La seconde partie du roman marque sans doute un retour à la situation liminaire. En ce sens, elle forme un violent contraste avec l'épisode «africain». Michel partage son temps entre ses occupations de gentleman-farmer, la remise en état de la demeure principale du domaine familial de La Morinière, la préparation de ses cours au Collège de France, et Marceline à qui il manifeste la plus grande des tendresses. L'harmonie semble totale : le couple est uni, l'avenir assuré et la Normandie, nouvelle terre d'élection, par la douceur de ses formes et de son climat, par sa richesse turgescente, par sa fécondité

	Arrachement	Voyage	Lieu privilégié	Voyage	
Lieux	France	Mer, Afrique du Nord	Biskra	Grèce, Italie	Paris
Épreuves	Mort du père Mariage	Santé Éléments contraires Mort symbolique	Renaissance	Purification / Sexualité «normale»	
Mentor	Père	Marceline	Marceline éloignée Les enfants La nature (Éden)	Lui-même / L'épouse	
Découvertes		Sentiment de retour impossible (cf. p. 000)	Sensualité Liberté Beauté Force Immoralisme Doute	Égotisme Narcisse Amour ?	
			Conscience d'une rupture essentielle		«Conformisme»

triomphante mais sans excès, est en quelque sorte l'écrin maternel où paraît s'épanouir un bonheur simple. D'ailleurs, Marceline attend un enfant : le retour à la normalité est consommé, au moins en apparence.

Pourtant, le nouvel être, né de la terre algérienne, du séjour africain, n'a pas disparu. «Ah ! si c'était encore le bonheur, je sais que j'ai voulu dès lors le retenir, comme on veut retenir dans ses mains rapprochées, en vain, une eau fuyante ; mais déjà je sentais, à côté du bonheur, quelque autre chose que le bonheur, qui colorait bien mon amour, mais comme colore l'automne.» (97).

Michel poursuit son évolution physique et morale : sa sensualité s'exacerbe au milieu de cette campagne riche, et lui, le professeur du Collège de France, se sent en symbiose avec les travailleurs de la terre les plus frustes. En compagnie du jeune Charles, le fils de son garde Bocage, il aime à s'étourdir dans les travaux les plus violents où l'homme et la nature ne font plus qu'un, où la vie, la mort et la sensualité sont indissociablement liés (on relira en particulier l'extraordinaire scène de pêche, 85-6). Cependant, Charles, par delà sa spontanéité enfantine, saura lui faire comprendre l'importance des travaux

réglés : «J'admirais quel tranquille avenir promettaient ces robustes bœufs, ces vaches pleines dans ces opulentes prairies. Les pommiers en ordre plantés aux favorables penchants des collines annonçaient cet été des récoltes superbes ; [...]. De cette abondance ordonnée, de cet asservissement joyeux, de ces souriantes cultures, une harmonie s'établissait, non plus fortuite, mais dictée, un rythme, une beauté tout à la fois humaine et naturelle, où l'on ne savait plus ce que l'on admirait, tant étaient confondus en une très parfaite entente l'éclatement fécond de la libre nature, l'effort savant de l'homme pour la régler. Que serait cet effort, pensais-je, sans la puissante sauvagerie qu'il domine ? Que serait le sauvage élan de cette sève débordante sans l'intelligent effort qui l'endigue et l'amène en riant au luxe ? [...] je me construisais une éthique qui devenait une science de la parfaite utilisation de soi par une intelligente contrainte.» (81-2).

Cet épisode de La Morinière, marqué par un retour apparent à la «moralité», par l'amour pour Marceline et une appréhension relativement sereine de l'avenir, est malgré tout fort ambigu. En effet, les expériences d'Afrique se poursuivent et s'approfondissent, la propriété apparaît comme étant un nouvel Éden plus apte encore aux débordements de sensualité. Le cours préparé pour le Collège de France s'éloigne de tout conformisme pour prendre l'allure d'un brûlot contre la culture : Michel se propose de présenter la supériorité de «l'éthique fruste des Goths». Enfin, Marceline est parfois ressentie, de la même façon qu'à Biskra, comme une gêneuse (86). Cet épisode est donc bien une transition, un passage. Riche de potentialités, il marque sans doute un moment d'équilibre, la cohabitation des deux Michel, pas leur fusion, pas leur synthèse.

Le séjour se termine avec l'approche de l'hiver et la rentrée universitaire. Le couple regagne alors la capitale.[10] D'emblée, le Paris retrouvé est marqué par la déception et la mélancolie, la nostalgie d'une vie autre, plus riche. Ni les réceptions, ni les collègues ne satisfont Michel. Il a conscience de ne plus faire partie de ce monde qu'en fait il redécouvre sclérosé dans ses habitudes, loin de la vie. Il a conscience de l'initiation africaine, de sa renaissance qui en fait un être désormais à part : «Pourtant je n'aurais pas su dire ni ce que j'entendais par *vivre*, ni si le goût que j'avais pris d'une vie plus spacieuse et aérée, moins contrainte et moins soucieuse d'autrui, n'était pas le secret très simple de ma gêne ; ce secret me semblait bien plus mystérieux : un secret de ressuscité, pensais-je, car je restais un étranger parmi les autres, comme quelqu'un qui revient de chez les morts.» (103). D'ailleurs, son cours au Collège de France est significatif par son côté iconoclaste : «Vous brûlez ce que vous

10. Le rythme des saisons est essentiel tout au long du roman et possède une valeur symbolique.

adoriez» (105), lui dit alors le personnage étrange qui va devenir son maître à penser, son parrain initiateur, Ménalque. Dans *Forgerons et Alchimistes*, Eliade rappelle que «dans les moments décisifs, il faut disposer d'un maître».[11]

Michel est à la croisée des chemins. Il se rend compte qu'un simple retour au passé est impossible, mais en même temps il refuse encore de sacrifier ce passé. Ménalque se présente avec son *aura*, son non-conformisme un peu mystérieux. C'est l'initié par excellence. Celui qui *sait*. C'est au cours de *trois* dialogues que Ménalque tentera d'aider Michel à voir plus clair en lui. Avec une ironie mordante, il lui montre ses contradictions et le seul chemin à suivre : celui de la libération totale. Ces rencontres entre Ménalque et Michel se font sous le sceau de la conversation intimiste, voire du secret (117). La dernière confrontation, décisive, a lieu au cours d'une nuit, en buvant du vin de Chiraz et dans une atmosphère qui rappelle l'érotisme du séjour africain.

Michel reconnaît avec douleur que Ménalque met des paroles sur des sentiments qu'il a laissés jusqu'alors dans un flou protecteur qu'il s'est refusé à analyser. Le maître de l'initiation place dans la bouche du récipiendaire les paroles qui définissent son nouvel état [12], Ménalque «précède» la pensée de Michel (122), il met «à nu brusquement [sa] pensée» (123). Lorsque le jour revient et que les deux hommes se séparent, sans doute pour ne plus se revoir, Michel sait qu'il ne peut plus tricher et que le nouvel homme qu'il est devenu ne peut cohabiter avec l'ancien, même s'il met toute son énergie pour s'opposer à cette évidence : «Et je me cramponnais à mon douteux bonheur...» (123). Cette rencontre décisive se passe alors que Marceline tombe malade. Son état s'aggrave et, au retour de la dernière entrevue avec Ménalque, Michel apprend que son épouse vient d'avoir un accident de couches. Cette dégradation de la santé de Marceline est essentielle car celle-ci a permis la transformation de Michel et le retour à une certaine normalité qu'en fait elle symbolise. Elle incarne donc le dilemme qui étreint son compagnon, l'obstacle à l'épanouissement commencé en Algérie. Ménalque l'a bien senti, qui a toujours dirigé son ironie mordante sur le monde construit dans l'ombre de Marceline, sur la maternité de celle-ci, sur son côté maternel. Plus que la mort de l'épouse, c'est la mort de la seconde mère qui s'annonce.

Il est d'ailleurs remarquable de souligner que Marceline est d'abord touchée dans sa future maternité. Or, la naissance de l'enfant, n'est-ce pas pour Michel l'acceptation de sa condition d'homme, de mortel, la négation de toute initiation qui le ferait accéder à «un monde supérieur» ? C'est en tout cas, et dans une perspective proche de celles mise en évidence par Georges Batail-

11. Mircéa Eliade, *Forgerons et Alchimistes*, p. 146.

12. Chez les francs-maçons, le Maître confie les «secrets» au nouvel initié.

le, la preuve de sa discontinuité, de son insuffisance existentielle. Sans descendance, sans famille, l'individu représente une fin en soi. Pourtant, et malgré une certaine lucidité qui lui fait comprendre l'impossibilité d'un véritable attachement pour celle qu'il ne voit plus que comme «une chose abîmée» (127), en réaction aux vérités, trop difficiles à assumer, de Ménalque, Michel se transforme en un garde-malade plein d'abnégation. Les cours du Collège de France terminés, il décide, sur les conseils du médecin, d'emmener Marceline se refaire une santé à La Morinière, dès le retour des beaux jours.

Ce second séjour normand, au milieu d'une nature en plein éveil, consacre la rupture de fait entre les deux époux. Marceline reçoit la compagnie d'amis et Michel retrouve ses plaisirs de l'année précédente : parcourir la campagne, se mêler aux fermiers. Sa sensualité s'exaspère, ainsi que son intérêt pour tout ce qui dévie de la norme, un «immoralisme» le poussant à encourager les déprédations causées à ses biens. Son amitié pour Charles a d'ailleurs laissé place au mépris. Celui-ci n'est plus le jeune sauvageon raisonnable qu'il aimait : son goût de l'ordre et du travail s'est imposé. Il est devenu un adolescent rangé, un futur intendant sérieux et compétent qui n'a aucune compréhension pour les débordements de Michel qu'il considère comme un jeu absurde et irresponsable. Cette période de dissolution de la personnalité et des sens physiques ou moraux touche à son terme avec les vertes remontrances de Charles et de son père. Michel décide alors de se séparer de la propriété et il s'enfonce dans une grave crise morale qu'il tente de surmonter auprès de son épouse, oubliant ses tourments par un sacrifice de tous les instants.

Alors s'amorce le dernier voyage, un voyage à rebours qui, à travers l'Italie hivernale, mènera le couple vers l'Algérie, vers Biskra, vers la guérison hypothétique de Marceline. En fait, trois éléments caractérisent ce dernier périple, la troisième partie du récit. C'est d'abord sa rapidité, voire sa précipitation : les étapes se font de plus en plus courtes, la course vers le sud s'accélère : «La descente en Italie eut pour moi tous les vertiges d'une chute.» (158). C'est ensuite les dépenses inconsidérées auxquelles se livre Michel : les plus grands hôtels, les locations onéreuses, son désir de pauvreté, de dépouillement : les leçons de Ménalque ! C'est enfin la double vie de Michel, garde-malade le jour, courant l'aventure et les bouges la nuit : «La société des pires gens m'était compagnie délectable.» (165).

On retrouve donc la même fébrilité qu'à Biskra ou qu'à La Morinière, la même exaspération des sens mais portée à un niveau extrême. La ruine suicidaire, la dissolution de l'être, l'immoralisme, la course effrénée, tout concourt à l'effacement du personnage, du «vieil homme» : «Il me semblait alors que j'étais né pour une sorte inconnue de trouvailles ; et je me passionnais étrangement dans ma recherche ténébreuse, pour laquelle je sais que le chercheur

devait abjurer et repousser de lui culture, décence et morale.» (156). Cette dernière remarque est faite après coup, lorsque devant ses amis Michel explique son évolution. Avant l'étape finale de Biskra, il est encore incapable d'une telle clairvoyance et est littéralement partagé entre un désir encore présent de normalité qu'incarne son attachement à Marceline, un attachement d'autant plus fort qu'il le sent être désespéré, et l'inéluctabilité des transformations qui s'opèrent en lui : «A mesure que je me respectais moins, je la vénérais davantage.» (161). Marceline, d'ailleurs, n'est pas dupe de son attitude : «Je vois bien, je comprends bien votre doctrine — car c'est une doctrine à présent. Elle est belle, peut-être, mais elle supprime les faibles.» (160). Et plus loin : «Vous aimez l'inhumain...» (173). On pourrait invoquer «l'avidité remarquable» dont Eliade parle à propos du néophyte.

Michel, cependant, se sacrifie entièrement le jour à sa malade, mais la nuit il s'échappe «comme un voleur» (163) et là il «regardai[t] tout d'un œil neuf» (163). Mais la contradiction dans laquelle il vit est en passe de se résoudre : l'état de Marceline empire, et le passage sur le sol africain ne fait qu'accélérer un processus irrémédiable. Biskra le déçoit. Les enfants qu'il y a connus, à l'exception de Moktir, sont devenus des adolescents que rien ne distingue plus du commun. Le paysage même n'a plus de charme. Il décide alors d'imposer à Marceline une dernière épreuve : accompagnés de Moktir, ils se rendront à Touggourt. Pourtant, cette décision qu'il pressent être décisive entraîne une nuit d'angoisse à la veille du départ. Les circonstances sont les mêmes que la nuit du retour vers la France, deux ans auparavant : la lune éclaire la chambre et Michel se remémore les paroles fatidiques du Christ à Pierre. Pourtant, cette fois, l'issue est autre. Il se détourne de Marceline : «Je ne sais plus, à présent, le dieu ténébreux que je sers. O Dieu neuf ! donne-moi de connaître encore des races nouvelles, des types imprévus de beauté. [...] Par un semblant de vertu, je reste jusqu'au soir auprès d'elle. Et soudain je me sens comme à bout de forces moi-même. O goût de cendres ! O lassitude ! Tristesse du surhumain effort !» Marceline mourra un matin, après que Michel a passé la nuit en compagnie de prostituées.

Le récit s'arrête alors et on apprend seulement que Michel a poursuivi une vie entièrement dirigée vers la satisfaction des sens, le culte de l'instant présent et l'homosexualité.

*

On a parlé de rythme ternaire [13] à propos de *L'Immoraliste*. En fait, une lecture initiatique de cette œuvre majeure de Gide révèle deux parties correspondantes, parallèles. En effet, l'épisode de la vie de Michel commençant au

13. Pierre Lafille, *André Gide romancier* (Paris : Hachette, 1954).

retour d'Algérie et allant jusqu'au récit fait aux amis (parties II et III du roman) possède la même structure que la première partie, dont nous avons vu le schéma (*supra* p. 219) : l'arrachement, le voyage, la mort symbolique, le lieu privilégié. Il est intéressant de confronter ces deux «moments» :

	Situation de départ	Rupture	Voyage	Issue
1.	Honorabilité Conformisme Seul l'esprit compte	Mort du père Mariage Marceline initiatrice	Découverte du corps, de la sensualité, de l'égo, de la nature, de l'immoralisme Angoisse, peur d'aller trop loin Découverte de Marceline	Retour à la normalité
2.	Honorabilité Conformisme apparent Esprit et corps réconciliés ?	Maladie de Mort de l'enfant Ménalque, maître à penser	«Dissolution totale» : contre le «vieil homme» Angoisse au moment crucial	Dissipation totale Homosexualité Désir de revenir à la «normalité» (appel aux amis)

Cependant, s'il y a parallélisme, il n'y a pas identité. Les situations de départ et d'arrivée sont grossièrement semblables si l'on considère que l'appel lancé par Michel, et qui fait la matière du chapitre d'encadrement (la lettre au président du Conseil), représente l'issue de la seconde partie. Mais, nous l'avons vu, le Michel du Collège de France n'est plus le même que celui du début du récit : en lui cohabitent désormais deux êtres qui, l'un après l'autre, prennent le dessus. Le séjour à La Morinière est particulièrement démonstratif de cette tension intérieure. La rupture se fait également sous des auspices différents : le père meurt, l'enfant est mort-né, tout ce qui définit l'imperfection de l'homme, son ascendance et sa descendance, les preuves de sa condition de mortel. Ménalque est le négatif de Marceline.

Les voyages marquent, eux, une continuité. Ce qui n'était dans la première partie que velléités, timides tentatives, s'affirme dans la seconde et culmine dans l'aveu éclatant de la pédophilie. Donc, plutôt que d'un parallélisme strict, il conviendrait de parler d'une structure en spirale.

A ce niveau, deux remarques complémentaires s'imposent.

D'abord, la fameuse question de l'homosexualité semble devoir être comprise comme une recherche de l'unité primordiale de l'homme. En effet, à «l'infirme» (l'ignorant) du début du récit succède l'individu partagé, hésitant, puis l'être double, et enfin, pour un temps au moins, l'être «parfait» au sens propre du terme. Ce choix ou ce goût de l'homosexualité place en outre Michel hors du temps, même si ce n'est qu'en apparence, puisqu'il supprime l'aveu de la discontinuité humaine.

Ensuite, le retour réclamé vers l'honorabilité semble devoir être une impasse. L'appel même de Michel prouve qu'il n'a pas vraiment accédé à ce nouveau «statut ontologique», but, selon Eliade, de toute initiation. Ce retour, voulu, ressemble donc fort à un échec et à l'annonce implicite d'un troisième «voyage», d'un troisième degré initiatique, décisif cette fois, car nous avons vu que ce qui est acquis ne peut être effacé. Ou bien alors *L'Immoraliste* est-il seulement le roman de la transcendance impossible ? La négation d'une modification plus radicale de l'être ? Autant de questions auxquelles on ne pourra apporter de réponses qu'en intégrant *L'Immoraliste* à l'ensemble de l'œuvre, et en appliquant à cet œuvre entier une lecture «initiatique».

Cependant, la structure en spirale et le thème de l'homosexualité tendent apparemment à un même aboutissement : abandonner l'humain et ses limites — le temps et la discontinuité — pour renouveler le temps primordial, en bref s'affranchir de l'aspect tragique de la condition humaine.

L'Immoraliste paraît donc bien être le récit d'une quête mystique véritable, mais d'une quête incomplète. Le retour à un statut d'équilibre — ce qui serait le propre d'un roman d'éducation, dont le but est l'acquisition d'une sagesse relative [14] — est ici impossible. D'un autre côté, l'échec de Michel est dû à un renoncement insuffisant contre lequel *Les Nourritures terrestres* mettaient déjà en garde : «Si tu voulais, si tu savais, Myrtil, en cet instant, sans plus de femme ni d'enfants, tu serais seul devant Dieu sur la terre. Mais tu te souviens d'eux, et portes avec toi, comme par une peur de les perdre, tout ton passé, tous tes amours, et toutes les préoccupations de la terre.» [15] Gide, refusant en outre une transcendance eschatologique : «C'est *dans l'éternité* que dès à présent il faut vivre. Et c'est *dès à présent* qu'il faut vivre dans l'éternité» [16], ne cherche-t-il pas à faire d'un échec apparent l'honneur de l'homme véritable ? L'initiation manquée de Michel serait initiation à la vérité de l'homme, vérité qui n'est ni optimiste, ni pessimiste, mais qu'il faut assumer. D'autre part, invoquer l'aspect initiatique de l'œuvre gidienne, c'est reposer le

14. Voir à ce sujet Léon Cellier, *Parcours initiatiques*, 1977.

15. *Les Nourritures terrestres*, IV, 1 (éd. «Folio», p. 74).

16. *Numquid et tu...?*, in *Journal 1889-1939* («Bibl. Pléiade»), p. 591.

problème fondamental de la liberté.

Du Bos pensait que l'unité de la pensée de Gide n'existe que sous la catégorie du successif, mais ce «successif», c'est-à-dire l'ensemble des modalités d'être contradictoires ou complémentaires, n'existe, au moins dans *L'Immoraliste*, que sous l'apparence d'un parcours initiatique. La liberté de Michel est aussi placée sous le signe de ce «successif», en ce sens qu'elle est liée à l'interruption d'une continuité. Or, si l'on parle d'initiation, la résultante de toutes ces modalités, l'aboutissement de toute quête doit mener à la (re)découverte d'un être essentiel. Mais alors c'est sans doute remettre en question la notion même de liberté, en faire l'expression d'un désir de Dieu. En ce sens, les aléas de l'évolution, les retours en arrière – comme l'avertissement de l'initiation manquée de Michel –, sont les étapes d'une maturation marquée par le changement du sentiment de Dieu d'André Walter à Gide vieillissant.

*

Je conclurai cet article par une anecdote qui ne me semble pas sans intérêt.

Ayant choisi avec une classe de première, dans le cadre de l'épreuve de français du baccalauréat, de travailler, entre autres, sur le thème de «l'Immoralisme», j'avais demandé à mes élèves de se procurer et de mettre en fiches le *Dom Juan* de Molière, *Les Liaisons dangereuses, Le Neveu de Rameau, L'Immoraliste* et *Drôle de jeu*. Ces lectures actives, préparatoires à des études de synthèse, terminées, il s'est avéré que le seul livre lu avec un certain plaisir, et surtout le seul livre resté vivant dans les mémoires, fut, à mon grand étonnement, mais à ma satisfaction, le roman de Gide.

Dans l'ensemble, on jugeait le *Dom Juan* peu intéressant et d'un fantastique dépassé, les *Liaisons* trop compliquées et monotones (!), le *Neveu* ennuyeux, et *Drôle de jeu* décousu ! Si par la suite les opinions varièrent un peu, on peut être sûr que seul Gide gagna des lecteurs !

Cette réaction d'adolescents de dix-sept ou dix-huit ans est importante, car elle prouve au moins qu'un auteur réputé difficile, voire démodé, s'impose face à des textes plus volontiers présentés comme éternels, impérissables. S'il est incontestable que le thème de la libération qui sous-tend le roman, comme la plupart des œuvres gidiennes, a de quoi sensibiliser des êtres eux-mêmes en quête de leur autonomie, je crois que l'aspect initiatique de *L'Immoraliste* est aussi une des raisons profondes de ce «succès».

En effet, l'anthropologie nous a montré que les rites initiatiques s'appuient sur les grands mythes, reposant eux-mêmes sur un fond archétypal au sens jungien du terme. Ces archétypes seraient déterminés par le contact entre une catégorie supérieure de l'imaginaire et l'environnement social et naturel. Cette catégorie supérieure, le schème, n'est autre qu'une «généralisation dynamique et affective de l'image [...], la factivité et la non-substantivité générale de

l'imaginaire, [et le schème] s'apparente à ce que [ ] Bachelard appelle "symbole moteur"».[17] Ainsi, tout rituel initiatique est l'expression ludique d'un drame archétypal, l'expression et le dépassement d'interrogations essentielles.

C'est dans cet esprit que M. Gressot, après avoir rappelé que mythes et archétypes expriment la structure infra-consciente d'une culture, ne craint pas de parler d'une «médication psychologique» rendue possible par l'efficacité des mythes réactivés dans le parcours initiatique.[18] D'ailleurs Jung avait parlé d'«organes» à propos des archétypes, et une des disciples de l'«inventeur» de l'inconscient collectif, J. Jacobi, résume ainsi le point de vue de son maître : «En tant que conditions données *a priori* ils représentent le cas psychique spécial du *pattern of behaviour* familier au biologiste, qui donne à tout être vivant sa qualité spécifique.» [19]

En bref, ces archétypes, sur lesquels repose toute initiation, servent à inclure dans un cadre supra-individuel le cas d'espèce qui peut paraître personnel et unique. C'est sur cette constatation que le Dr Robert Désoille a utilisé «les images de la fable et les images mystiques» pour analyser des patients et résoudre leurs conflits grâce à la force dynamique des archétypes organisés fonctionnant comme «un deuxième système de signalisation, sur les représentations du sujet pour réadapter ses réactions affectives et le comportement qui en découle dans la réalité en aidant celui-ci à se reconstruire de nouveaux stéréotypes dynamiques».[20]

Si l'on considère donc que *L'Immoraliste* est un roman initiatique, on comprend peut-être mieux la fascination exercée par lui sur de jeunes lecteurs vivant une période frontière de leur existence. Cela n'est, bien sûr, qu'une hypothèse, mais elle conforte tout de même l'importance d'une lecture initiatique de *L'Immoraliste* et de l'œuvre entière d'André Gide.[21]

17. Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* (Paris : Bordas, 1973), p. 61.

18. M. Gressot, «Le Mythe dogmatique», *Revue Française de Psychologie*, 1953, pp. 421-5.

19. Jolande Jacobi, *Complexe, archétype, symbole*, 1961, p. 31.

20. Robert Désoille, *Théorie et pratique du rêve éveillé dirigé*, 1953, p. 29.

21. Une rapide enquête sémantique illustre parfaitement l'aspect initiatique du roman : lieu de la confession : soir / silence / frugalité / trois amis (p. 16) ; vingt-cinq ans / ignorant (2 ex.) / ne connaissant rien (20) ; je ne savais plus ni qui, ni où j'étais / un marin perdu (31) ; je marchais péniblement (35) ; ç'avait été ma veillée d'armes (38) ; était-ce enfin ce matin que j'allais naître ? (47) ; après cette longue agonie, j'avais cru renaître (59) ; je naissais seulement à peine et ne pouvais déjà savoir quel je naissais / ce fut dès lors celui que je prétendis découvrir : l'être authentique (61) ; quel était-il, ce texte occulte ? Pour le lire, ne fallait-il pas tout d'abord effacer les textes récents ? (62) ; je progressais (65) ; j'offris tout mon corps à la flamme / dans une anfractuosité... une

source claire coulait, [ ] Par trois fois j'y étais venu. [...] Ce quatrième jour j'avançai (66) ; scène du dépouillement (68) ; il importait qu'elle ne troublât pas ma renaissance / et j'avançais chaque jour, dans une vie plus riche et plus pleine, vers un plus savoureux bonheur (70) ; j'étais comme neuf aux choses de l'amour (73) ; [le secret de sa gêne lors du retour parisien] un secret de ressuscité, pensais-je, car je restais un étranger parmi les autres, comme quelqu'un qui revient de chez les morts (103) ; les trois rencontres avec Ménalque (103-117) ; accident de couches (125-128) ; il me semblait que j'étais né pour une sorte inconnue de trouvailles (156) ; la descente en Italie avait pour moi toutes les vertus d'une chute (158) ; la mort de Marceline. — Ces quelques citations, loin d'être exhaustives, tracent au moins clairement le champ sémantique de l'initiation.

CONFLIT ET RÉBELLION DANS LA TRILOGIE D'ANDRÉ GIDE

par

ANNY WYNCHANK

Dans *Geneviève* éclate au grand jour un conflit qui n'avait fait que couver dans *Les Faux-Monnayeurs* et qui dresse, en face d'un parent faible et méprisable, un adolescent énergique et rebelle. Ici encore, comme dans *Les Faux-Monnayeurs*, Gide suggère que les racines de l'attitude rebelle et agressive de l'adolescente peuvent être trouvées dans le mépris qu'elle éprouve pour son père.

Dans les deux premiers récits de la trilogie, *L'École des Femmes* et *Robert*, Gide nous fait remonter dans le passé de Robert et nous donne suffisamment de renseignements sur l'enfance de celui-ci pour que nous puissions comprendre l'homme qu'il est devenu. Tout comme André Walter, Jérôme et Boris, il a perdu son père alors qu'il n'avait que douze ans (1317).[1] Élevé par sa mère, auprès d'une sœur à la santé délicate qui meurt bientôt, comme la sœur d'André Walter, ne connaissant comme distractions que les visites du dimanche à une vieille tante célibataire, il a mené une triste et monotone existence, a peu fréquenté les garçons de son âge qu'il trouve «brutaux et vulgaires» (*ibid.*).

Il est permis encore ici d'établir un lien entre l'absence de père et la faiblesse de caractère de l'homme qu'est devenu Robert : il s'est toujours soumis sans discuter à l'autorité, en particulier celle de l'Église. Une fois marié, il préconise pour sa femme comme pour ses enfants la même obéissance, le même respect de l'autorité.

Sortant d'un milieu «assez vulgaire» (1255), peu aisé — son père «tenait un magasin de quincaillerie» (1317) — mais nourrissant de grandes ambitions, il a dû s'observer sans cesse, se contrôler pour se donner cet air de distinction qui frappe Éveline au début de leur liaison. «Cette extraordinaire distinction de

1. Ces chiffres renvoient à la pagination du texte de la trilogie dans le recueil *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard («Bibl. Pléiade»), 1958.

tout son être et de ses manières, je pense qu'il ne la doit qu'à lui-même, car il m'a laissé entendre que sa famille était assez vulgaire» (1255). Cette habitude prise, il ne peut plus être naturellement lui-même ; Éveline lui reprochera de toujours jouer un rôle comme s'il était en scène. Cette attitude lui est devenue une seconde nature, tant et si bien qu'il doit maintenant au contraire s'observer et contrôler ses paroles et ses gestes pour parler plus honnêtement, plus simplement devant Éveline et surtout devant sa fille Geneviève (1292). En fait, Robert souffre d'un complexe d'infériorité que son enfance étriquée explique et qu'il compense en se donnant de grands airs, en faisant l'important, en se voulant indispensable pour beaucoup, en multipliant ses brillantes relations. De plus, le manque de sécurité financière, qui n'a cessé qu'à la mort de la tante à héritage, a marqué à jamais Robert : adulte, il n'est pas capable d'un geste généreux. Tout doit servir, tout doit donner des dividendes ; il cultive les amitiés pour ce qu'elles pourront lui rapporter ; s'il achète un très beau bracelet à Éveline, c'est parce qu'il considère cette dépense comme un «placement» (1265), parce que les bijoux sont «appelés à augmenter de valeur» (*ibid.*) ; s'il choisit la Tunisie pour son voyage de noces, c'est parce qu'il y possède une exploitation ; s'il protège un peintre, c'est parce qu'il spécule sur ses œuvres (1269-84). Mais il veut faire croire, et il finit par croire lui-même, qu'il agit par bonté.

Robert dit s'efforcer vers la vertu, essayer d'être meilleur ; en réalité, de caractère faible, il n'a ni la force d'être ce qu'il voudrait être, ni le courage de s'accepter tel qu'il est. Comme Oscar Molinier dans *Les Faux-Monnayeurs*, Robert cède devant la force de caractère de son épouse, pour maintenir la paix, dit-il. C'est ce qui lui permet de se justifier d'être faible. «Je protestais en vain, finissais par céder, de guerre lasse, désireux de maintenir de mon mieux la paix de notre foyer déjà gravement compromise.» (1323-4). Il laisse donc Éveline élever leurs enfants, incapable de faire triompher ses idées sur l'éducation.

Éveline reproche à Robert de faire «de l'incuriosité une vertu» (1328) : tandis que Profitendieu ne défend pas la lesture des mauvais livres à ses enfants, sachant bien que «les livres qu'on lui défend de lire, l'enfant les lit en cachette» (940), mais s'arrangeant seulement «de façon que ses enfants n'aient aucune envie de les lire» (*ibid.*), pour Robert, «le rôle des parents est de protéger leurs enfants. Ils pourraient s'empoisonner sans le savoir, céder à de malsaines curiosités» (1328).

L'incuriosité tout autant que le respect de l'autorité forment la base de l'éducation telle que la préconise Robert, parce qu'il est lui-même sans force de caractère et trop peu sûr de lui pour s'exposer aux dangers de la lucidité et de la curiosité. «Les dangers de la curiosité m'apparaissent suffisamment en

toi», objecte-t-il à Éveline (1328). «L'homme doit être curieux de ce qui peut non ébranler sa foi, mais l'affermir» (*ibid.*). Gide révèle ici la faiblesse de Robert dont les convictions ne sont pas très fortes, qui se laisseraient si facilement entamer. Robert justifie son attitude conservatrice par le fait que dans son ménage la femme s'est émancipée et s'est laissée guider par la libre pensée : au contraire, le rôle de l'épouse devrait être conservateur, pense-t-il, car par vocation elle est gardienne de la morale et des traditions ; ce n'est qu'alors «que la pensée de l'homme, libérée, peut se permettre d'aller de l'avant» (1324). Cette conviction, qui permet à Robert de masquer sa faiblesse, est une parodie de la thèse que Gide exposait dans *Corydon,* selon laquelle la femelle, dévouée à la race, est toute «prévoyance», tandis que «le mâle [...], tout gratuité» [2], peut alors se dévouer à l'art, au sport, au jeu.

Robert applique cette incuriosité à la connaissance de soi-même et à celle des autres. Il affirme que «pour les sentiments, c'est l'attention que nous leur accordons qui fortifie leur existence, et que cessent d'être ceux que nous nous refusons à considérer» (1329), imaginant que s'il ferme les yeux les problèmes disparaîtront ; «le meilleur moyen d'échapper au mal, croit-il, est d'en détourner les regards» (1325).

Signalons qu'ici, comme dans *Les Faux-Monnayeurs,* Gide a fait hériter le fils du caractère faible du père. Gustave suit les traces de son père dans la voie de la facilité et de l'opportunisme. Il est trop veule pour s'affirmer contre son père. Éveline reconnaît les défauts de Robert chez son fils, seulement «ils se manifestent différemment», écrit-elle dans son Journal (1285). Ces défauts sont même aggravés chez le fils par l'exemple du père : Gustave est déjà incapable d'un mouvement désintéressé, tout doit lui porter profit — il sait flatter pour arriver à ses fins. S'il n'arrive pas à tromper sa sœur et sa mère, il donne le change à son père qui se réjouit de ce que Gustave ait manifesté, «dès son plus jeune âge, la soumission la plus respectueuse» (1332). Il est heureux d'avoir trouvé en son fils un disciple admiratif, «acceptant, se flatte Robert, tout ce que je lui disais, sans jamais mettre en doute mes paroles» (*ibid.*). Geneviève sait que Gustave est un opportuniste : «Comme mon père et à son exemple, remarque-t-elle, il prenait peu à peu l'habitude de modifier ses propos, ses goûts, ses pensées selon l'opportunité du moment» (1373). Il ne s'occupait de rien, continue-t-elle, «qui ne lui parût utile et dont il ne pût tirer profit — [...] le profit le plus pratique et le plus immédiat» (*ibid.*).

Tout comme sa mère, la lucide Geneviève est devenue consciente du peu de valeur de Robert, de son manque de probité morale, et elle finit par le

2. *Corydon,* Paris : Gallimard, 1929, p. 108.

mépriser et même par le haïr. Elle cesse vite «de le prendre au sérieux» (1359) : «Je m'impatientais de l'entendre se contredire, soutenir comme siennes des opinions que je savais empruntées, mettre en avant des sentiments sublimes qu'il était incapable d'alimenter» (1359-60). Elle le sait «de volonté faible en dépit de ses airs assurés» (1351), et cédant toujours. Elle n'a pas peur de lui tenir tête, et de le défier même (1375-7), connaissant bien son impuissance. Sa rancune contre ce père faible, l'aversion qu'elle éprouve pour cet homme insuffisant, décuplent son amour pour sa mère en qui elle trouve toutes les qualités qu'elle aurait dû trouver en son père.

De plus, l'exemple de l'union lamentable dont a eu à souffrir sa mère, de cette vie précieuse sacrifiée dans le mariage «à quelqu'un qui ne la vaut pas» (1396), a mis en garde Geneviève, l'a dressée contre cette institution qui constitue un piège pour la femme. Elle «ne pouvait admettre le mariage s'il devait conférer au mari des prérogatives ; [...] pour sa part, assurait-elle à sa mère, elle n'accepterait jamais de s'y soumettre» (1295). Le mariage empêche la femme de s'accomplir même si le mari est un homme estimable, intègre, irréprochable comme le docteur Marchant. Geneviève professe un grand mépris pour Madame Marchant, qui représente pour elle le type de femme qu'elle ne veut point être, «presque insignifiante», «négligeable», vivant «dans l'ombre et la dévotion de son mari» (1389).

La haine dans laquelle Geneviève se trouve forcée de tenir son père la rend hostile à tous les hommes, dont elle réduit le rôle à celui d'accessoire dans la procréation. L'enfant qu'elle veut du docteur Marchant n'engage nullement son cœur. Même lorsqu'elle pense être éprise de lui, en réalité elle ne fait que se «figurer» (1404) qu'elle l'aime ! Elle n'éprouve en tout cas aucune passion pour lui, aucun «désir de l'embrasser», «de le serrer dans [s]es bras», «d'être enlacée par lui» (*ibid.*). L'enfant fait partie de son vœu d'aller contre tout ce que son père représente, mais surtout il lui offre le moyen le plus efficace d'atteindre son père, de le braver, de le blesser, et ainsi de se venger de la déception qu'il lui a causée, car elle lui en veut d'être faible. En ce sens, l'enfant que veut Geneviève n'est pas un acte gratuit comme l'affirme André Rousseaux : Gide en est maintenant, dit-il, «à faire un acte gratuit avec ce qui est le plus dépendant de la condition humaine : l'enfant».[3] En réalité, cet enfant a sa raison d'être, sa place bien définie dans la campagne anti-conformiste que mène Geneviève, et surtout il a un rôle bien déterminé dans son plan d'action dirigé contre son père.

En effet, le mépris qu'elle ressent pour son père et ce qu'il représente est à

3. André Rousseaux, feuilleton du *Figaro littéraire* du 14 novembre 1936, reproduit dans le *BAAG* n° 37, janvier 1978, p. 63.

l'origine de la révolte de Geneviève, de son extrémisme — elle le reconnaîtra plus tard : «Dans mon cas particulier, je crois qu'il entrait encore et surtout de la protestation ; oui, de la protestation contre un ordre établi que je me refusais à reconnaître, contre ce que mon père appelait "les bonnes mœurs", et plus spécialement encore contre lui, qui les symbolisait à mes yeux, ces "bonnes mœurs", un besoin de l'humilier, de le mortifier, de l'amener à rougir de moi, à me désavouer.» (1405).

Enfin, l'hostilité de Geneviève envers son père peut également expliquer l'inclination homosexuelle que Gide prête à la jeune fille, attirée, fascinée par la belle Sara, exotique, sensuelle, «indolente» (1381), dont la «lascivité secrète» (1393) trouble l'innocente Geneviève. Celle-ci n'est pas consciente de la nature du sentiment qu'elle éprouve, un «sentiment confus, [...] si neuf, si étrange» «que je doutais si c'était moi, Geneviève, qui l'éprouvais» (1353), confie-t-elle ; il s'accompagnait d'une «angoisse inconnue» «que je ne savais pas être du désir, parce que je ne pensais pas que l'on pût éprouver du désir sinon pour un être de l'autre sexe» (1381), ajoute-t-elle. Gide a sans doute voulu aussi, de cette manière, accentuer le non-conformisme de Geneviève ; cependant l'attachement passionné qu'éprouve cette toute jeune fille, innocente et naïve, pour une camarade de classe, cette attraction physique qu'elle ne peut contrôler, ne semblent pas très convaincants. Gide a poussé la personnalité de son adolescente aux limites extrêmes de la crédibilité lorsqu'il montre Geneviève envoûtée par Sara, ne pouvant résister à son magnétisme : «Ma main, se rappelle Geneviève, s'approchait de la sienne involontairement, car j'avais perdu toute emprise sur moi, puis se retirait brusquement si Sara remarquait mon avance.» (1387).

Tant que sa mère vit, Geneviève est retenue par son amour pour elle ; mais, nous apprend Robert, «les plus désastreux écarts [...] ont suivi la mort de ma femme» (1324). Tenant son père pour responsable de la mort de sa mère, elle entend le blesser par sa conduite, même si elle doit violenter sa pudeur et agir contre sa nature, tout comme, auparavant, elle avait dû triompher de sa réserve, de sa timidité, pour parler comme elle l'avait fait au docteur Marchant ; elle l'avoue elle-même : «Mon être physique n'approuvait nullement cette embardée de mon esprit» (1404), mais «mon esprit s'irritait de cette retenue, prétendait passer outre ; et j'enrageais de me sentir malgré moi si pudique et si réservée» (*ibid.*).

La Geneviève adulte, mûrie par l'expérience de la vie, se rend compte qu'elle avait été alors bien ignorante, bien naïve. «Quelle enfant je pouvais être encore ! naïvement convaincue que l'on pouvait disposer à son gré de son corps et de son cœur !» (*ibid.*). La vie avait tout à lui apprendre : «Tout ce que je pouvais alors penser et dire restait parfaitement théorique. Ma pen-

sée seule allait de l'avant, et d'autant plus audacieusement qu'elle ne s'inquiétait nullement du non-assentiment de mes sens.» (1400). Les quelques indications que laisse échapper Geneviève révèlent que l'expérience et la vie se sont chargées de lui ôter «certaines illusions dont [elle] eu[t] à souffrir et qui risquèrent de gâcher [sa] vie» (1387) – l'illusion, par exemple, q'on peut toujours rester maître de son cœur. Elle a depuis appris combien «dans l'abandon charnel, l'âme même se démantèle» (1392) ; elle s'est rendu compte qu'elle était bien innocente lorsqu'elle «prétendai[t] n'aimer personne qu'[elle n'eût] résolu d'aimer» (1404).

Il est cependant impossible de déceler si le fils qu'elle nous dit avoir – «j'ai souvent usé de châtiments corporels avec mon fils » (1373), écrit-elle – est la conséquence d'un plan concerté, d'un accord avec un «associé», «un camarade» (1295), ou le produit d'un abandon momentané, le résultat d'une passion dévastatrice.

Ainsi la haine qu'elle a nourrie contre son père a dénaturé sa vision de la vie, lui a donné une idée fausse des relations homme-femme, a encouragé, en même temps qu'une confiance exagérée en elle-même, en sa capacité de rester maîtresse de son cœur, une méfiance envers tous les hommes. Geneviève laisse entendre qu'elle avait peut-être présumé d'elle-même.

Il ne faut pas s'étonner que sa révolte contre son père ait été la cause d'épreuves déplaisantes, de souffrances, comme le laisse deviner le ton amer et désabusé avec lequel elle avoue : «La vie avait encore tout à m'apprendre, et principalement ceci : c'est qu'il faut n'aimer point pour disposer de soi librement.» (1404). Ses réactions ultérieures lui ont appris qu'elle était en réalité bien «différente de ce qu[elle avait] la prétention d'être» (1392).

Geneviève a donc atteint les extrêmes d'une révolte anti-conformiste, mais si sa rébellion a pu être la cause de souffrance et de déception, puisqu'elle a failli «gâcher» la vie de la jeune fille, elle a pourtant eu des conséquences positives : cette énergie explosive a été canalisée et utilisée d'une manière constructive, elle lui a permis de concevoir un programme de réformes visant à libérer la femme, à améliorer son sort, et, plus généralement, à augmenter le bonheur de tous en améliorant l'état social (1388). Cet espoir «a dirigé [s]a vie» (*ibid.*).

DIPLOMATIE GIDIENNE : AU SERVICE DU LUXEMBOURG EN 1919 — ET DES MAYRISCH

par

DANIEL DUROSAY

Les deux lettres inédites que nous présentons aujourd'hui, écrites à un ou peut-être deux jours d'intervalle — car l'indication fournie par Gide dans sa lettre à Jaloux ne s'accorde pas avec les dates apposées, ici et là — témoignent du séjour effectué par l'écrivain, du 16 au 30 avril 1919, chez ses amis luxembourgeois, les Mayrisch, dans leur maison de Dudelange, qu'ils occuperont une année encore, avant l'achèvement des travaux d'agrandissement et d'installation effectués dans leur nouvelle demeure de Colpach, par laquelle ils sont généralement connus. Ce séjour, le premier depuis la guerre, permit de reprendre contact, en compagnie nombreuse : Gide était accompagné de Marc Allégret, de la Petite Dame, de sa fille Élisabeth, et d'une amie anglaise de celle-ci, Ethel Whitehorn.[1] Sur ce séjour à Dudelange, le *Journal* de l'écrivain, un journal en crise, fort cisaillé pour l'année 1919, après que l'auteur eut appris la destruction de ses lettres par Madeleine, ne fournit aucun renseignement. Mais *Les Cahiers de la Petite Dame*, commencés six mois plus tôt, le jour de la victoire, y suppléent providentiellement.[2] Ils font apercevoir le caractère principalement littéraire de ces entretiens, mais comprendre aussi qu'Émile Mayrisch y ajouta des considérations d'un autre ordre, appelées par la situation de crise que traversait le Grand-Duché. Dans le compte rendu proposé par la Petite Dame, le thème économique n'affleure, et très discrètement, qu'à la date du 23 [3] : fréquentation d'usines et d'institutions sociales. L'indication suffit néanmoins pour établir que l'information économique et

1. Sur les voyages de Gide au Luxembourg, v. Tony Bourg, «André Gide et Madame Mayrisch», in *Colpach* (Luxembourg : Les Amis de Colpach, 1978), pp. 66-98.

2. T. I (*Cahiers André G 4*, Paris : Gallimard, 1973), pp. 15-24.

3. *Ibid.*, p. 19.

sociale était bien au programme des visites guidées. Écrite après le retour, une lettre de Gide à Eugène Rouart en apporte confirmation :

> J'ai passé dans le Luxembourg une quinzaine des plus instructives ; je t'aurais souhaité visitant avec moi les fermes modèles des Mayrisch et les forges et les hauts fourneaux et surtout une école professionnelle prodigieusement bien aménagée pour les enfants des ouvriers. [4]

Par ailleurs, dans la lettre à Bréal que nous produisons, un détail du codicille destiné à Madeleine, évoquant, la veille, une «énorme randonnée à travers le Grand-Duché et tout le long de la frontière prussienne», laisse entrevoir l'inévitable et insistante présence de l'élément politique durant ce déplacement. Les lettres à Bréal et à Jaloux permettent d'apprécier l'importance, jusqu'ici insoupçonnée, de ces préoccupations politiques, et la mission de bons offices dans laquelle Gide, à cette occasion, fut engagé. Ces deux lettres se complètent et s'appuient mutuellement : la pièce maîtresse en est assurément la première, à Auguste Bréal – une de ces lettres circulaires, ou plutôt circulatoires, expédiées par le voyageur à ses familiers, et destinées à tourner dans le circuit pour l'édification des intimes. Rédigée comme une véritable note de renseignements, avec un luxe d'informations inaccessibles au simple voyageur, cette lettre fut, de toute évidence, provisionnée par Émile Mayrisch. Elle fournit, pour ainsi dire, la théorie de la situation au Luxembourg, tandis que la lettre à Edmond Jaloux, qui fait référence à la précédente, en propose la pratique, avec les retombées espérées. L'association de ces deux lettres s'impose aussi par le fait qu'à travers leurs destinataires, qui officient au même endroit, le même objectif est visé : cette Maison de la Presse, que Gide et ses amis veulent mettre en branle pour stimuler l'opinion française en faveur de la cause luxembourgeoise.

Créée en octobre 1915 par Philippe Berthelot, directeur de cabinet dans le ministère Briand, la Maison de la Presse [5], installée au large, rue François Ier, dans un immeuble de cinq étages, concrétisait l'importance nouvelle accordée aux opérations de propagande dans le déroulement du conflit. Plusieurs services de ce genre fonctionnèrent, dans différents ministères.[6] Mais celui-ci, de par son objectif spécifique : la presse, et son fonctionnement affiché, fut le plus connu du public – et d'ailleurs aussi le plus contesté : on l'accusait

4. Citée par Tony Bourg, «Émile Mayrisch et Jean Schlumberger», in *Arbeiterunterstützungs-Verein Dideleng* (Dudelange : Impr. G. Willems, s.d. [1978]), p. 109.

5. Sur l'histoire de cet organisme, v. l'*Inventaire Maison de la Presse* des Archives du Ministère des Affaires étrangères.

6. V. Driencourt, *La Propagande, nouvelle force politique* (Paris : P.U.F., 1950), pp. 50-2, et Jacques Ellul, *Histoire de la Propagande* (Paris : P.U.F., coll. «Que sais-je ?»), pp. 106-7.

d'abriter des embusqués. La Direction général du nouvel organisme appartenait au cabinet du Ministère des Affaires étrangères ; c'est dire que l'instrument était entre les mains de Berthelot lui-même, qui y plaça ses amis. Des spécialistes en leur domaine — diplomates, universitaires, liguistes, hommes de lettres, militaires — constituaient le personnel des quatre sections (diplomatique, militaire, de traduction, de propagande). L'influence était recherchée tant à l'intérieur qu'à l'étranger. A l'intention des journaux français, le Service de lecture de la presse étrangère élaborait un Bulletin condensé quotidien. En direction des pays neutres ou alliés, la Maison confectionnait des articles, publiés souvent sous d'autres signatures que celles de leurs auteurs. Elle étudiait aussi des programmes d'action, en liaison avec l'Alliance française et les Chambres de commerce. La propagande chez l'ennemi relevait d'un centre spécialisé. Lorsque le ministère Ribot succéda au ministère Briand, la Maison de la Presse fut attaquée et menacée de disparition, mais, en définitive, subsista sous un autre nom — le Service de l'Information à l'étranger — avec un nouveau directeur, Camille Steeg. Le ministère Clemenceau entraîna une autre mutation, qui aboutit en mai 1918 à un Commissariat Général de la Propagande, dirigé par A. Klobukowski, supprimé, pour finir, en juillet 1919, et remplacé, au ministère des Affaires étrangères, par le Service des œuvres françaises à l'étranger, où Giraudoux exerça. Ces tâtonnements expliquent, selon les termes du Rapport sur le Budget de 1920 de ce Ministère, que l'organisation officielle n'ait commencé «à produire un plein rendement que six mois avant l'armistice». Les changements de noms successifs expliquent sans doute l'hésitation des profanes lorsqu'ils ont à désigner un organisme, toujours logé au même endroit : Maison de la Presse, Maison de la Propagande. Auprès d'esprits austères comme Schlumberger, très engagé dans ses responsabilités militaires, les gens de la Maison de la Presse, une équipe d'hommes de lettres, tous liés d'amitié avec Berthelot, faisaient figure de dilettantes :

> S'il y a dans ce grand bazar des bureaux où l'on travaille, [*écrivait Schlumberger à Rivière, le 3 août 1918, en guise d'avertissement, pour le dissuader d'y entrer*], il y en a beaucoup trop d'autres où l'on fume des cigarettes toute la journée, où l'on intrigue, où l'on propage des calomnies. Miomandre ou Jaloux sont de charmants garçons, mais ce qui se raconte chez Mme Muhlfeld les intéresse certainement beaucoup plus que la guerre. [7]

Telle était la réputation de cette institution, au sein de laquelle Gide comptait à son tour beaucoup d'amis, dont les noms se retrouvent dans les lettres en question : Auguste Bréal, Edmond Jaloux, Francis de Miomandre.

Auguste Bréal (1875-1941), destinataire de la première lettre, était connu

7. Jacques Rivière — Jean Schlumberger, *Correspondance 1909-1925*, éd. Jean-Pierre Cap (Lyon : Centre d'Etudes Gidiennes, 1980), pp. 165-6.

de Gide depuis l'École Alsacienne. Après une éclipse de trente ans, les deux hommes venaient de renouer – au moment du mémorable voyage de Gide en Angleterre, en compagnie de Marc Allégret – par l'entremise du peintre Simon Bussy, naguère condisciple de Bréal à l'École des Beaux-Arts. Fils du linguiste Michel Bréal, professeur au Collège de France et ami des Berthelot, le jeune Bréal, après une licence de lettres et l'École des Sciences Politiques, avait songé devenir peintre, en fréquentant l'atelier de Gustave Moreau, mais opté finalement pour la critique d'art, publiant un *Rembrandt* en 1907, puis un *Velasquez* en 1920. Sa formation politique initiale et la connaissance de trois langues étrangères lui valurent d'être appelé à la Maison de la Presse par Berthelot, dès que celui-ci la mit sur pied. Bréal y dirigeait la Section de la Propagande, divisée elle-même en sous-sections par pays, d'où il était à même de rendre plus d'un service à la gent littéraire – comme en témoignent par exemple les tractations menées, depuis le mois de juillet 1918, par Gide et Schlumberger pour caser l'infortuné Rivière à son retour de captivité. Par une étrange discrétion, son *Philippe Berthelot*, livre de souvenirs que Bréal publia chez Gallimard en 1937, ne donne aucune information sur cet aspect de son activité. C'est pourtant bien à l'homme en fonction que la lettre éminemment politique du 22 avril s'adresse.

Autre protagoniste de la rue François I^er^, Edmond Jaloux (1878-1949), né à Marseille, d'origine provençale, avait à seize ans publié son premier recueil de poésie, et connu Gide dès 1896.[8] Influencé par le symbolisme, l'admiration éblouie de Mallarmé, une révérence pour Gide, où l'intéressé discernait même avec agacement de la tendresse, sa jeunesse marseillaise s'était déroulée, entre 1898 et 1900, aux côtés de Fr. de Miomandre, A. Gilbert de Voisins, Albert Erlande, au sein d'un petit groupe littéraire, auquel certaine *Revue Méditerranéenne* servait de porte-voix. A cette époque, les fréquents passages de Gide à Marseille, point de passage obligé vers l'Afrique du Nord, fournirent l'occasion de multiples visites. Après 1900, des collaborations à *L'Ermitage*, plusieurs romans, publiés au Mercure de France, avaient fait connaître le jeune provincial à Paris, avant qu'il s'y installe définitivement. Il connut les faveurs de *La NRF* à sa fondation : pour honorer son prix de *La Vie heureuse*, dont Jaloux venait d'être gratifié, la nouvelle revue, le 21 décembre 1909, organisa un banquet – qui resta le seul dans ses annales.[9] En 1911, vint la dis-

8. Le compte rendu de l'événement figure dans *Les Saisons littéraires*, t. I (Fribourg : L.U.F., 1942), pp. 161-2. V. aussi Claude Martin, *La Maturité d'André Gide* (Paris : Klincksieck, 1977), p. 129.

9. V. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française* (Paris : Gallimard, 1978), p. 166, et la *Correspondance* Rivière-Schlumberger, éd. citée, p. 17.

grâce : il était depuis longtemps suspecté de complaisance, dans ses notes, à l'égard d'une littérature mondaine incarnée par les Régnier et autres Vaudoyer. Après la guerre, sa participation à *La NRF* n'est plus qu'occasionnelle. Plusieurs études sur les littératures anglaise et allemande, publiées par la suite, confirmèrent sa réputation de connaisseur averti du domaine étranger — une des raisons qui le firent, lui aussi, employer à la Maison de la Presse. Outre plusieurs recensions d'ouvrages de Gide — il fait partie du très petit nombre à qui une édition originale est systématiquement réservée [10] —, Jaloux donna au numéro spécial du *Capitole* un étude sur «André Gide et le problème du roman» [11] et, tardivement, publia une très courte «Visite à André GIde», mélange de réflexions sur l'œuvre et de souvenirs sur l'homme, reprise dans *D'Eschyle à Giraudoux* [12], qui fait état de rencontres périodiques. C'est en 1917 que Jaloux, qui s'était engagé comme infirmier-anesthésiste au début de la guerre, entra à la Propagande, au moment de la première réorganisation du service. Il s'y maintint, comme sous-chef de Section, jusqu'en 1921.

A ses côtés, venu lui aussi de Marseille, mais plus tôt, puisqu'il avait été secrétaire de Camille Mauclair dès 1900, et à ce titre mis en rapport avec le Tout-Paris littéraire, officiait, dans une fonction subalterne de rédacteur, Francis de Miomandre (1880-1959). A une époque où le prix Goncourt n'assurait pas encore des tirages effrénés, il avait obtenu cette distinction, en 1908, pour un roman largement autobiographique, évoquant avec fantaisie le groupe marseillais de ses origines, *Écrit sur de l'eau,* dont Gide avait brièvement rendu compte dans *La NRF* [13], en s'étonnant du choix des académiciens. En 1911, son nom se trouva en balance avec celui de Rivière pour le secrétariat de *La NRF* : il était donc, dès cette date, bien connu de ses animateurs. Des études littéraires, rédigées entre 1900 et 1906 pour le *Mercure,* où s'exprimaient ses prédilections pour Laforgue, Rimbaud, Claudel, Milosz, avaient été recueillies en un volume, *Visages,* édité en 1907 à Bruges. C'est que, par son mariage avec Anne de Witt, Miomandre avait noué des amitiés en Belgique. Il avait, en particulier, fondé à Bruxelles, en compagnie de Blanche Rousseau, Marie Gaspari et Marie Closset (dissimulée sous le pseudonyme de Jean Dominique), le groupe des Peacockiens. Ces liens privilégiés avec la culture belge, donc avec les Van Rysselberghe, et avec Loup Mayrisch, expliquent la préférence donnée par Gide, et les amis qui se tiennent derrière lui, à Miomandre pour une éventuelle mission de reconnaissance à Luxembourg.

10. V. Gide-Martin du Gard, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1968), t. I, p. 283.
11. *André Gide,* Paris : Éd. du Capitole, 1928, pp. 263-70.
12. Fribourg : Egloff, 1946.
13. *La NRF,* n° 2, mars 1909, pp. 217-8.

Avec la présence espérée de Marie Closset, l'occasion était belle de ressusciter momentanément le cénacle, quoique le prétexte du jour fût de tout autre nature.

Car ces lettres sont produites au moment où les relations de Gide avec les Mayrisch, suspendues avec le voyage en Asie Mineure de 1914, prennent un tournant tout à fait nouveau, par rapport à ce qu'elles étaient avant guerre, en fonction du contexte politique luxembourgeois.[14] Jusque-là, resserrées sur la personne d'Aline Mayrisch, et cantonnées dans le domaine culturel depuis leur origine, en 1903, après lecture par Gide de certain article sur *L'Immoraliste* publié à Bruxelles par l'intéressée, ces relations n'avaient jamais été clairement mises en communication avec les affaires d'Émile Mayrisch, parce qu'alors rien ne le justifiait. Les initiatives littéraires de Mme Mayrisch, son rôle d'initiatrice à la littérature allemande, étaient tournées vers la France et vers *La NRF* ; les affaires de son époux se développaient, quant à elles, dans le cadre géographiquement opposé du Zollverein allemand. Profitant du mouvement des concentrations industrielles, Émile Mayrisch avait bâti, en 1911, par regroupement d'entreprises existantes, l'un des plus importants empires sidérurgiques européens : l'A.R.B.E.D. (Aciéries Réunies de Burbach, Eich et Dudelange). Trop petit pays, doté d'une sidérurgie trop puissante, dont il n'absorbait que 2% de la production, le Luxembourg avait le besoin vital d'un vaste marché extérieur, qu'il trouvait principalement en Allemagne, depuis son entrée dans l'union douanière. Au tournant du siècle, l'industrie allemande avait massivement investi dans la sidérurgie luxembourgeoise, au point de posséder les deux tiers des hauts-fourneaux (27 sur 46), qu'elle faisait fonctionner en solidarité avec les mines et usines installées en Lorraine annexée. Une part importante du minerai traité au Luxembourg était importé de Thionville et de Briey (4 700 000 t.), tandis qu'une partie du minerai extrait au Luxembourg partait vers la Belgique (1 600 000 t.). Sur deux millions et demi de tonnes de fonte produite, un million et demi était transformé sur place, et les produits finis exportés en quasi totalité vers l'Allemagne ; le million restant était expédié, pour y être changé en acier, vers les usines de Westphalie. Ces chiffres de 1913 [15] donnent la mesure de l'extrême dépendance du

14. V. G. Trausch, «Les relations franco-belges à propos de la question luxembourgeoise (1914-1922)», in *Les Relations franco-belges de 1830 à 1934* (Université de Metz, 1975), pp. 275-93, et, du même, «Les relations franco-luxembourgeoises au lendemain de la première guerre mondiale», in *Les Relations franco-luxembourgeoises de Louis XIV à Robert Schuman* (Université de Metz, 1978), pp. 199-214.

15. V. L. Gallois, «Les industries métallurgiques du Luxembourg», 13 pp., et Lahaye, «La métallurgie et les minières du Grand-Duché du Luxembourg», 4 ff. dactyl.,

Luxembourg à l'égard de ses débouchés extérieurs, comme de ses sources d'approvisionnement. A partir de 1918, la défaite allemande allait transformer du tout au tout ces conditions d'exercice, en imposant au Luxembourg une réorientation de son activité économique. Dès le 7 décembre 1918, son gouvernement avait dénoncé le Zollverein et proposé, à la France comme à la Belgique, l'ouverture de négociations pour étudier une autre formule d'union douanière.

La crise déclenchée au Luxembourg par l'issue du conflit était tout autant politique qu'économique. L'enjeu de ce qui allait devenir la «question luxembourgeoise» n'était rien moins que l'indépendance du Grand-Duché, au dessus de laquelle les prétentions belges et françaises allaient s'affronter de longs mois. Depuis 1915, la Belgique avait fait de l'annexion du Luxembourg la principale de ses revendications territoriales. De son côté, la France, après avoir paru consentir, n'avait cessé d'accentuer ses réserves, à mesure que ses buts de guerre s'élargissaient. C'est qu'elle tenait au Luxembourg pour des raisons à la fois stratégiques et économiques. La sécurité des frontières, pensait-on, dictait de se rapprocher le plus possible du Rhin ; le Luxembourg y menait. Et sur le plan économique le gouvernement français ambitionnait, pour tenir tête à la puissance allemande et réduire la disparité des deux économies, de constituer un vaste ensemble économique nord-occidental, englobant la Belgique, la Rhénanie et le Luxembourg. Le projet sidérurgique d'encerclement de l'Allemagne, étudié par Jacques Bariéty, dans sa thèse et quelques articles préparatoires [16], se situait à l'intérieur de ce vaste dessein. Il visait, d'une part, à renforcer la prépondérance française du côté occidental, d'autre part à essaimer en Europe centrale. Il supposait, pour première étape, une union douanière avec la Belgique, qui soulevait de grandes difficultés, étant donné la vocation libre-échangiste des Belges et la tendance protectionniste des Français. Tout au long de ces négociations, le gouvernement français se servit de la question luxembourgeoise comme d'un moyen de pression pour amener la Belgique à un arrangement — qui, pour finir, ne fut que militaire.

dans le dossier 29 (Z—Europe—Luxembourg) des Archives du Ministère des Affaires étrangères.

16. *Les Relations franco-allemandes après la première guerre mondiale : 10 novembre 1918 — 10 janvier 1925, de l'exécution à la négociation* (Paris : Pédone, 1977, XIX-797 pp.). En outre, du même auteur : «Sidérurgie, littérature et politique : une famille luxembourgeoise, les Mayrisch, entre l'Allemagne et la France après la première guerre mondiale», *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne*, 1969, n° 10, pp. 7-12, et «Industriels allemands et industriels français à l'époque de la République de Weimar», *Revue d'Allemagne*, avril-juin 1974, t. VI n° 2, pp. 1-16.

Quant au Luxembourg, entre ces deux partenaires, il avait à défendre son indépendance politique, tout en sachant que, sur le plan économique, il lui faudrait nécessairement s'intégrer dans un ensemble plus vaste. L'affaire du référendum, dont il est ici question, fut l'instrument de ce sauvetage. La carte était habile, car elle bénéficiait, sur la scène internationale, de la faveur attachée aux idées wilsoniennes de libre disposition des peuples. Quand, dès les premiers joyrs de novembre 1918, le gouvernement luxembourgeois d'Émile Reuter eut constaté, tant à Luxembourg qu'à Paris, que l'impopularité de la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, accusée de germanophilie, risquait d'entraver son action, il promit un référendum sur la nature du régime – promesse qui, pourtant, ne suffit pas à calmer les esprits : une tentative ce coup républicain ne fut contrecarrée, le 9 janvier 1919, qu'avec l'appui de la garnison française, stationnée dans la capitale. La disparition de la dynastie eût accéléré la perte d'indépendance. Pour la sauver, le gouvernement Reuter provoqua l'abdication de la souveraine contestée au profit de sa sœur puînée Charlotte. La question du régime, objet premier du référendum, s'était donc présentée aux Puissances alliées dès le remplacement de la Grande-Duchesse, dont le gouvernement luxembourgeois avait aussitôt demandé la reconnaissance. Or la France avait préconisé d'éluder cette demande jusqu'à ce que la Conférence de la Paix pût se prononcer sur le sort du Luxembourg. Elle avait, bien entendu, été suivie par la Belgique, et successivement par la Grande-Bretagne, l'Italie, les États-Unis. En cette deuxième quinzaine d'avril, la Conférence n'était toujours pas prête à examiner la question luxembourgeoise : sa grande affaire était l'accueil des plénipotentiaires allemands, attendus à Versailles pour le 28 avril. En hâtant le référendum, le gouvernement luxembourgeois visait à prendre de vitesse les Alliés et, au sujet de son indépendance, à les placer devant le fait accompli.

L'idée de lier, dans un double référendum, la question du régime à celle du rattachement économique, apparut à la mi-mars. En ce domaine encore, l'arme du référendum permettait de conjurer l'annexion pure et simple par la Belgique, voire de faire prévaloir l'union avec la France, beaucoup plus attractive, en tout cas, pour un homme comme Émile Mayrisch. Dans un premier temps, en tant que représentant des grands intérêts sidérurgistes, celui-ci opta résolument pour la France, pour des raisons de débouchés, et fit office d'intermédiaire entre les sidérurgies française et allemande dans une importante tractation financière. Coupée de la Lorraine par une frontière, et donc par des droits de douane, l'Allemagne ne voyait plus la raison de conserver encore des intérêts dans le Grand-Duché, qu'elle savait, de toute façon, devoir échapper à sa sphère d'influence. Un potentiel industriel moderne, récent, en bon état, car l'occupation du Luxembourg par l'Allemagne s'était réalisée sans des-

tructions, était donc à vendre à très bas prix. Mayrisch mit en présence vendeurs et acheteurs. Sous la direction du groupe Schneider, associé à Châtillon-Commentry, Wendel, les Aciéries de Saint-Étienne, et Denain-Anzin, les capitaux français, majoritaires dans la proportion de 55 %, constituèrent, en décembre 1919, les Sociétés, minière et métallurgique, des Terres Rouges, pour reprendre un certain nombre d'installations allemandes.[17] Nul doute que, dans l'esprit de Mayrisch, cette opération ne fût destinée à arrimer organiquement l'industrie luxembourgeoise du côté français. Le résultat positif d'un référendum en faveur de l'union douanière avec la France eût élégamment fourni le cadre politique propice au succès de la négociation privée.

Il n'est donc pas étonnant qu'à la date encore précoce où elle était en cours, Mayrisch se soit dépensé pour y parvenir. Mais le gouvernement français, on l'a vu, tenait l'affaire en suspens, pour plusieurs raisons. D'abord, il n'était pas sûr que, sur le plan de la rationalité économique, le cadeau fût si profitable, et surtout parce que, du point de vue de sa sécurité et de son poids en Europe, un accord avec la Belgique représentait pour la France un enjeu auprès duquel la question luxembourgeoise n'occuperait jamais qu'un rang secondaire. Dans l'ordre économique, au delà du rachat avantageux des installations allemandes, il y avait lieu de craindre, pour la suite, un cumul de difficultés entre les sidérurgies luxembourgeoises et françaises, une exacerbation de la concurrence, voir l'asphyxie, vu que pour toutes deux l'approvisionement en coke, fourni jusque-là par la Ruhr, risquait de faire dramatiquement défaut. De son côté, la diplomatie belge, dès que fut connue la date du référendum, fixée au 4 mai, déploya ses efforts auprès des Puissances afin d'en obtenir le report. Le 14 avril, à Paris, le Ministre des Affaires étrangères belge, Hymans, rencontre Lloyd George et Balfour. Le lendemain, le Président Wilson est mis au courant, et il obtient l'assentiment de Clemenceau. La suite est donnée à lire dans la lettre à Bréal : le 16 avril, le gouvernement luxembourgeois se voyait signifier la décision d'ajournement prise par les Alliés. Ce revers suscitait aussitôt des mouvements de protestation dans différents secteurs de l'opinion. Une grande manifestation populaire en faveur du référendum, sur laquelle tourne la lettre de Gide à Edmond Jaloux du 23 avril, était prévue à Luxembourg pour le dimanche 27.

Tel est le contexte, telles sont les circonstances immédiates qui servent de toile de fond au séjour effectué par Gide chez ses amis luxembourgeois. Une actualité brûlante et la stratégie industrielle d'Ém. Mayrisch expliquent que l'on ait sauté sur l'occasion pour demander à l'écrivain de s'entremettre, afin

17. V. F. Chomé, *L'ARBED. Un demi-siècle d'histoire industrielle (1911-1964)*, Luxembourg, s. d., p. 58.

de faire entendre à Paris la protestation luxembourgeoise. C'est donc que, malgré le diktat du Conseil des Quatre, et la soumission de la Chambre luxembourgeoise, on tenait encore pour possible, dans certaines sphères dirigeantes, le maintien du référendum à la date initiale ; sans doute, on comptait faire impression par un déploiement populaire, dont il importait de soigner l'orchestration par voie de presse jusqu'en France même. Et c'est ici que Gide, par ses relations avec la Maison de la Propagande, pouvait se rendre utile, en offrant une voie d'accès tant au niveau officiel qu'à celui du grand public. Son message pouvait, à travers la personne de Bréal, atteindre, au quai d'Orsay, Philippe Berthelot, connu pour suivre avec une attention toute spéciale ce dossier luxembourgeois, et à travers Jaloux, *Le Temps*, souvent son organe officieux. Or il ne semble pas que ces lettres aient beaucoup cheminé dans les sphères officielles : aucun écho, à Paris, aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, dans les dossiers consacrés au Luxembourg.[18] Quant au *Temps*, consulté entre le 14 avril et le 5 mai 1919, s'il permet tr-es régulièrement à ses lecteurs de suivre les développements de l'affaire luxembourgeoise, par la voie d'entrefilets, laconiques mais précis et bien informés, rien ne permet d'affirmer que la lettre de Gide lui soit parvenue, ni qu'il l'ait, même indirectement, exploitée : il disposait de suffisamment de sources par ailleurs. On peut donc conclure que les lettres expédiées de Dudelange ne rencontrèrent pas à Paris l'écho escompté. Pourtant, malgré leur faible efficace, elles donnaient le coup d'envoi d'une collaboration avec les Mayrisch qui, dans ces anneés d'après-guerre, sans changer de nature, allait ensuite changer de cible, et connaître de meilleurs succès.[19]

C'est donc, en définitive, le geste politique de Gide et ses motivations qui retiennent l'attention. Les motivations, on les trouve dans l'état psychologiques de l'écrivain à cette époque, dans certaine intensité critique de la conscience de soi. En tant que prise de responsabilité sociale, ce geste est inséparable de l'ébranlement intérieur, encore tout récent, consécutif aux révélations de Madeleine à propos de ses lettres brûlées, dont les dégâts se font sentir, depuis novembre 1918, sur des mois et des années. Car ce n'est pas simplement la relation intime des deux êtres qui s'en trouve affectée. Au delà, c'est, plus généralement, une certaine image de lui-même, que Gide juge mutilée de sa part la meilleure, une image que l'entretien spirituel avec l'être cher eût équilibrée. Car il ne doutait pas qu'au travers de leurs lettres elle n'eût

18. Dossiers Z–Europe–Luxembourg, n^os^ 3, 4, 5 (questions dynastiques), 6 (politique intérieure), 10 (presse), 12 (politique étrangère), 29 (industries, mines, travaux publics).

19. V. Daniel Durosay, «La Direction politique de Jacques Rivière à *La Nouvelle Revue Française* (1919-1925)», *R.H.L.F.*, mars-avril 1977, pp. 277-45.

fini par atteindre la postérité, et modeler son identité publique. Ce drame récent faisait vaciller bien des illusions et se répercutait dans plusieurs directions. Il persuadait Gide à nouveau combien la confiance mise en la postérité était aléatoire : une intervention extérieure risquait à tout moment de compromettre ce recours. La nécessité de publier, sans plus attendre, les œuvres où se manifesterait le message ressurgissait avec une urgence accrue. Pour cela, encore fallait-il relancer le récit autobiographique, arrêté à pied d'œuvre, avant l'épisode décisif de la libération, pour lequel il avait été entrepris. Mais le moyen de rédiger ce couronnement triomphal dans l'atmosphère d'accablement actuel ? Le déblocage ne viendrait que beaucoup plus tard, au prix d'une illusion d'optique, d'ailleurs confessée par l'auteur au début de la seconde partie de *Si le grain ne meurt* : faire comme si la souffrance, maintenant connue, de Madeleine n'existait pas trop, afin de ne pas déchirer le tissu d'illusion que représentait désormais cette libération.

Dans l'immédiat, c'est au niveau du vécu, sur le plan des rapports humains, qu'une réponse à la crise doit être cherchée, et nécessairement avec les deux êtres entre lesquels la vie de Gide se partage : Marc et Madeleine. Doublement vibrant, du choc produit par la souffrance de l'une, et du bonheur que provoque en lui sa liaison avec l'autre, Gide est au plus haut point de perplexité et d'exaltation. Tel qu'il apparaît alors à la Petite Dame, tout dominé encore par la figure de Madeleine, et par un sentiment de culpabilité à son égard — «Il ne se lasse pas de dire tout ce qu'elle aurait pu être, tout ce dont il l'a sevrée» [20] — Gide, peignant un «gouffre d'incertitudes» [21], se demande avec inquiétude comment Madeleine prendra ce nouveau voyage avec Marc. D'après les *Cahiers*, cette interrogation est formulée le 22 avril, c'est-à-dire le jour même de la lettre à Bréal, et de l'envoi du double à Madeleine, avec le codicille particulier. Par ricochet, la lettre politique était donc destinée à passer sous les yeux de l'épouse ; elle avait quelque chose à lui dire. Sans doute l'entretien politique faisait-il écran à l'intimité amoureuse d'André avec Marc. Mais, surtout, l'intéressé pouvait supputer le bénéfice d'une telle initiative devant Madeleine : la hauteur et le sérieux du propos prouvaient à son juge qu'André était en mesure de racheter, ou contrebalancer, sa conduite égotiste par un acte de dévouement au bien commun — dans la lignée des *Souvenirs de la Cour d'Assises* et du Foyer Franco-Belge, auquel il avait donné tout son temps, entre 1914 et 1915, au secours des réfugiés. Ce faisant, Gide se situait sur un plan, celui de sa figure sociale, où justement, devant Madeleine, il pouvait espérer retrouver une espèce d'avantage. A son dernier séjour à Cuvervil-

20. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I (*CAG 4*), p. 18.
21. *Ibid.*, p. 17.

le, n'avait-elle pas déclaré : «Ce qui me terrifie, c'est ton importance grandissante» ? [22] Une importance, c'est-à-dire une existence aux yeux des autres, en d'autres termes : une identité sociale, c'était là précisément ce qui devait permettre de sortir de cette sorte de mort sociale à laquelle le blâme de Madeleine semblait l'avoir condamné. Or le sentiment de cette existence, Gide ne pouvait plus le trouver en lui-même. Le ressort en était rompu. Encore dans l'été 1923, quand Dorothy Bussy lui signalait la «grande influence» qu'il exerçait sur les jeunes gens présents à Pontigny, Gide confessait son désarroi :

> en réalité il me semble déjà que je suis mort. Depuis ces terribles événements de Cuverville, il y a quatre ans, dont je vous ai parlé, tout est fini pour moi et je n'existe plus. Je suis comme le ghost dans *Hamlet* qui revient, qui parle, qui regarde agir les autres, mais qui est pressé de repartir. Oui, c'est monstrueux à dire peut-être, mais je me sens *mort*. Je fais des gestes, je me prête au jeu, mais je ne suis plus *présent*. [23]

Si le manque est tel encore après quatre ans, on juge ce qu'il devait être après seulement six mois. Ce ressort pour exister que Gide ne trouvait plus en lui-même, il fallait qu'il lui fût redonné de l'extérieur, par le regard des autres : un regard posé sur lui, le sollicitant, l'investissant, le persuadant d'un rôle, neutraliserait le regard destructeur de Madeleine. A côté de moyens artistiques, au nombre desquels l'achèvement de *Corydon*, *Si le grain ne meurt* et *Les Faux-Monnayeurs*, la politique, comme facteur d'entraînement, participerait à la reconstitution du moi. Non que Gide ait été au-devant d'elle, car elle lui fut donnée, de manière imprévue : d'abord par les Mayrisch, ensuite par les noirs du Congo, plus tard par les intellectuels. Il est vrai que son «athéisme social», pour user de la formule rendue célèbre par Thibaudet [24], le contentieux du déviant avec la norme, offrait un terrain favorable et préparait depuis longtemps les conditions d'un dialogue avec la chose sociale. Au besoin d'apologie et d'affirmation, la politique, à défaut de ressource intime, fournirait des moyens.

Le geste politique, auquel conviaient les Mayrisch, tout atténué qu'il fût par son cadre de diplomatie discrète et privée, allait dans le sens de l'*importance*, et la revendiquait, en la mettant en jeu. Il est à rapprocher du sentiment qu'a Gide de «récolter enfin et tout à coup ce qu'il a semé depuis vingt ans» [25], de se trouver à un tournant décisif de son œuvre, «sur le point de

22. *Ibid.*, p. 16.

23. *Correspondance* André Gide – Dorothy Bussy, éd. Jean Lambert, t. II (*CAG 10*), pp. 627-8.

24. «André Gide», *La Revue de Paris*, 15 août 1927, pp. 743-75, et «Lettre à André Gide», *Le Manuscrit autographe*, novembre-décembre 1927, pp. 112-6.

25. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 16.

jouer [ses] cartes les plus importantes» [26] que sont *Corydon* et *Si le grain ne meurt*. Et c'est aussi pourquoi il interroge l'entourage sur «l'opportunité des indécences, ou plutôt des indiscrétions» [27] que ces livres contiennent. Dans tous ces cas, ce n'est certes pas une respectabilité de façade qui est cherchée, mais la reconnaissance d'un mérite d'autre nature et d'autre prix : le courage héroïque d'une affirmation, ici par l'aveu. Ailleurs, dans sa relation avec Marc, Gide semble avoir pareillement souci de désamorcer quelque reproche latent tourné contre son plaisir égoïste. Durant tout le séjour à Dudelange, il se montre préoccupé par l'avenir du jeune homme, par sa vocation, et «bien décidé à assumer toute [son] éducation».[28] Il est donc clair qu'à ce moment Gide est en quête d'affirmations compensatrices et positives qui permettent de consolider une identité sociale en pleine mutation. Le geste politique en faveur des Mayrisch se situe dans cette ligne. C'est de la crise intérieure des derniers mois de 1918, du besoin de la surmonter, en restaurant une image sociale plus généreuse, que nous paraît s'enclencher le lent processus d'investissement politique si caractéristique des années suivantes. Le service rendu à ses hôtes luxembourgeois est un des premiers indices de ce processus qui, au fil des ans, ne cessera de gagner en extension, en audace — vu le point dont il partait — et en cohérence.

D'un point de vue plus global, l'épisode initial, sans portée pratique, révélé par ces deux lettres, a surtout pour effet d'amorcer les relations de Gide — et de *La NRF*, dont la reparution se prépare activement à cette date — avec les Mayrisch et ce qu'ils représentent : un effort pour reconstruire l'Europe d'après guerre, en misant bientôt sur le rapprochement franco-allemand et, pour y parvenir, sur les compétences bourgeoises, les forces socio-professionnelles, la rationalité économique, dont ces forces sont les agents et les interprètes, face aux aveuglements et aux impasses des passions politiques. Jusqu'au *Voyage au Congo*, livre charnière, la réflexion politique de Gide s'est précisément bornée aux relations franco-allemandes, à travers le relai des Mayrisch. Avant même que la politique d'entente et d'union, qu'ils allaient préconiser, fût mise en place, le soutien accordé aux Mayrisch en 1919 créait, pour la suite, les conditions d'écoute et d'accueil propices au message qu'ils voudraient faire passer. A cette Europe des élites, faite par le haut, caractéristique des années vingt, Gide allait apporter sa caution de grand intellectuel, et celle de son groupe — avant de s'intéresser, dix ans plus tard, à l'Europe des masses.

26. *Ibid.*, p. 17.
27. *Ibid.*, p. 22.
28. *Ibid.*, p. 23.

LETTRE D'ANDRÉ GIDE A AUGUSTE BRÉAL
(Bibliothèque publique de Rouen, Ms m. 275, n° 21713.130)

Dudelange, 22 avril 1919.[29]

Cher ami,

Les amis auprès de qui je vis ici, amis fervents de la France – et dont la gallophilie ne se contente pas d'être platonique –, s'inquiètent beaucoup de la situation qui va être faite au Grand-Duché de Luxembourg. Ils estiment que l'opinion du pays risque d'être fort mal exprimée par la seule attitude de la Chambre ; ce qui les inquiète âtriculièrement, c'est de savoir que mercredi dernier [30], *le général américain Smith* [31] *s'est présenté à l'Hôtel du gouvernement, transmettant aux membres de celui-ci le désir qu'avaient les grandes puissances, dont il était mandataire (ou plus exactement : du Conseil des Quatre)* [32], de voir ajourner jusqu'après la conclusion des préliminaires de paix le double référendum *sur la question dynastique et sur celle du rattachement économique.*

Escher Tageblatt [33] *du 17 avril 1919.*

«Séance de la Chambre du mercredi 16 avril 1919.

«Zu Beginn der Sitzung verliesst Herr Staatsminister Reuter vorerwähntes «Telegramm [34] *:*

29. Partie dactylographiée.

30. Le 16 avril.

31. Après la défaite de l'Allemagne, le Grand-Duché est inclus dans la zone d'occupation américaine, et les soldats américains entrent à Luxembourg le 21 novembre 1918. Le lendemain, prenant de vitesse la diplomatie belge, qui souhaitait soutenir ses visées annexionnistes par une présence effective à Luxembourg, Foch décide d'y installer son Quartier Général pour la Rhénanie. Il justifie la présence d'une garnison française par la nécessité d'assurer les liaisons avec les troupes d'occupation en Allemagne. Des projets d'accord militaire plus ambitieux envisagent même d'inclure le Luxembourg dans un système de défense commune.

32. Organisme suprême de la Conférence de la Paix, chargée d'élaborer ce qui allait devenir le traité de Versailles. Elle s'était ouverte à Paris le 18 janvier précédent, avec vingt-six États participants. Régie d'abord par un Conseil des Dix (les représentants des cinq puissances victorieuses principales : France, Grande-Bretagne, États-Unis, Italie, Japon, et leur adjoint immédiat), la Conférence avait décidé, le 14 mars, après le retour en Europe du Président américain, de poursuivre ses travaux dans le cadre restreint d'un Conseil des Quatre (Clemenceau, Lloyd George, Wilson, Orlando).

33. Seul journal luxembourgeois de langue allemande favorable à l'influence française, de tendance radical-socialiste, dont le public se recrutait essentiellement dans la classe moyenne, les commerçants et les artisans. Cette pièce maîtresse de l'influence française au Luxembourg finit par passer entre des mains belges, en décembre 1927.

34. «Au début de la séance, le Ministre d'État Reuter donne lecture du télégramme

«Prière instante retarder votre loi référendum. Communication importan-
«te suit.

«Comte d'Ansembourg,
«Chargé d'affaires à Bruxelles.

«Der Redner erklärt ferner, die Regierung habe gegen 1 Uhr von der Fried-
«ensKonferenz und speziell vom Viererrat eine Verbalnote erhalten, worin
«gewünscht wird jewedes Referendum, sowohl politisches wie wirtschaft-
«liches, bis nach Abschluss der Friedenpräliminarien zu vertagen.» [35]

Or, à la Chambre, la solution du rattachement économique à la France ne rallie qu'une 30e de membres sur 53 [36], *— majorité bien faible ! — (les 23 autres restant acquis à la solution belge) tandis que les enquêtes préalables auxquelles ont procédé les comices agricaoles — (qui représentent 35 à 45 % de la population totale) ont démontré que 76 % de leurs membres se décidaient pour la France ; 16 seulement pour la Belgique (le reste formé par des abstentionnistes ou billets nuls). De même, la grande majorité des ouvriers industriels penche nettement vers la France, ce qu'a révélé l'attitude de leurs représentants à la Chambre. Les intellectuels sont tous francophiles ; quant à la classe bourgeoise, elle n'a pas eu jusqu'à présent l'occasion de se déclarer, mais tout porte à croire qu'elle est dès à présent acquise à notre cause.*

De plus, une commission économique instituée par le gouvernement, et représentant toutes les classes et toutes les professions, s'est déclarée à l'unanimité (sauf une abstention) en faveur d'un rapprochement économique avec notre pays.

Des Luxembourgeois impartiaux et certainement bien informés m'affirment qu'un référendum donnerait une majorité assurée de 80 %.[37] *Il leur paraît imprudent de laisser les grandes puissances statuer aussi tôt sur leur sort et rendre inutile un référendum fixé préalablement dans les premiers jours de mai — et que redoute à juste titre le parti belge (qui ne paraît pas être demeuré étranger à cette manœuvre de la dernière heure).*

Escher Tageblatt *du samedi 19 avril 1919 :*

«Gegen diese Klopffechterei steht die brutale Gewalt der Tatsachen. Und

précédemment évoqué».

35. «L'orateur déclare en outre que le gouvernement a reçu vers 1 h une note verbale émanant de la Conférence de la Paix et spécialement du Conseil des Quatre : cette note exprime le souhait de voir ajourner tout référendum tant politique qu'économique jusqu'après la conclusion des préliminaires de paix.»

36. La Chambre luxembourgeoise reste en effet à majorité de droite, grâce à l'appui d'un petit Parti populaire. La gauche, francophile et républicaine, recrute essentiellement dans le bassin minier du Sud, mais reste tout à fait minoritaire — comme le prouveront les résultats du référendum.

37. Le double référendum n'aura lieu que le 28 septembre 1919 : 126 193 électeurs

«die sind so, dass wenigstens drei Viertel des Landes der Anschluss an Frank-«reich wünschen, dass sie diesen Anschluss mit Hilfe ihres von der Entente «anerkannten Selbstbestimmungsrechtes erlangen wollen und dass die bel-«gischen Intriguen ihnen diese Willensäuserung unmöglich machen wollen.»[38]

Ne croyez-vous pas qu'il serait intéressant pour un journal comme Le Temps *de la reproduire ? — en confirmation de la dépêche que les comices agricoles luxembourgeois viennent d'adresser (le 18 avril) à M. Clemenceau et dont vous avez certainement connaissance :*

«Clemenceau

«Président Conférence de la Paix, Paris.

«La Fédération des comices agricoles représentant l'immense majorité des «agriculteurs luxembourgeois proteste contre toute ingérence dans les affai-«res politiques et économiques intérieures au Grand-Duché, constate que dans «un plébiscite organisé par la Fédération des Comices Agricoles 80 % de la to-«talité des cultivateurs luxembourgeois ont demandé une union économique «avec la France, demande que le peuple luxembourgeois dans son ensemble «soit entendu sur son avenir politique et économique, espère que les principes «de nationalité et de libre disposition seront appliqués dans toute leur teneur «à la solution de la question luxembourgeoise.

«Pour le Comité exécutif,

«Le Président,

«(s.) Kaufmann.»

[39] *Vous jugerez, cher ami, de ce qu'il convient de faire de ces renseignements, dont je vous garantis l'exactitude. Peut-être aussi serait-il adroit de rappeler (ou de faire connaître, car trop de personnes l'ignorent) que sur 3000* [40] *engagés volontaires à la Légion étrangères, 300 seulement sont revenus — ce qui fait que les pertes supportées par le Luxembourg par amour pour la France* égalent *celles de la Belgique et sont* douze fois *supérieures à celles*

inscrits. Sur la question politique : 66 811 pour le maintien de la dynastie, 16 885 pour la république. Quant à la question économique : pour l'union douanière avec la France : 60 133 (73 % des votants) ; pour l'union avec la Belgique : 20 242. Les estimations fournies par la lettre ne sont qu'à peine exagérées. On sait, par ailleurs, que ce référendum n'aboutit à rien : la France sacrifia le Luxembourg à l'alliance militaire avec la Belgique, nécessaire pour la poursuite d'une politique rhénane de force.

38. «Face à ces querelles dérisoires se dresse la force brutale des faits. Ceux-ci sont tels qu'au moins les trois quarts du pays souhaitent un rattachement à la France. Ils veulent obtenir ce rattachement grâce au droit de libre disposition que leur a reconnu l'Entente, alors que les intrigues des Belges visent à empêcher l'expression de cette volonté.»

39. Partie manuscrite.

40. Chiffre sans doute excessif, mais généralement retenu par la presse de l'époque. G. Trausch (*Les Relations franco-belges de 1830 à 1934*, p. 284) évalue ces effectifs à

des États-Unis.

Au revoir, cher ami ; vous voyez que je ne perds pas mon temps ici. Croyez-moi bien affectueusement votre

André Gide.

[41] *Chère amie* [42],

Pas eu un instant pour t'écrire hier — énorme randonnée à travers tout le Grand-Duché et tout le long de la frontière prussienne.[43] *Ci-joint cette lettre que j'envoie à Auguste Bréal et qui pourra t'intéresser et Marcel* [44] *— reflet des inquiétudes, occupations et conversations d'ici. Le sort du pays va se décider dans quelques jours. Bien à toi,*

A. G.

LETTRE D'ANDRÉ GIDE A EDMOND JALOUX

(Bibliothèque Nationale du Luxembourg, 2 ff. dactyl. signés)

Chez Madame Mayrisch
Dudelange, le 23 avril 1919
Grand-Duché de Luxembourg

Mon cher Jaloux,

Le sort du Grand-Duché va se décider dans quelques jours. J'ai écrit à Bréal avant-hier [45] *un exposé précis de ma situation, qui est assez délicate ; la grande majorité du pays est nettement francophile et le jeu du parti philo-belge (pour ne pas dire plus) est d'empêcher ce sentiment de se montrer : de là ce désir de remettre le référendum, proposé premièrement pour les premiers joyus de mai — de le remettre par delà la décision du «Conseil des Quatre». Peut-être ne se rend-on pas compte suffisamment, en France, des senti-*

«plus de 2000». Dans un but de propagande, la diplomatie belge fera de grands efforts pour faire passer les volontaires luxembourgeois dans l'armée belge, où ils ne sont que 300. Mais les autorités militaires françaises, sous des prétextes divers, empêcheront ces transferts.

41. Mention manuscrite rajoutée sur la première page de la dactylographie, en sens vertical.

42. Madeleine Gide, à qui le double de la lettre est transmis en premier lieu.

43. D'après *Les Cahiers de la Petite Dame* (t. I, p. 15), c'est bien le 21 avril qu'eut lieu l'excursion en auto.

44. Marcel Drouin, beau-frère de Gide, ancien normalien, et collaborateur de la première heure à *La NRF*. Ce destinataire secondaire explique que la lettre figure dans la collection des lettres de Gide à Marcel Drouin, propriété de la Bibliothèque de Rouen.

45. Confusion de date ou de calcul, car c'est l'avant-veille qu'eut lieu le voyage en auto, et la veille que fut écrite la lettre à Bréal.

ments du pays et de la majorité de 80 % que l'on est assuré d'obtenir par le référendum et que l'on n'obtiendra certainement pas (du moins pas aussi forte) par le vote de la Chambre du Luxembourg. Or, une importante manifestation populaire se prépare pour dimanche prochain. Je ne sais trop si les journaux parisiens auront ici des correspondants ; j'en doute ; et pense que peut-être la Maison de la Propagande pourrait prendre l'initiative de faire envoyer à Luxembourg un correspondant (et peut-être aussi un photographe ?) pour ce jour Miomandre ? – ou qui d'autre ?

C'est à vous que je m'adresse, cher ami, vous sachant particulièrement à même de juger du plus ou moins d'opportunité de ce que je vous propose – et à qui [sic] *vous donnerez suite ou non, suivant que vous le jugerez convenable. En parleriez-vous avec Lafaurie* [46] *(n'est-ce pas précisément sa partie ?) et de ma part ? Dans ce cas montrez-lui ma lettre, où il trouvera les bien cordiaux souvenirs de son cousin.*

Si je songe particulièrement à Miomandre, c'est que les amis qu'il a ici, et parmi lesquels je vis, seraient heureux de le revoir et lui feraient fête. (On espère même que Marie Closset [47] *viendra de Bruxelles.)*

Au revoir, cher ami Les meilleurs souvenirs de Madame Van Rysselberghe Bien affectueusement votre

André Gide.

46. Sans doute l'un des frères Lafaurie, Charles, cousin éloigné de Madeleine et André Gide, auteur dramatique, qui publia, en collaboration avec Denys Amiel, un volume de théâtre : *L'Image. L'Homme d'un soir*, chez Albin Michel en 1930. Sur lui, v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II (*CAG 5*), p. 643, note 128, la *Correspondance André Gide – Dorothy Bussy*, t. II (*CAG 10*), p. 644, et Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, p. 237.

47. Poétesse belge (1873-1952), connue sous le pseudonyme de Jean Dominique. Dans le sillage du symbolisme, elle publia plusieurs recueils au Mercure de France : *A l'ombre des roses* (1901), *La Guerre blanche* (1903, compte rendu par Henri Ghéon dans *L'Ermitage* de juin 1904), *L'Anémone des mers* (1906, compte rendu par Francis de Miomandre dans *L'Ermitage* de septembre 1906), *L'Aile mouillée* (1908, compte rendu par Jean Schlumberger dans *La NRF* de février 1909), *Puits d'azur* (1912), *Vent du soir* (1922).

au Centre d'Etudes Gidiennes

LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE
(1879 – 1951)

répertoire, préface, chronologie, index et notices
établis par
CLAUDE MARTIN

avec le concours de l'Équipe du Greco 130053 du CNRS
FLORENCE CALLU, JEAN CLAUDE, JACQUES COTNAM, PETER FAWCETT, CLAUDE FOUCART, ALAIN GOULET, PIERRE MASSON, NICOLE PRÉVOT

◇

Six fascicules brochés, 29,5 x 20,5 cm, tirés à 120 exemplaires numérotés.

Fascicule I (1879–1900)	à paraître (été 1985)
Fascicule II (1901–1910), 67 pp., 1984.	37 F
Fascicule III (1911–1920), 63 pp., 1985.	37 F
Fascicule IV (1921–1930), 75 pp., 1984.	37 F
Fascicule V (1931–1940), 78 pp., 1984.	39 F
Fascicule VI (1941–1951)	à paraître (fin 1985)

Les quatre fascicules parus, répertoriant 12 389 lettres pour les années 1901–1940. 150 F

◇

Commandes à adresser
au Directeur du Centre d'Études Gidiennes,
3, rue Alexis-Carrel, F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG
(ou, sur demande, facture établie et jointe à l'envoi)

LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE

(suite) *

* Voir les quinze premiers Cahiers publiés dans les sept précédentes livraisons du *BAAG* (nos 59 à 65, juillet 1983 – janvier 1985).

CARNET XVI

(23 août 1935 – 10 mars 1936)

Commencé à Larajasse le 23 août 1935

(Suite du séjour de Gide)

On finit de dîner en parlant de Gœthe... Gide est près d'achever le *Second Faust*. Il est des scènes entières qu'il admire peu. «Le plus beau, dit-il, je le connaissais déjà : l'Hymne au mati, le Centaure, Hélène, Lyncéus... L'acte de la Bataille me paraît faible et incompréhensible. Quelle différence avec les batailles de Hugo ! Dès que Gœthe n'est plus symbolique, il cesse d'être bon...» Et comme je parle de l'étude d'Harcourt sur l'art de vivre chez Gœthe, Gide admire que, si tout n'est pas bon dans l'œuvre de Gœthe, il n'est pas du moins une de ses journées, pas un de ses instants qui ne soit exemplaire. «Mais peut-être, dit-il, si nous savions l'emploi exact et minutieux de tout individu, serait-ce aussi étonnant.» Je me récrie : «Stendhal, peut-être ? dis-je. On s'intéresse à tous les détails de sa vie. Qu'il ait bu ou non du café, c'est une affaire... – En effet, c'est charmant, dit Gide, ... mais ce n'est tout de même pas Gœthe.» (Il attend beaucoup de la *Vie de Johnson*, par Boswell.) Insiste sur l'utilité de lire une bonne biographie de Gœthe – pas celle de Gundolf, mais une œuvre qui suive Gœthe au jour le jour.

Le lendemain, j'entrai chez Gide comme il se réveillait. Il avait bien dormi grâce au calme des champs.

J'avais lu récemment *Le Crépuscule des Dieux*. «Ah ! oui, c'est là qu'on voit Otto ! Je crois que c'est le meilleur livre de Bourges. *Sous la Hache* n'est pas bon, et *La Nef* (malgré le cas ridicule qu'on en fait), vraiment insuffisante, et illisible.»

– Et *Les Oiseaux s'envolent...* ?

– Je crois que je préfère le *Crépuscule*. Pour moi, cela mérite de rester comme Flaubert. Oui, Bourges est un autre Flaubert, mais sans la *Correspondance*. Songe à ce que serait Flaubert sans ses lettres ! Bourges est moins grand. Où le trouver ailleurs que dans ses livres ? Y est-il vraiment ? Cela me paraît un peu «devoir», assez extérieur à lui... Au demeurant, c'était un homme exquis... Je ne trouve pas le *Crépuscule* écrit sans passion ; on y sent l'au-

teur intéressé. Quel goût de luxe et d'une vie ardente ! Aucun épisode n'est sans beauté.

– Oui, et l'œuvre ne manque pas de tragique.

– Assez étrange, d'ailleurs, ce goût du luxe, forme de la sensualité. Où je l'ai rencontré le plus fort, c'est chez Rebell ; il avait le visage d'un porc, au groin violacé, très vulgaire... Mais il a écrit le roman inouï d'une courtisane, *La Nichina,* que tu devrais lire...

Toute la matinée, Gide me lut *L'Intérêt général,* la comédie qu'il écrivit l'hiver dernier pour Jouvet et qu'il renonça à faire jouer. Cette lecture lui profita – non pour les avis que je donnai, car je m'entends peu au théâtre, mais, n'ayant pas lu sa pièce depuis longtemps, il se rendit mieux compte de ses qualités réelles, et en perçut mieux les défauts. La charpente, les caractères, le dialogue, les coups de théâtre sont excellents. Ce qui gêne, ce sont certaines touches de réalisme (ajoutées sur les conseils de Gérin et de Last : mauvais inspirateurs que les politiciens !). «Ce n'est tout de même pas magistral, disait Gide, mais j'aurais tort de ne pas y remettre la main.»

Après le déjeuner, une voiture nous conduisit à Saint-Symphorien, où Michel devait nous faire visiter la fabrique. Jacques et Jean nous accompagnaient. Gide sut se passionner pour la fabrication du saucisson.

Dans les rues de ce bourg hideusement provincial, Michel prend quelques photos. Jean est pris d'un grand désir de lire du Loti. Il me fait promettre d'en rapporter de Lyon.

Gide et moi, nous montons dans un car. Le voyage doit durer deux heures. Bientôt, pour en charmer l'ennui, il me passe le dernier carnet de son journal. Manifestement il va mieux ; il me semble qu'il se libère des questions sociales..., et que, dans ses phrases, les raccourcis, les formules piquantes, les hardiesses reviennent.

Je lui demande le manuscrit des *Nourritures,* dont je veux relire certaines pages pour mon plaisir. Je lui fais part encore de mon admiration, et de nouveau j'entre dans sa confidence profonde. Puis, revenant à ce qui m'a paru moins bon, nous reprenons la discussion. Presque toutes mes objections, il se les faisait à mi-voix ; j'y ai donné confirmation. Je mets toute ma force à le pousser à gonfler ce livre, à y répandre la chaleur, qu'il ne soit pas inachevé ! Qu'il ne soit pas indigne de ses prémices ! Si du moins je n'écris rien, trop faible encore, que du moins mon amour s'insuffle dans ma voix... «N'y mettez que de la ferveur, dis-je, et des conseils de joie. On vous demande un manuel de hardiesse, de bonheur... Vous seul pouvez parler des dieux !»

... Nous débarquons à Lyon. Formalités à la gare extrêmement peuplée. C'est la veille du 15 août. Après la solitude aux champs, la foule me déchaîne. Je bâtis un roman sur le sujet de tout visage, et j'appareille à sa remorque.

Si mon sens littéraire vient de s'affiner, mon sens de l'aventure maintenant se libère. Mais tout cela, au lieu de le faire s'évaporer, voici le moment de renverser la vapeur si je veux moi aussi livrer aux autres mes secrets !

Nous allons par les rues demander à plusieurs libraires du Loti dans la collection populaire de Calmann. Nos recherches sont vaines. Gide enverra Loti à Jean de Paris, et nous lui achetons du Giono.

... J'avais annoncé à grand bruit un petit restaurant où l'on mange la plus fine cuisine lyonnaise. Gide avait faim. Nous avions fait maigre à midi. La chère en effet fut exquise, lyrique. Le vin, le melon, les quenelles, l'entrecôte, les fruits, tout fut objet d'émerveillement... Gide me raconte l'histoire de Claudel faisant dîner un fils de Jammes dans un grand restaurant. Admirable menu, Claudel bouffe comme un ogre, et au dessert commande des crêpes flambées. On les apporte en flammes, il en saisit une au bout de sa fourchette, la fait tourner en l'air et dit : «Voilà comme le diable en enfer fera rôtir Gide !»... Et le plus beau, c'est que le lendemain le fils de Jammes, comprenant enfin qui était son «bord», écrivait à Gide, pour demander une entrevue .. A la fin du repas, je tire mon carnet et lis mon interview avec le P. Garrigou. Gide y prend plaisir, mais trouve que, dans cette scène de comédie, je devrais ajouter parfois quelques détails physiques ; autrement, on tombe dans la théologie au risque de perdre le fil. (Me rappelle un passage de Saint-Simon avec un jésuite..., dont on voit peu à peu le visage se refroidir.) Assez naïvement, mis en humeur par le vin, je déclare que pour faire une œuvre je me sens prêt à tout et à me vaincre. Seule la littérature pourra me sauver et donner un sens à mon émoi. Il acquiesce, convient. Cette tirade est ridicule, mais j'ai trop vu de près, ces jours, ce que c'est de créer, et c'est à Gide seul que je peux me confier. Faisons quelques pas dans la nuit. La place Bellecour est déserte. Il fait frais. Autour de Perrache, en été, la fête est permanente...

Quelle chance que l'univers à mes yeux se peuple de divinités ! «Achève cette création. Mérite enfin de l'exprimer, sans doute suffira-t-il de ne plus compromettre ton idéal, de le porter en toi au lieu de l'affaiblir... Émerveillé, tant que tu veux ! Que cela te conduise à la sérénité...»

Nous entrons dans l'immense Brasserie Georges, voisine de la gare, où Gide me lit le cinquième acte de sa pièce. Le caractère de Robert, de sa femme, et celui de l'Abbé sont les mieux venus. Boris et Michel me plaisent. (Mais d'autres ont souffert des avatars de la conception et paraissent flottants. Gide s'en rendait compte en lisant.) La scène entre la mère de Michel qui vient de mourir pour la cause et l'Abbé, que Gide lisait d'un ton voilé, tremblant, me tira des larmes qu'il devait voir avec plaisir et que je n'aurais pu arrêter...

26 août.

Viens d'apprendre sans effort la scène de la déclaration de *Phèdre*. Ma mémoire augmente. Mais je retiens surtout les vers que j'aime, ceux que j'avais lus souvent jadis. Grande facilité pour le Verlaine. L'oreille s'en réjouit infiniment. Tout brusquement mon oreille s'est épanouie. Sa croissance était latente. Maintenant je me romps l'ouïe de rythmes et de verbes. J'aspire la musique et vibre aux sons.

... Mon odorat s'est éveillé à Rome, ville des odeurs. Stendhal se réjouissait des fleurs de la place d'Espagne... L'air, là-bas, tantôt tiède ou aigu, est sans cesse chargé. Je me souviens des glycines à Pâques – et des tilleuls vertigineux de juin...

J'étais jusqu'à présent un visuel (mais trop distrait) ; ma vue, depuis ma fatigue, a baissé. Parfois, de loin, je confonds des animaux, des arbres, ou je vois des choses qui n'existent pas ! Avec le retour de mon «tonus», j'attends aussi le retour de mes yeux ! que ce soit un prétexte à rassembler mes regards. Je les disperse au vent. Il faut moins lire, moins voir... J'ai les narines d'un poulain, me disait-on, qui hume l'air, et mes yeux trop longtemps se contentèrent d'effleurer, de courir.

S'obliger à marcher dans les rues les yeux baissés, me disait Letellier. Exercice de volonté, moyen de fuir les occasions. Ce procédé me semblait lâche, peu viril – et impie devant la nature. Et cependant c'est par les yeux qu'entre le désir ; à la moindre rencontre, au moindre souffle, ils s'emplissent de trouble. Impossible un instant de cacher ma convoitise. Chaque provocation me provoque. Comme un aimant, je vibre à la rencontre de tout ce qui peut séduire... Pas une sorte d'émotion que je ne veuille boire. Philtre incessant des rues ! Je rôde et je m'enivre... La Bible, déjà, présente la débauche avec les yeux toujours en promenade.

27 août.

Pluvieuse après-midi, hier, que je passai à écrire, à apprendre *La Cavale*, et à traduire cent vers de *Samson Agonistes*. J'y trouvai du plaisir, et la peine que j'eus à rendre en bon français les dix premiers vers me donna du bonheur. Peut-être la planche de salut !

31 août.

Fête et régal que lire trente pages des *Mémoires d'un Touriste* consacrées à Genève. Jamais Stendhal ne m'a tant émerveillé. Serait-ce qu'il s'y surpasse, ou bien plutôt que mon esprit s'éveille ? J'ai rarement admiré davantage les ressources de l'intelligence... L'art de voyager, de comprendre, de deviner, est poussé ici au sublime. Je voudrais tout noter et, naïvement, garder en moi le prototype de cette enquête.

... Dénonce la *camaraderie*, cette plaie mortelle de la littérature, et des

journaux de Paris... Parallèle du pédant de Paris, «tout en réticences et en sourires de satisfaction», avec le savant de Genève, où la mémoire n'est pas un ridicule. «Les villes de province haïssent Paris et l'imitent.»

Curieuse page : Paris s'enlaidit, etc...

Je n'aime guère couvrir ce carnet de citations (je les réserve à un autre recueil)...

... mais j'étais trop ébloui.

Je n'avais jamais rencontré verve plus solide. Les remarques, les aperçus, les vues générales sur l'avenir que Stendhal jette en jouant dans ces pages témoignent d'un vie intense, et de quelle curiosité ! Géographie, histoire, mœurs, politique, lettres, femmes, paysages, tout l'intéresse et tout le fait penser. J'avais admiré la grandeur de Montesquieu (dans ses *Voyages*), mais il n'y donne que son esprit. Tandis que tout Stendhal est dans les *Mémoires...* et de quelle excellente humeur !

Le 7 septembre. Chambéry, les Charmettes.

... Du jardin des Charmettes, parmi les vignes sulfatées, des sentiers comme jadis permettent de fuir dans les champs, et il se trouve que la colline entière et le vallon sont depuis peu propriété de nos amis Delannoy. Jardins en terrasses, verger, vigne, bois de châtaigniers, et «les prés pour l'entretien du bétail», ils ont tout acheté. Ils m'accueillirent en me laissant errer partout. «Il ne m'en fallait pas même la propriété ; c'était assez de la jouissance ; et il y a longtemps que j'ai dit et senti que le propriétaire et le possesseur sont souvent deux personnes différentes...»

Je vis des plantes de pervenche et des vols de pigeons. Je fus dans le jardin en terrasse d'où Jean-Jacques, la nuit, observait les étoiles. Les abeilles butinaient. Rien ne me semblait changé depuis les temps idylliques... Rousseau alors avait mon âge. Finies déjà les longues marches sur les routes, et l'aventure, les rencontres... Il se rangeait, et sa santé n'était pas très bonne. Pourtant, c'était un Rousseau vagabond, marcheur — mais un livre à la main —, que je suivais dans les sentiers. Il passait là jadis les beaux jours. Levé dès le soleil, il montait dire sa prière dans les prés, puis il revenait lire, variait ses études, essayant (comme moi) d'apprendre des vers par cœur qu'il oubliait aussitôt..., et puis Maman, les soins champêtres...

Les historiens ne croient plus guère à ce séjour, mais Stendhal leur a d'avance répondu : on ne voit plus les Charmettes comme elles sont. Le récit de Rousseau s'interpose entre la réalité et nous. Si Rousseau inventa, il n'est que d'admirer son pouvoir. Bien d'autres lieux attirent les pélerins pour des motifs moins réels... Ah ! ce rayon de routes entre Turin, Lyon, Genève et Chambéry, je ne peux pas le parcourir sans songer à l'adolescent dont les yeux disaient tant de choses, bien qu'il parlât peu. L'autre soir, à Lyon, Gide

rêvait de la beauté de Rousseau à seize ans... Le portrait que l'on montre aux Charmettes est douteux. On a coiffé le jeune homme d'une toque – ce n'est pas encore le bonnet arménien, serait-ce le bonnet savoyard ? Mais ici tout peut éveiller des soupçons. La chapelle était attenante à la maison, disent les *Confessions,* et non pas installée dans l'antichambre de Mme de Warens comme aujourd'hui. Le clavecin du salon serait-il celui sur lequel Rousseau *commença* d'étudier, comme ils disent ? A Annecy, à Chambéry, il jouait déjà. Le mobilier savoyard, les guéridons Louis XV sont ravissants. Mais le style XVIII[e] avait-il pénétré si tôt dans ce vallon désert ?... Partout sur les meubles, des vases pleins de fleurs de la saison, asters, dahlias, zinnias, font une fête botanique. Rien n'égale la paix des hautes pièces plongées dans le jardin. L'atmosphère ancienne y sourit à jamais ; ici, le temps s'est arrêté... Mais la disposition des pièces – salle à manger, salon, au rez-de-chaussée ; au premier, chambre de Monsieur et chambre de Madame –, si elle satisfait d'abord la raison, résiste peu à l'examen. Rousseau ne tenait pas tant de place aux Charmettes, ou du moins pas toute la place. Il n'était pas le maître. Où logeait-on les visiteurs qui étaient nombreux, et bientôt le jeune Wintzenried ? Ces pièces sont peut-être habitées par le Conservateur. Ce n'est qu'à la fin du siècle qu'Hérault de Séchelles prit les Charmettes sous sa protection et les rendit historiques...

Ces réflexions du retour ne gênèrent pas un instant ma rêverie, mon émotion. Je m'y abandonnais... Nos amis me gardèrent la nuit. Leur villa est contemporaine des Charmettes ; ils ont su la sauver. Je pus errer au clair de lune dans le jardin des étoiles et m'endormir au milieu des chaînes de montagnes qui bornèrent mon enfance. Le massif des Bauges se dessinait en bleu sur le ciel pâle, et dans la vallée les toits d'ardoises mats se dégageaient lentement de l'ombre. Les cloches des couvents de Chambéry sonnaient la messe et déjà, devant moi, au milieu des vignes, les volets de Maman étaient grands ouverts. Sans doute ne les avait-on pas fermés de la nuit. La veille au soir, sous la lune, le haut toit d'ardoises sortait de l'ombre... et de ma chambre j'en regardais les reflets.

Quitté Chambéry pour Grenoble, le 8 septembre. Le train était rempli de pélerins de Myans...

Déjà dix ans de cette soirée à Myans ! Venu de Challes à bicyclette, j'avais fait la veillée sainte avec de jeunes paysans, et à minuit reçu les sacrements. Puis, réaction soudaine, notre bande s'abattit sur la campagne, criant, chantant, roulant dans l'herbe.

... Je dormis peu et, au réveil, me sentis tout troublé des souvenirs de la nuit... Je restais ébloui des chants, des cierges. La foule était si pieuse et la nuit si sereine. J'en avais recueilli la beauté dans mon cœur. Au village, à

l'église, j'avais voulu tout voir, tout écouter. Je me sentais une âme immense. Mes excès n'avaient pas épuisé ma piété, ni surtout mes désirs. Je me mis à ma table et commençai d'écrire pour *La Croix de Savoie* un article fervent. J'évoquais cette nuit, son mystère, les traditions. J'étais ému, grisé... et cependant mon cœur appelait encore du plaisir.*

Je revois nettement ma chambre. J'écrivais à l'encre violette, près d'un balcon donnant sur le jardin, et dans un style barbare, espagnol. Heureux temps ! J'avais fort peu dormi et tenté vainement d'épuiser mon corps. L'inspiration tombée du ciel dès le matin m'animait. Je portai mon article (demandant l'anonymat) à la poste et retournai à Myans. Quelques jours plus tard, le pieux directeur de *La Croix* m'envoyait ses félicitations.

Grenoble. Musée Stendhal.

Photo du petit portrait qui est à la villa Primoli : dandy, moricaud, l'œil brillant. Photo du cabinet de Civitâ-Vecchia, du gros chêne de Castelgandolfo. Un exemplaire de la *Revue Parisienne* (petit format). Photo du billet de faire-part (service religieux à l'église de l'Assomption). Lettre d'Eugénie de Montijo à la duchesse d'Albe (elle passe à Grenoble vers 1860 et voit au musée le portrait de M. Beyle..., aussitôt elle se souvient des récits de batailles qu'il lui faisait). Le Saint-Simon de Stendhal (annoté). Un *Théâtre de Voltaire* (notes sévères). Médaillon par David d'Angers. Sur la page de garde d'un tome de la *Chartreuse*, relevé d'une consultation (1841) : il s'agissait de remédier à la goutte et aux maux de tête. Panorama que l'on voit de San Pietro in Montorio (dessiné en 1779). Grand tableau du lac d'Albano.

Le teint chaud de Stendhal : deux grands portraits. L'un en costume brodé, Légion d'honneur, le regard perçant, assez beau port de tête. L'autre, par Dedreux-Dorg : Stendhal paraît plus vieux, grands favoris, visage un peu penché, déjà bouffi, l'œil plus rêveur, quelque mélancolie. Photo de Stendhal à la canne.

Série de feuilles manuscrites de 1802 à 1840. Gravure de la Scala, de l'incendie de Moscou, des St-Bernard, de l'entrée à Milan. Musiciens, artistes italiens. Le Théâtre d'Itrée, sorte de bicoque. Photo de Pedrocchi, du lac de Pusiano, la Cenci. Photo de Parme et des environs, de Sanguignia où Fabrice au bord du Pô faisait des fouilles. Le palais des Farnèse, la chartreuse de Parme, Grianta, le couvent de Dongo, tous deux sur le lac de Côme...

Grenoble. Musée des Beaux-Arts.

Buste de Barnave, terre cuite par Houdon, fier et sensible. Je ressens de l'amour pour Barnave. Sa bouche éloquente vibre ; il est jeune, il frémit, et

* Déchiré cet article de 24 en Nov. 68. [Note au crayon.]

sous les yeux, des plis, des meurtrissures montrent l'émotion. Le bas du visage est tendu, mais on en sent la peau fine, sensible. Le regard fulgure. Je n'ai *rien* vu de plus vivant.

P. Pupil, par Largillière, extraordinaire et longue *perruque* cendrée.

Lorrain, *Paysage* (environs de Tivoli). Le poids du feuillage italien ; le jeu du ciel au travers.

Jordaens, *Adoration,* populacière, à rapprocher de Caravage. Jordaens est plus coloriste, mais il n'est qu'un aboutissant de [ ]. Avec lui tout finit.

Ruysdael, paysage au bord de l'eau : ciel nuageux, tout est gris ou marron. Aspect d'argent bruni.

Véronèse, *Christ et Madeleine.* Le plaisir qu'il dut avoir à peindre le pan d'étoffe jaune du manteau de Madeleine à terre. Ce pan brillant crie de volupté sur le sol marron sombre. Tout ce tableau n'est qu'une fête d'étoffes. Le Christ nu se drape dans une soie changeante lie-de-vin ; son corps paraît de terre cuite pâle.

Saint-Cyran, par Champaigne, «la tête de l'hérétique» disait F. à Port-Royal

Joie de voir quatre Zurbaran. Plans nets des visages, presque cubiques. Richesse des tons amortis. Beauté des mains. Plis solides des étoffes. Caravage passé par là... Parfois, des tons acides (orange, vert). Chacun des personnages est à son affaire. Mains de vieillards, de femmes, d'enfants, toutes belles.

Natures mortes : ustensiles, paniers, linges. Très belles Adorations, des Mages et des Bergers. Manteau inouï, doré, d'un mage agenouillé..., et proportion montante de l'Enfant, de la Vierge et de saint Joseph au sommet, dans l'ombre..

Velasquez, portrait d'homme roux. Mi-corps, barbe rousse, paupières rougies. Vêtu de cuir. Mains étonnantes, avec des meurtrissures, des taches, comme il arrive aux rouquins.

Nombreux modernes : Soutine, *Bœuf écorché* : rouge, jaune, vert hurlants. Peint sur fond bleu. Violence étrange. Cerné de noir, sang, tripes – pourriture...

Friez. Matisse. Vlaminck.

Despiau.

Derain, *Le Métis à la blouse blanche,* sur fond or. Jeune homme assis, que je trouve aussi bouleversant qu'un Géricault. Bien près de la perfection.

Laitière de Renoir. *Jardin* de Monet.

Gauguin, *Paysage* (Bretagne ?). Un petit paysan bleu assis dans l'herbe, sous un arbre vert et or, regarde sur la rivière blanche des baigneurs dans une barque. Fleurs des champs merveilleuses au premier plan.

Dessins de La Fresnaye.

Le Néophyte, Gustave Doré. Esquisses de Delacroix, étranges, maladives. Géricault, *Chevaux à l'écurie*. Courbet, *Le Repos*, femme nue couchée (vue de dos) sur une étoffe jaune foncé. *Cascade sous bois*. Quantité de Fantin : portraits, natures mortes, point indifférents, surtout la nature morte des *Fiançailles*. Soldat égyptien par Gros : mameluk rouge, décorations, fond oriental...

David, *Le peintre Vincent*. Vu de trois-quarts, grand chapeau de feutre Directoire, veste rouge, collet de velours noir, carton sous le bras. Buste étonnamment campé.

Des Matisse de couleur inouïe. Dans le hall : buste de Mme Fontaine (Despiau), Bourdelle, *La Vierge à l'offrande, La Victoire et la Force*, deux statues en plâtre jaune. Grandes œuvres. Très Hugo. Rubens, *Saint Grégoire invoquant le Saint-Esprit*, grande composition, baroque inouï, mauvais goût génial ; les personnages sont entassés devant un portique orné d'anges ; une femme est vêtu à la fois de bleu, de violet et de jaune ; les étoffes s'emmêlent ; derrière les personnages éblouissants, le saint et une femme, d'autres ont le visage amaigri, dévoré... Admirable torse d'un saint. Goûté de grandes joies toute une après-midi dans ce musée. Enfin mon plaisir est sincère... et je n'égare plus grossièrement mes admirations. Rome fut mon école.

Peu vu Grenoble (les gens y paraissent ardents ; toujours le voisinage de l'Italie), mais je retiens la place Grenette, irrégulière, longue... Maisons du XVIII^e^. Tram rouge provincial. Fontaine rococo fleurie de pétunias. Par une courte voûte, on arrive au jardin de l'Hôtel de Ville. Platanes, vieux ormes ; des bancs à profusion. La montagne et l'Isère à deux pas. Recueillement de ce jardin (et aventures), au centre même de la ville...

Passé une journée à St-Pierre-d'Albigny, chez les Le Cœur que je n'avais pas vus depuis Rabat (32). Me jouent le film qu'ils ont tourné au Tibesti. On invita des gens du village et des gosses. Curieux passage où les indigènes, récemment islamisés, font la prière le jour de l'Aïd, imitant gauchement les gestes du missionnaire...

Ch. voudrait m'embarquer dans «L'Homme Nouveau», petit parti réunissant les anciens Volontaires Nationaux et les Néo-Socialistes ; ni droite, ni gauche, mais «travailliste français». «L'honnêteté d'esprit, dit-il, empêche d'être marxiste, mais il faut être révolutionnaire. Nous voulons nationaliser la grosse industrie, plus de sociétés anonymes..., mais protéger la moyenne industrie (avec des dirigeants capables), les rentiers, la petite propriété, etc...» Tout cela me semble près de Hitler, bien qu'en principe on veuille sauver une certaine liberté. On ne se dit plus libéral, mais pluraliste (on garde presque tout, et même le contradictoire).

Ce qui m'empêche d'être communiste, dis-je, c'est le goût de l'indépendan-

ce... Mais je ne saurais entrer dans un parti qui ne demande aucun sacrifice...

25 septembre.

Lu quelques endroits de *La Guerre et la Paix,* ce chef-d'œuvre que Gide ne put jamais achever. Beaucoup de littérature, et je ne sais quoi de primaire dans la psychologie, l'arrangement de certaines scènes... Parfois l'on pense à Dostoievski ; c'est que Tolstoï et lui font allusion aux mêmes usages russes... Mais on n'a pas le droit de négliger ce livre. Le portrait de Koutouzov est inouï. Les scènes où l'on voit Napoléon, pour être fausses peut-être (souvent injustes), sont très vivantes, et si l'incendie de Moscou ne semble pas aussi prodigieux que dans le récit du sergent Bourgogne, l'air épique ne manque pas aux endroits militaires. (Thèse de Tolstoï : il n'y a pas de grands hommes.)

Tolstoi, dit-on, s'est peint à la fois dans le prince André et le comte Pierre, tous deux inquiets de bonheur, de bonté, finissant l'un dans la mort, l'autre en prison, par trouver ce qu'ils cherchent. Ici, le drame de Tolstoï paraît aigu, profond... Pierre prisonnier, toujours plus heureux à mesure qu'il se dévoue, me rappelle ce que j'éprouvai dans une circonstance assez semblable. L'amour de la nature et du prochain le grise... N'est-ce pas le dernier effort de la volupté que le goût du dépouillement ? Mysticisme ? Panthéisme ? La peur de mourir qui saisit parfois le prince André jusque dans le bonheur de son agonie est trop révélatrice de la peur de Tolstoï. Fut-il vraiment chrétien ? Passages «sublimes», Austerlitz, Borodino... (aus deux batailles, le prince est blessé), et les endroits que j'ai dits.

Peu fidèle à mes exercices de mémoire... J'aurais bien dû les poursuivre, car je leur attribue mes progrès en lecture, en attention. Longues heures de bicyclette, ces dernières semaines, ou plutôt longs arrêts dans les champs où mon vélo m'avait conduit... Plus requis par les livres que par les paysages (Concentre-toi !), sous la lumière d'automne, je tirais un bouquin.

Relu les *Confessions, Germinal,* plusieurs tragédies de Racine... La découverte, c'est Tchékhov. Plus étonnant que Tourguénief. *La Steppe,* histoire d'un voyage que je lisais le même jour que *Bérénice,* m'illustrait que «toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien». Avec Whitman, je me sens en accord — avec Tchékhov aussi —, mais je devrais mieux le connaître. J'admire chez lui la quantité de détails, les esquisses, les scènes, les portraits et les insectes, l'eau, la couleur du ciel... Tout cela se déroule pendant un morne voyage à travers la steppe... Et ce récit humain ne comporte nulle femme. Mais qui dirait que l'amour n'y est pas présent ? Il est épars sur tout ; chaque rencontre, chaque objet, les êtres bons, les mauvais, tout est aimé...

Carnet, je voudrais bien couvrir tes pages de lignes qui ne me fassent pas rougir demain. Je suis faible encore. Plusieurs années désordonnées me pèsent. Mes courts efforts, traversés de rechutes, ne m'ont pas rendu la santé...,

mais j'ai compris du moins que l'avenir que j'attendis si longtemps n'existe pas. C'est à l'instant présent de préparer le lendemain.

Encore assez belles, mes cartes...

Je vois où est le mal, j'en connais le remède... Si je porte les yeux sur autrui, je les vois tous, même les plus glorieux, empoisonnés. Aucun n'est pleinement heureux. Certains ne le furent jamais... Ma grande différence, c'est que je suis presque, au naturel, heureux. Mon tort fut de mal suivre ma nature. Il faut en accepter les bornes, les aimer. Dans un domaine étroit, on possède pourtant l'infini de la terre et du ciel.

Comment se dire les vers ? A voix haute, on ne connaît pas bien le mouvement d'un poème, la vie des mots qui le composent sans cela... Le compositeur, sur les partitions, fait imprimer *allegro, presto, lento*. Le poète aussi, mais plus subtilement. C'est en suivant l'arabesque des mots, sans trop songer au sens, que le récitant trouve le ton. Ceci est vrai surtout pour Baudelaire, dont tout à l'heure, au couchant, je me disais quelques sonnets. Je ne sais pas réciter, et pourtant, dans la campagne, je m'étonnais d'entendre ma voix. Les mots la soulevaient, certains exigeaient un éclat qui naissait de lui-même. Parfois ma voix, en plein vers, s'arrêtait pour préparer le gonflement d'un mot, ou une exclamation... Nul besoin de chercher le sentiment. La dévotion envers les mots suffit... Je fus tout étonné de l'intensité profonde que prenait malgré moi le dernier mot du vers :

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes.

27 septembre.

Azur splendide. Ce dernier jour de vacances, je resterai dans les champs. Tout est graine à mes pieds. Hêtres, chênes, arbustes, laissent rouler leurs fruits. Et moi, couché parmi l'herbe flétrie, dans la nature qui remet son devoir, je m'encombre de livres latins, anglais, italiens. Ce jour si beau ne saurait racheter mes heures de paresse... Me suis-je seulement reposé cet été ?... Je n'ai pas acquis de maîtrise — tout au plus un peu de conscience. Peut-être ai-je restreint le champ des rêves où je m'égarais ; j'ai essayé de m'unifier. Tout fut velléitaire. Demain, disais-je. Quand aurai-je compris que je suis seul, et que la beauté de l'œuvre à construire tient à ma solitude ? La moindre lutte, un refus du plaisir, un chapitre bien lu, me conduit plus directement au grand travail que tout au monde.

L'Italie à laquelle je renonce par force — *et qui me faisait du mal* — m'obsède... J'avais jusqu'ici vécu sans regret, au jour le jour, heureux partout. Jamais je n'ai regretté mon long séjour au Maroc, par exemple, mais, pour l'Italie, je sens un complexe me naître... Ce pays que je n'ai pas épuisé — et qui m'attire dans la mesure où la volupté, la splendeur m'y semblent inépuisables — me devient une patrie perdue. Je ne comprends que trop les regrets de

Stendhal. Entendre parler l'italien m'affolerait... Lire de l'italien m'enchante, me brûle (en ce moment, la *Vita Nuova*). Cette langue, la plus sensuelle, la plus ardente que je connaisse, me remue dans mon corps. A chaque instant, un mot me rappelle des souvenirs précis...

Arrivé à Paris le 30 septembre.

Écrit à Jouhandeau après avoir reçu *Algèbre des Valeurs morales*. J'y reconnus le texte d'une lettre qu'il m'écrivit en 1926... J'essayai de lui dire quelque chose d'aimable... et lui demandai un rendez-vous au dehors (dès que Jouhandeau est avec sa femme, chez lui, il perd le peu de naturel qui lui reste). Pas de réponse... Envoyé, quittant Paris (13 septembre), une carte polie. Se méfier des paranoïaques...

Mme Sternheim me montre un recueil de lettres d'Alfred Le Poitevin à Flaubert. Ces lettres, d'un ton à la fois obscène et tendrement passionné..., laissent peu de doutes sur la nature de cette amitié ; on entrevoit une bande d'amis qui paraissent assez se convenir, Du Camp, etc... Schlumberger voit surtout dans l'obscénité de ces lettres — et leurs outrances — des plaisanteries de carabin. Passe pour les obscénités..., mais le peu que j'ai lu m'a montré aussi certaine affection, certaines attentions... Presque dix ans de différence entre les deux amis. Le Poitevin console Flaubert au moment de son mariage..., «Il n'y a rien de changé», etc... Bientôt, d'ailleurs, le ménage ne va plus... Autre preuve : Mme St. a fait lire ces lettres à Mme X., nièce de Flaubert. Elle insista nombre de fois pour les acquérir, offrant n'importe quel manuscrit de son oncle en échange. Probable qu'ayant déjà fait disparaître de la correspondance, par elle publiée, tout ce qui pouvait «atteindre» Flaubert, il lui fallait aussi supprimer les amis compromettants...

... F. me disait dernièrement qu'il croit que je serai un *tardif*. Rien qui ne me fasse plus plaisir — et m'encourage. Mais ce n'est pas une raison, ajoutait-il, pour paresser...

Les Alléon, à qui je lis des conférences des Annales, quelques contes de Perrault, trouvent que je lis mieux que l'an dernier..., mais ma voix reste rude, manque de mollesse. (Pas du tout d'avis que l'on appuie sur certains mots, au contraire de Gide... Ils n'ont pas le sens de la langue. Ce sont des «diseurs».)

Un soir à l'«Union pour la Vérité», débats sur la guerre d'Abyssinie. Dîné ensuite avec Gide, la Petite Dame et Gabilanez. Comme il a dans sa poche le premier acte de sa pièce, il monte nous la lire rue Vaneau. Succès.

Conduit Gide chez L., peintre allemand, qui venait d'accueillir dans son pauvre atelier trois jeunes scouts réfugiés. Dabit était avec nous. Vêtus en scouts, tous trois sur un divan, ils jouent de la guitare et chantent des airs sentimentaux... et assez rauques. (Gide retourna voir ces garçons.) Déception pour ma part. L. aussi fut déçu. Le régime hitlérien, disait-il, les a gâtés, ils

n'ont plus de réactions.

Visite avec F. au Père-Lachaise. Cohen nous guide. Admirable jardin, romantique à souhait. Tout le XIX^e siècle est là, maréchaux de l'Empire, écrivains, etc., loin des Positivistes. Four crématoire ; à l'entrée du foyer, nous voyons le lugubre chariot. Tombeau exquis, colonne et urne de Nerval, en face de Balzac. Regardons Paris devant nous. Mais le plus étonnant, ce sont les tombes délabrées, et la verdure et les vieux arbres... Côté maquis.

Cohen m'a bien déçu... Déçu aussi par Paul de V., que j'ai tant admiré (Bordaz, qui le connaît mieux que moi, m'avait parlé de son cabotinage). Paul est maintenant *catholique*... Libre à lui. Sa conversion date d'un an. Je ne l'ai pas trouvé changé au point qu'on devinât la conversion — mais changé cependant, et en *moins bien*. Son volume a diminué, et il ne semble pas que ce soit au profit de quelque profondeur. Il y a moins d'élan chez lui, et s'il continue à briller, on sent que c'est par artifice. Tout cela fut affaire d'intuition...

J'avais quelque mauvaise humeur à l'endroit de P., c'est vrai..., mais aussi de la tendresse. Près de lui, je n'en trouvai plus, mais une sorte de gêne (que P., d'ailleurs, ne sentit pas), et que je ne pus m'empêcher ni de montrer, ni d'avouer. «Cette conversion, dis-je comme nous allions nous quitter, ne nous rapproche guère.

— Que veux-tu dire ?

— Elle nous éloigne.

— Oh ! vraiment... J'ai reçu déjà bien des lettres d'amis qui ne comprenaient pas... Ce fut pénible...

— Si du moins tu en as trouvé d'autres ?... (Il cherche, et cite sa marraine — une sainte —, son oncle — un mystique —, et, je pense, les gens de la maison Desclée où il travaille.)

— Je n'ai pas, ajoute-t-il, l'impression d'être éloigné de mes amis, au contraire, j'en suis plus près», etc...

Nous nous quittons assez froidement — et par ma faute, mais je voulus être honnête. Avec personne, ou presque, je n'avais eu d'échanges plus immédiats, plus exquis... Je n'en trouvai plus d'échos. Cela se pardonne difficilement.

J'entends que mes amis soient libres (comme tous les hommes), mais un ami qui se convertit, je viens de l'éprouver, il semble qu'il vous trahisse.

Bordaz me conduit chez Édouard Dujardin, son oncle. Soixante-quatorze ans, allure de grand vieillard, pas encore refroidi, n'a pas renoncé à l'élégance. Bien qu'il ait touché à tout, ne semble pas très cultivé. Sûrement plus sensible qu'intelligent. Bouche excessive. Marié trois fois. Sa dernière femme paraît fort jeune.

Promenade à Versailles, en car, avec les B., comme un Américain. Grande

beauté (les marronniers dorés)..., mais qu'est-ce, palais, nature, auprès de l'Italie ?...

Visité avec F. la maison de Racine, rue Visconti ; elle était à louer (occupée maintenant). Point ou presque point de changement depuis le XVII[e] siècle, mais nul meuble, nul souvenir..., il eût fallu un bel effort d'imagination. Racine menait le train d'un grand bourgeois (écurie, etx...), on montre encore sa terrasse. Il possédait quatre étages...

Journée à Chantilly avec F.. Campagne, bourgade, parc, château, tout nous ravit. Ciel d'Ile de France. Beauté des paons et des chevaux de course. Écuries étonnantes. Architecture un peu désordonnée du château, mais les collections du duc d'Aumale sont sublimes. Cent dessins de Clouet, merveilleux ; les *Heures* de Fouquet ; Raphaël, et bien d'autres ; et Poussin. Fraîcheur des coloris (différence d'avec le Louvre). Il faudra revoir Chantilly, dont la richesse, le choix, la conservation nous ont jetés dans des transports.

Plusieurs visites au Louvre. Admiration extrême pour Renoir. Domine son siècle... Bien vu Poussin et Lorrain. Il me semble toujours, surtout avec F., que le monde de la peinture s'ouvre à mes yeux... Cette fois-ci, je crois avoir vraiment compris qu'il s'agit d'un monde avec tout ce que comprend le nôtre, et *plus beau.*

Visité quelques églises : St-Germain-l'Auxerrois (vitraux), St-Gervais, St-Germain-des-Prés, Notre-Dame. Je dois apprendre à faire attention. Visité monuments de Paris. Folle admiration pour la *Marseillaise* de Rude (le jeune garçon). *Danse* de Carpeaux (vu sa *Flore* au Louvre). *Ney,* de Rude, le bassin du Petit Luxembourg, Delacroix de St-Sulpice, bouquins des quais, Centaure et Lapithe au Pont-Marie, furent l'objet d'une promenade un dimanche avec Fréchet, fort agréable, mais plus artiste qu'intelligent. Cela nous rappelait nos promenades dans Rome. Il faudrait se tracer quelques itinéraires dans Paris.

Vu plusieurs fois Gide. Quand *Les Nouvelles Nourritures* sortirent, je fus à la NRF l'aider à faire son service de presse. Il me signa le premier exemplaire.

Chez Mme St., René Arcos raconte un voyage en Pologne, si atroce et si barbare qu'à jamais il m'aurait dégoûté de la dictature...

Conduit F. chez Groethuysen. Il s'étonnait que nous n'ayons jamais fait partie d'un groupe. Jadis — avant la guerre — tous les jeunes avaient leur bande, leur café. Les raisons qui nous retiennent furent nombreuses (pour moi, surtout la peur des «bovarystes», ou plus exactement la certitude, l'aventure passée, de me désintéresser du groupe). A présent, au contraire, je me sens attiré par les groupes... J'ai assisté à une réunion, boulevard Saint-Michel. Ils étaient vingt autour d'une table, au «Mahieu» (quelques jeunes filles aussi), et ils cherchaient un nom pour leur groupe naissant. Bonne volonté, camaraderie, désir de culture. J'arrivai tard, et vis bien que ces jeunesses savaient mal

ce qu'elles désiraient ; que j'eusse élevé la voix et, sans l'avoir voulu, on m'écouta, je vis le groupe prendre forme... J'étais l'aîné... mon seul mérite !

Je me plaignis à Barruzi de mon complexe d'Italie : je l'ai trouvée, mon Arcadie ; là-bas, j'aime tout et tout me plaît. Il répondit : «Tant mieux ! Il ne faut pas que les voyages passent sur nous sans rien laisser, que la terre partout semble plate. Vous avez découvert une patrie ! De quoi vous plaignez-vous ?»

Le Planquais... Déteste le beau temps, jouit de la pluie. Tous les avortements l'exaltent. Me reprochait, en partant, ma santé, mon apperent bonheur, etc., et cela parce qu'il m'aime ! La joie des autres l'exile. J'éprouve juste le sentiment contraire. Conversation avec Wahl — Gide lui parle de moi.

Conversation avec Paulhan.

Lu, cherchant l Italie, les lettres de Courier, et celles de Stendhal.

Arrivé à Lyon le 13 novembre.

A Lyon, trouve un ciel fort bleu, tel qu'on n'en voit à Paris qu'en été. Je suis frappé du nombre de petits commis, de jeunes apprentis qui circulent, comme à Rome.

Une nouvelle vie ! Quelle chance que cet espoir soit loisible... Il ne tient qu'à moi Mon honneur est engagé. Déjà une conférence et deux dissertations à faire. Wahl me jugera.

Ne connais encore personne dans la maison d'étudiants que j'habite. Ils sont deux cents... Pas d'occasion de leur parler... Mes rapports avec les autres ne sauraient être simples (!). Je les connaîtrai un à un... J'aime leur nombre, leur groupe, la maison entière (comme au régiment, comme partout)..., mais, je le sais, on ne trouve jamais que des individus... quand encore on en trouve !

Lyon, 20 novembre.

Traumatisme dans ma vie psychologique. L'amour que j'éprouvai de seize à dix-huit ans fut trop fort, trop inhumain. Guéri, j'en restai ébranlé. J'en gardai dans la chair de l'horreur physique, comme après une opération... Je ne retrouvai l'équilibre qu'en jetant à tous vents, sous forme de débauche, l'ardeur que j'avais accumulée et qui m'était restée pour compte. Je n'aurais pu confondre l'amour et le désir. J'avais éprouvé l'un, je connus l'autre. Je vois aujourd'hui, après dix ans, que mon expérience de l'amour — trop atroce, malgré ses joies pures et violentes —, puis ma course sans frein au plaisir furent toutes deux «anormales»... Excès dans les deux sens... Mais le second excès me paraît conditionné par le premier, qui m'enleva trop d'illusions. Entrevoir des années durant un ciel dont on approche, que l'on touche parfois, mais que l'on n'est jamais sûr de posséder, se sentir en exil, courir après la joie pressentie qui nous fuit — à la fin, lasse. Cet amour, ce faisceau, peu à peu il

se rompt, et ses fragments se portent, d'abord, vers des objets qui rappellent l'Objet Premier (importance du type physique de R. dans mes recherches...). C'est l'évolution dont parle Platon, mais sur le plan sensuel ; je voulus la joie immédiate, et l'obtins... Peut-être étais-je moins guéri de mon amour que je le crus — en tout cas, point guéri de l'Amour... Avec une ardeur sans cesse renouvelée, que certains appelèrent force d'illusion, je poursuivis mille êtres. Course au plaisir, sans doute, mais aussi course à l'âme. Besoin de boire leur émotion, etc...

26 novembre.

Vite, le temps s'est fait gris. Le ciel reste uniforme. Je ne m'en plains pas ; j'ai trop vu le soleil. Que de remords j'avais au Maroc, en Espagne, à Rome, quand par hasard un jour je restais enfermé ! Le travail me semblait un vol, ou de la joie perdue... Mais, ici, point de ciel..., et la nuit tombe vite. Regarder aux fenêtres n'invite pas au bonheur ; je me tapis sur mon travail — heureux du mauvais temps.

... Lis, pour me plonger dans la philosophie, toutes sortes d'auteurs qui préparent de loin mes devoirs et conférences de décembre. Je m'aperçois que tous les sujets se pénètrent...

Fait la connaissance de Vieillefond, helléniste, en ce moment chargé de cours à la Faculté. Il a passé un an à Rome, au lycée Chateaubriand. Fut à Madrid, aussi, mais préfère l'Italie à l'Espagne. Les artistes de la Villa Médicis, au contraire, dit-il, se trouvent mieux à la Casa Velasquez... Rome les écrase ; ils n'y comprennent rien ; leur manque de culture en est cause..., et vite, par dépit, ils maudissent Rome... L'Espagne, au contraire, plus près de la nature, plus directe, les séduit. Fait de l'Espagne une sorte de pays sauvage, où les intellectuels, bien rares, en sont encore à l'esprit de la Renaissance. Trouve assez peu de rapports entre Espagnols et Italiens ; les Espagnols, non occidentaux, nous restent étrangers. Impossible de travailler, de collaborer avec eux ; la paresse et le désordre règnent ; aucune conscience ou sentiment du devoir ; nulle fidélité..., et tout cela le plus naturellement du monde, au point qu'ils se fâchent si on leur en fait la remarque — leur fameux sens de l'humour n'est pas autre chose que de la susceptibilité ! Les Andalous seraient les plus intelligents. Nullité inconcevable des membres de l'enseignement (les Jésuites réapparaissent). Seuls, les nouveaux instituteurs ont quelque valeur. Tout ce que Vieillefond remarque des Espagnols les fait proches des Arabes. (Grenade, à chaque instant, encore, rappelle le Maroc.) En général, en Espagne, nulle trace de la fourberie italienne. Admirait comme moi au Prado le nombre de jeunes soldats et de gens du peuple paraissant goûter vraiment les tableaux (ce qu'on ne voit jamais en France, et peu en Italie). Admire leur musique populaire (recueillie par Falla), et tous travaux d'artisans...

Ces gens-là, conclut-il, n'ont pas été gâchés par l'enseignement primaire... Trouve, comme j'en avais l'impression, la presse espagnole remarquable.

Pense que rien ne vaut, pour dégoûter du fascisme, un séjour en Italie. L'expérience quotidienne vous en fait percer le bluff. (Je suis d'accord, et aussi que le décor, la parade n'ont changé en rien le peuple italien — Dieu merci !) Mais quoi de plus tragique que cet immense décor de carton, impressionnant pour le voyageur. Cette paralysie, cette crainte pour tous les esprits, et un tel résultat... Il semble que le fascisme n'ait *rien* fait... Les bons Français se trompent, qui le jugent de loin ; on abêtit le peuple (des hommes de vingt-cinq ou trente ans lisent dans l'autobus les journaux pour enfants)... Un savant italien disait à V. que le plus pénible pour lui était de ne pouvoir pas écrire un article dans une revue, sur quelque sujet, fût-ce le n euphonique, sans devoir le finir par la louange du Duce. Sur la place de Tende, un jour d'avril, V. entendit un discours du Duce. Il y avait foule. Ce fut du délire. «Ah ! peuple italien, je vous l'avais bien dit, que nous passerions cet hiver, j'en étais sûr, il le fallait ; j'avais raison ; nous y sommes arrivés, le printemps éclate et l'hiver est fini !»

Brusquement la foule s'apercevait que la saison avait changé. «Il a raison, criait-on, bravo !» — *et les gens de se monter les uns sur les autres.* L'Italie reste belle ; la fougue y est intacte, mais nulle profondeur. Dubaille fit un combat de boxe, un jour, contre un champion d'Italie : «Au début, j'avais peur, il voulait me dévorer, *il jetait des étincelles* ; et puis, peu à peu, il s'est refroidi, découragé... Il a été battu.» Il n'y a pas plus inflammable que les Italiens, c'est ce que j'aime en eux — mais leur flamme s'éteint vite...

Vieillefond alla lui aussi à Civita-Vecchia visiter la maison de Stendhal. Jourda lui a dit qu'il n'y a plus rien à glaner dans les notes manuscrites. Où Vieillefond m'étonne, c'est quand il dit, lui helléniste, que Stendhal *n'était pas intelligent.* Je croyais Stendhal près des gens. En tout cas, je suis bien sûr de son étonnante intelligence ; que de prédictions dans *Leuwen,* dans les *Mémoires d'un touriste* ! V. s'appuie sur certaines *bêtises* que Stendhal a dites (dans une note de Civita-Vecchia, il écrit que l'on devrait résumer en cent pages Descartes, Leibnitz et Kant, et *basta !* pour la philosophie). Cela ne tire pas à conséquence, pas plus que les *Promenades dans Rome* où il ne cite même pas l'*Innocent X* de Velasquez parmi les «beautés» de la Doria, dont il admire les faux...

Le journal m'apprend qu'à Rome la place d'Espagne est débaptisée ; les nouvelles plaques portent *Place du Maréchal de Bono, ancienne place d'Espagne, pays ayant adhéré aux sanctions iniques contre l'Italie...* (18 nov. 35).

Je dirai toujours *Piazza di Spagna...,* comme à Paris *place Médicis,* et non *place Edmond-Rostand...*

29 novembre.

Maintenant on convient que le Conseiller Prince n'avait pas fait tout son devoir dans l'affaire Stavisky... Le voici donc, le magistrat intègre assassiné par la maffia ! Cela en soi compterait peu... Je m'étais fait (comme bien d'autres) une opinion en suivant l'enquête et les débats plus imprévus qu'un roman policier... Mais on donna des noms, on accusa des hommes. *L'Écho de Paris* fit coller une affiche où l'on voyait la maffia en cagoules poser le Conseiller sur des rails... Chautemps, Pressard furent traités d'assassins (Pressard en mourut de peine...). Moi aussi, je ressens du chagrin. Sciemment on a trompé durant des mois les Français, on leur monta la tête..., on les aurait fait se tuer. Le mensonge officiel triompha. Une nouvelle affaire Dreyfus aurait pu éclater. Maintenant que l'attention est détournée, on laisse passer des choses... Sans doute suis-je trop jeune, il me reste des illusions ; le cynisme des grands mensonges me blesse ; pas le cœur d'en rire.

... Pas plus que de l'aventure grotesque du mariage d'Henri. Au moment de la bénédiction nuptiale, à l'église, le bedeau dit au curé, le tirant par la jupe : «Arrêtez, j'ai perdu l'anneau.» On se met en quête, on fouille la chapelle, on lève le tapis. Rien. Le curé assure que sans anneau le mariage sera valable. L'épouse ne veut rien savoir. On recommence à s'affairer, on découvre des objets, pièces, boutons de col, jarretière..., on est de plus en plus gêné. Papa demande enfin au bedeau qu'il se fouille. Avec peine, il sort lentement de ses poches : ficelle, boules de gomme, morceaux de craie – point de chapelet... – et enfin l'anneau. Ah ! soupire-t-on. La cérémonie peut s'achever. «C'était un mariage gratuit, conclut Henri, le pourboire était problématique, et l'anneau en or...» Pendant les signatures, le bedeau ne cessait de répéter : «Heureusement que moi j'ai la confiance ! Ça serait un autre !...» Le tout était charmant, et les interprètes connaissaient bien leur rôle.

Pas le cœur d'en rire ! non pas que j'aie encore des illusions sur l'Église : celle qu'on peut respecter est ailleurs... Mais je m'attriste pour mes parents. Ils avaient obtenu, avec des insistances, que d'aucuns n'ayant pas la foi trouveraient abusives, qu'Henri se mariât à l'église ; ils tenaient au sacrement ; c'était pour eux une joie... ou une consolation. Et, non contents de faire jouer (sans le savoir) une comédie à Henri, il fallut que le clergé s'y joignît.

Commence à faire des connaissances d'étudiants, à entrevoir des gens que je pourrai connaître – de jeunes gens en général. Je suis ému ; approcher les êtres, attendre d'eux quelque chose, me fait trembler ; une sorte d'amour qui voudrait donner du bonheur, de la force, me travaille et voudrait se répandre. Toujours frôler des possibilités ! Et ce qui augmente encore mon trouble – toujours l'action ou les départs d'action m'ont bouleversé –, c'est que je sens que les autres me cherchent, ou du moins que je compte pour eux. Ma mo-

destie en est surprise — et aussi mon amour habitué à croître dans le silence et à se jeter par instants sur quelques inconnus...

Ce que j'ai désiré bien fort jadis, vers dix-huit ou vingt ans, maintenant s'annonce. On vient à moi, ou, quand c'est moi qui m'avance, on me retient. Tragique, comme tous les désirs qui se réalisent. Mais donner l'image d'un homme qu'on peut aimer n'est rien... Je dois faire autre chose.

6 décembre.

Serge Lifar à l'Opéra. Très beau dans le *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, tout à l'affût, les sens braqués. Très «Satyre» de Hugo... Mouvements curieux des abdominaux pour exprimer le désir... Meilleur encore dans *Daphnis et Chloé*. Il s'était fait — le corps bronzé, courte tunique — la tête d'un berger crétois Sa danse, au lieu de figurer la recherche comme dans le *Faune*, exprimait d'abord le trouble et l'inexpérience. Daphnis, indécis, mais inquiet, sautait sans but, jouant de son bâton (grande ressource que le bâton). Je revoyais la photo du Raphaël (jeune marcheur nu) que j'ai dans ma chambre, à Paris... La scène finissait dans les bonds, l'ivresse, l'exaltation. Rien n'était plus païen, ni plus *juste*.

Fait la queue fort longtemps pour avoir une place. J'avais acheté des journaux littéraires pour patienter. Presque tout m'y semblait bête ; je sentais valoir mieux que la plupart des échotiers. Et cela peu à peu m'emplissait d'un sentiment joyeux, celui de juger, d'un espoir, celui de faire mieux — et d'un ennui qui me faisait pleurer, car j'ai beau désirer créer quelque chose, je ne fais rien... Autour de moi, je voyais, j'entendais des étudiants, de jeunes artistes, etc., je les perçais à jour. Malgré ma sympathie qui s'illusionne facilement, je sentais bien que ceux-là, je les ai dépassés... Une jeune fille lisait *Variété*, une autre *L'Immoraliste* ; deux jeunes gens feuilletaient Rimbaud. Des catholiques, après avoir parlé d'action sociale, discutaient *Les Nouvelles Nourritures*. Bien des problèmes et des formes de vie que j'ai connus étaient la raison d'être de mes voisins... Je jugeais ces problèmes et je jugeais ces êtres. En un sens, j'étais moins qu'eux. Encore sans but dans la vie, sinon d'en chercher un. Plein de rumeurs, toujours, mais dont rien ne transpire...

«... Il avait peur de s'engager, vieux reste de son goût d'indépendance, de sauvagerie... Et cependant rien ne lui plaisait plus que les actes qui engagent la vie. Une lettre importante à écrire l'exaltait, une visite, la connaissance d'un etre tout ce qui, un instant, pouvait paraître essentiel. Un ancien besoin de faire des actes importants, comme de semer dans l'avenir, le poussait à diverses démarches. De là, de soudaines et longues conversations, parfois des manœuvres. Les êtres qu'il avait le plus désiré connaître, toujours il arrivait à les atteindre. Les voyages rêvés, il les avait tous faits... L'impression qu'il avait voulu produire sur autrui avec les livres qu'il n'écrivait pas, souvent sa

personne, ou, de loin, son amitié, la réalisait... Terriblement à mi-chemin, il satisfaisait sur lui davantage les autres qu'il n'était satisfait de lui-même... Car il se possédait moins bien, je crois, qu'il ne possédait les autres. Il lui était assez facile de faire des incursions chez autrui ; la chaleur naturelle à son cœur l'y aventurait. Mais il ne revenait de ces recherches que plus affamé. La *chasse* à l'homme le hantait toujours. Peut-être ne savait-il pas sa faim plus belle que l'homme ?»

19 décembre.

... Je ne me suis pas mal tiré d'une conférence chez Wahl. J'avais presque le trac avant de commencer, ayant oublié seulement que depuis plusieurs années j'ai l'habitude de parler en public. Importance de savoir conférer. (Je suis précisément ici passablement de conférences, ce qui occupe mes soirées, me documente sur certains sujets..., et m'apprend la technique.) Schlumberger, qui vint ici dernièrement, par exemple, ne sait pas parler ; mauvaise diction, timidité, manque de vie..., et pourtant ce qu'il disait était remarquable (sur la tolérance, le même sujet qu'à Pontigny).

... Soirée curieuse le 8 décembre. Fête de Lyon. Foule immense dans les rues. Beauté des illuminations. Sur les fenêtres, les balcons, on place des veilleuses. Les bâtiments hauts et sévères, tout en fenêtres tristes, une fois l'an, s'éclairent. Le long des quais et dans les quartiers élevés, ces lumières sont d'un étrange effet. Toujours mon goût de m'associer aux fêtes publiques (beauté à Rome des palais éclairés par des torchères et des veilleuses, Vendredi Saint à Assise...). Je me souvenais, ce 8 décembre, de la Toussaint au Cimetière de Rome. Tout le peuple était là, saluant amoureusement ses tombes, en faisant un jardin, y rallumant le feu... J'aurais dû mieux regarder, mais je connaissais peu, alors, les choses d'Italie.

Lamoura (Jura), 30 décembre.

Passe les vacances de Noël à faire du ski. Auberge de la Jeunesse. Aujourd'hui, reste seul, dans «le poêle», pour me reposer d'une chute. Ce n'est rien. Pour le Jour de l'An, envoyé beaucoup de cartes, reproductions de tableaux, de statues. Forme de la paresse... Lu ces jours quelques dialogues de Platon. «Partout où tu iras, tu seras aimé», dit Criton à Socrate...

Déjà parlé de l'autorité que je me suis découverte sur autrui. Je m'en réjouis moins qu'on croirait. Une partie de ce prestige vient de mon âge. Je vis avec de jeunes étudiants... et j'ai près de vingt-sept ans. Je suis savant à bon marché... De nouveau, à l'Auberge, je me suis aperçu qu'on m'écoutait. Le public s'étend de deux garçons de quinze ans jusqu'à des jeunes gens de vingt-deux ou vingt-trois ans ; il y a aussi des jeunes filles. Je ne suis pas beau parleur, mais les qualités de modestie sont peut-être une ruse pour se faire écou-

ter. Je n'ai d'ailleurs d'esprit que si la compagnie m'en donne. Idées et souvenirs me viennent quand on me les demande... Mais, dans le moment même où je brille, où je sens que mes paroles persuadent, j'ai envie de crier : «Je vous montre un instant quelques beaux éléments ; ils partent d'une source confuse où je ne sais pas mettre d'ordre. Sous l'assurance de ma voix, ne croyez pas à trop de certitude.»

Les instants de succès surtout, petites créations sans durée, me rappellent que j'ai rêvé de construire des œuvres, d'y attacher mon nom.

Je veux qu'on m'aime — j'y réussis parfois — mais voudrais qu'on m'aimât à travers ce que j'ai à dire, qui vaudrait plus que moi, de sorte que même la sympathie que je trouve en chemin (souvent de bel aloi et confiante, et chaude) ne fait que me rappeler mon insuffisance, mon indignité.

1936. Église de Brou.

Rien n'est plus loin de Pœstum, que je visitais l'an dernier à la même époque, rien n'est plus loin aussi des églises romanes (Vézelay, Saint-Benoît, Pontigny, etc...), et l'admiration que malgré tout j'ai ressentie à Brou m'inquiète. A Rome, le baroque, honni des gens de goût, me ravissait ; la fantaisie (trop gratuite, il est vrai) de Brou m'a plu. L'expression ridicule de «dentelle de pierre» peut s'y appliquer, mais les églises de Rome, toutes flamboyantes et dentelées, sont beaucoup plus pieuses. Les portes sont belles, ce ne sont que volutes fleuries ; des guirlandes tournoient qui, en volant, poussent des fleurs chantournées. Le détail est infini, mais il «mange» l'ensemble ; l'extérieur de Brou n'est pas beau. L'intérieur (l'église date du XVI^{e} siècle, construite par Marguerite d'Autriche pour le tombeau de son mari Philibert le Beau) voulut ressusciter le gothique. Chaque nef (il y en a cinq) en reproduit un stade. Blancheur extrême de la pierre ; conservation. Porte de jubé, séparant le chœur où sont les tombeaux. Fameux pleureurs (on les regarde dans un miroir, comme à Dijon). (La mort n'est pas présente en ces tombeaux ; cf., à Paris, celui de Philippe Pot.)

Des artistes flamands les ont construites ; influence extrême de la dentelle de Malines. Partout les monogrammes P. et M., entrelacés de cœurs, de liens, de filins, de boucles, de nœuds... La variété en est étonnante, mais à la fin obsédante (comme les colombes se baisant, aux Hospices de Beaune). Rien ne dirait la complication, la complexité, la minutie, la parure des ornements de ces tombeaux. Ce sont des ouvrages (dans le sens «ouvrages de dame»), plus que de grandes œuvres. Le tombeau de Philibert (le plus simple) est celui que je préfère. Placé au centre de l'église, il est à deux étages. En bas, autour du corps nu, la poitrine gonflée (le prince mourut à vingt-quatre ans d'une pneumonie), s'élève une châsse flamboyante, aux arcs surbaissés, flanquée de statues et de chapiteaux ouvrés. Au-dessus, de style Renaissance, couché sur

un marbre, le prince, habillé, couronné, repose la tête sur un lourd coussin, les pieds appuyés sur un lion. A la tête et aux pieds, deux groupes d'anges nus et potelés, fort bien cambrés, tiennent des écussons, et, sur les côtés, à droite et à gauche, un ange soutient des attributs guerriers (la grâce de ces petits corps rappelle un peu celle des charmants personnages des Tartarughe). Tout le tombeau est en marbre de Carrare.

Quelques vitraux du XVI^e^, fort curieux, et de stalles qui sont, elles aussi, de la dentelle (mais ne valent pas celles d'Amiens). A Brou, vraiment, le bourgeois a trop lieu de s'écrier : quel travail ! Mais jusqu'où peut aller l'imagination dans la fioriture, la ciselure – on croirait que ces motifs de pierre vont se détacher –, c'est ici qu'on le voit. Je désirais depuis nombre d'années visiter cette église.

Véritable allégresse de visiter des choses quand je vais bien. Peu importe la saison ; j'en oublie l'hiver. La campagne, même, que j'aperçois par la vitre du train, me paraît belle ; il me semble vaincre la nature. Ma chaleur intérieure triomphe. Souvent, en voyageant, impression que le véritable emploi de ma vie, c'est cela. Je le fais de mieux en mieux (heureusement). Trouvé à Bourg de petits livres de poche à cinq sous. Ce sont des classiques de la Nationale dont je vais faire mon bonheur.

Lyon, 4 janvier.

Je m'intéresse aux autres de plus en plus – et à l'auberge ma curiosité fut servie...

La demoiselle des Postes, chez qui nous fîmes un réveillon, était une grosse éberluée de vingt ans ; la meilleure fille que j'aie vue, à qui on peut taper sur les fesses et tout dire. Insouciance, bonne humeur, incontinence verbale. Ces gens aiment la vie, et la font aimer. Le Jour de l'An (et les jours suivants), elle se jetait au cou des hommes. Elle nous montra, dans sa chambre, la photographie d'un danseur nu qui lui paraît fort beau – et qu'elle place la nuit près de son lit.

Gentillesse extrême des aubergistes...

Peu à dire du ski. Tous les sports me plaisent (depuis que je fais de la gymnastique)... Il ne faisait à mon gré pas assez froid. Je comptais sur une vraie réaction. De retour à Lyon, je me trouve en bonne disposition. Plaisir de vaincre une difficulté quand on monte une pente glissante ; plaisir grisant de la descente.

A table, nombreuses discussions : politique, religion, cinéma, etc... Grande bonne volonté, et le tout mêlé de cocasseries, ce qui donne tant de charme aux réunions de jeunesse. Sans le vouloir, insinuant, je persuade... On me resservait comme articles de foi des choses que j'avais dites...

7 janvier.

Lu à l'Auberge *Le Peuple* de Michelet. Il a fait mieux ; ce livre est un peu fond de tiroir ; sent la fatigue, souvent – mais parfois on rencontre de ces accents nerveux, brisés, qui sont le propre de Michelet et vous pénètrent. (Ce qu'il doit à Rousseau, à Chateaubriand. Ce que Barrès doit à Michelet.) Je ne me lasserais pas de lire la page sur l'amitié (on la retrouve, je crois, dans *Mon Journal* ou *Ma Jeunesse*...). Ce qui m'a bien touché dans ce livre, c'est l'amour de la France et de ce qu'elle représente dans le monde. Penser à saint Louis que l'on consultait de partout. Notre pays, celui de la Justice... Sentir en soi cet idéal vous rassure ; on est dans la bonne voie... Mais qu'il est étrange de voir aujourd'hui nos penseurs officiels, l'Académie, etc., «penseurs occidentaux», approuver l'Italie fondant sur l'Éthiopie, brisant ainsi avec toute sa tradition des vrais écrivains français. (Le sens de la justice de Pascal... Comment finissent Michelet, Hugo, France...)

Voyage de retour. Je me souviens de mes compagnons dans la Marine. Ils se laissaient mener et ne cherchaient pas à comprendre. (Sans doute pour faire une révolution faut-il d'abord fanatiser le peuple ; c'est une question de masse . Mais cela me choque.)

Chance de pouvoir travailler, m'instruire. On aura besoin d'esprits formés. De gré ou de force, il faudra être révolutionnaire, et l'être solidement. Le seul fait de vouloir maintenir l'humanisme passera sans doute pour un crime. Il faut se préparer. Je ne suis pas encore révolutionnaire... mais étudiant. Mais je sens que je serai révolutionnaire (autrement, je manquerais à mon devoir). Pour le moment, je ne suis pas assez sûr de moi, pas assez irréfutable (je me perdrais dans une action sans portée)..., mais il faudra un jour prendre position (on nous y forcera)...

13 janvier.

«La vérité échappe trop promptement à son esprit naturellement vif, mais faible, et plus pénétrant que profond.» (Vauvenargues : Alcippe).

18 janvier.

Un petit homme endimanché

Conduit Michel à ce restaurant neuf, assez joli, que j'ai trouvé près de chez moi ; on y espère des étudiants, mais il ne vient personne. Pourtant il y a plaisir à manger sous une vérandah une cuisine honnête. Toute la famille s'y met ; la grand'mère aux fourneaux, la jeune femme passe les plats, son mari apporte le vin, le petit garçon ne fait rien, mais il est poli, et le grand-père, manifestement en retraite, se réjouit que sa villa trop grande soit devenue une pension de famille...

Soudain, un petit homme endimanché, mais assez mal vêtu, paraissant proche de la cinquantaine, la moustache un peu grise, entra en soulevant sa casquette. Il paraissait intimidé, mais ne dut pas sentir le mouvement surpris des hôtes parmi leurs plantes vertes. «Un verre de vin», demanda-t-il en soulevant encore sa casquette. On apporta une carafe et des biscuits... «Mais j'ai demandé un verre. – Oui..., ici ce n'est pas une maison comme ailleurs. Soyez tranquille, dit le grand-père. – Ah ! merci !» Et, toujours debout, de se verser à boire. On le considérait avec un peu d'inquiétude. Lui, regardait la compagnie avec bienveillance, mais paraissait si déplacé dans ce jardin d'hiver qu'on aurait pu le croire saoul. Un tramblement imperceptible, ou plutôt une sorte d'agitation, tenait son petit corps. Tous le regardaient. Il avait envie de parler. Soudain, ôtant d'une main sa casquette, il leva de l'autre son verre en disant : «A votre santé, mes braves... C'est un jeune homme de quatre-vingts ans qui vous le dit», et il but lentement son verre au milieu de notre stupeur. Il paraissait, autant le dire, familier de ce coup de théâtre. Voilà ce qu'il avait à nous confier, qui lui donnait l'air si bizarre, cette nouvelle brûlante. «Oui, dit-il, il y en a beaucoup qui me surprennent... Je suis de la classe 55. J'ai toujours mes papiers sur moi. – Quatre-vingts ans ! dit le grand-père si usé, j'ai vingt ans de moins que vous !» Stupeur nouvelle, hélas !

«Chez nous, fit l'homme qui ne paraissait pas avoir cinquante ans et semblait même à mes yeux rajeuni, en Maurienne, dans mon village, ils arrivent tous centenaires. Parfois on me demande le secret ; je réponds : user de tout, et n'abuser de rien.» Nouveau coup de casquette. «Jamais je ne suis fatigué ; je ne sais pas ce que c'est. J'ai besoin de travailler, toujours, une pièce de bois, une réparation... Sans cesse, j'ai envie de faire quelque chose. Pendant seize ans, j'ai été maire de mon village. Ah ! que j'en ai mariés ! j'en ai fait des heureux ! – Et vous avez fait aussi des baptêmes, dit le grand-père. – Oh ! non, je comprends bien... le droit de cuissage..., ça jamais !»

On admira la répartie, et le petit homme subtil ajouta : «Oui, je vois tout, j'entends tout... Je n'ai pas d'infirmité.» Cela était dit très lentement, un peu comme on récite une leçon...

... Enfin, sa casquette à la main, d'un pas vif il avança vers la porte près de laquelle déjeunait la famille et, s'adressant au grand-père : «Je vous souhaite d'arriver à mon âge et d'être bien soigné par vos enfants, comme je le suis par les miens... Je suis si heureux. – Mais je n'arriverai pas à votre âge, dit le grand-père, l'œil hagard. – C'est nous, les enfants, dit le gendre d'un air niais... – Monsieur, dit le vieillard au grand-père en lui tendant la main, au revoir et bien des choses ; mais si, vous y arriverez, à mon âge, et au milieu de vos enfants...» Le vieillard se tourne pour sortir ; le grand-père s'essuie les yeux avec sa serviette ; l'autre soudain se retourne : «Ah ! monsieur, j'ai vu

des larmes dans vos yeux... Ne pleurez plus... Donnez-moi votre main. Soyez heureux parmi ceux qui vous aiment... Il faut être heureux.» Et de le regarder longuement dans les yeux, puis tout à coup, avec hâte, mais tendrement, respectueusement, de lui baiser la main.

23 janvier.

Relu *Sodome et Gomorrhe.* Beaucoup intéressé par le snobisme de Proust. Cette aristocratie qu'il ne se lasse pas de peindre, dont il se moque et que parfois il méprise, on sent néanmoins pour elle son admiration curieuse et jamais satisfaite. Il a percé la vanité du monde et cependant, en en marquant l'inanité, il lui donne sa raison d'être, il le rend plus vivant qu'il n'est. Rien de moins réaliste que cette peinture. La plèbe de Zola est plus près du réel. Côté épique des réceptions, des dîners... Grandes fresques où, malgré la caricature, on sent l'émotion, le respect du peintre. Côté visionnaire..., décuplement de tous les sens.

Obsession sexuelle toujours latente. On se prend à songer à ce qu'aurait gagné, non transposée, cette œuvre..., à ce qu'elle aurait perdu peut-être. C'eût été moins la peinture d'une société, mais davantage celle d'un paysage intérieur. La vision de Charlus présentée ironiquement serait devenue celle de tout le livre ; les jeunes filles de Balbec eussent changé de sexe... Cette œuvre aurait pu être plus émouvante. Mais peut-il y avoir œuvre d'art sans transposition ?

Les grandes pages au début de *Sodome* sont belles. Le mendiant reconnaît son pareil dans le grand seigneur, etc... Gide, évidemment, ne saurait pardonner à Proust...

Dans la nouvelle édition (Bianquis) de *La Volonté de puissance,* je relis le chapitre sur l'art, où Nietzsche insiste sur la chasteté (exemples de Stendhal, Gautier, Balzac, Flaubert...). Il la montre liée à la fécondité de l'artiste, les deux puissances ne faisant qu'une. J'ai bien besoin, moi que nulle morale n'arrête, de me pénétrer de ces paroles. Pas de création sans ivresse, ou du moins sans cette richesse nerveuse qui se dépense dans l'amour. Le moindre degré de pression me grise..., je ne peux plus attendre, de sorte que, n'attendant jamais un vrai besoin, je passe à côté de l'ivresse d'amour comme de celle du travail...

Repris avec délice *Le Neveu de Rameau.* Autant je déteste la «truculence», autant je suis ravi par une langue mâle, chaude, riche — et toujours naturelle.

«Seul, je prends la plume, je veux écrire ; je me ronge les ongles, je m'use le front ; serviteur, bonsoir, le dieu est absent ; je m'étais persuadé que j'avais du génie ; au bout de ma ligne, je lis que je suis un sot, un sot, un sot.»

Assisté à Villeurbanne à l'ouverture du Congrès communiste. Entendu Cachin, Marty, Thorez... Cachin fut le seul qui ne mentît pas. Il insista – la salle était pleine d'ouvriers – sur l'utilité de s'instruire, de s'éclairer, et de faire profiter les camarades de ce qu'on apprend. Certes les ouvriers ont besoin d'apprendre... Ils applaudissaient à tour de bras, à tout instant. (Cachin, aux phrases importantes, frappait la table, c'était comme un signal.) Mais du moins son discours resta-t-il noble. Celui de Marty (dont la voix est désagréable), interpellant les ouvriers : «Dites, les gars...», sur un ton flagorneur, fut pauvre de pensée ; celui de Thorez (bien nerveux dans son allure) fut éloquent, pressant, bien ordonné (sans valoir ceux de Déat). Entre autres affirmations risquées, Marty et Thorez insistèrent un peu trop sur le rôle du Parti communiste dans la formation du Front Commun (à les entendre, c'était une vieille idée communiste qu'ils avaient enfin fait triompher). Qu'en dirait Doriot ? Je me souviens d'une conversation avec Gide en mars 34. Il se désespérait tout justement de la position communiste, parlait d'aller trouver Staline. (J'avoue que je poussais beaucoup moi-même, bien que sans parti, au «rassemblement»...) J'avais quelque plaisir à lire comme à livre ouvert dans ces discours, faisant le compte des vérités et des mensonges... En même temps, je m'assurais (tout en me désolant du mensonge) que la doctrine de tout autre parti m'eût paru moins vraie, et les arguments invoqués encore plus faux. Je sentais autour de moi le peuple vibrer... L'intelligence ne dominait pas..., mais une autre salle, d'un autre parti, m'eût paru plus bête... Il faut accepter certaines règles (bien écœurantes, à mon sens), dont les dirigeants, sans doute, comme dans Platon, ne sont pas dupes..., mais qu'il est difficile au philosophe de prendre un parti !

Minute de silence, hymnes, drapeaux, chants, rien ne manqua... Il y avait de la foi dans cette réunion. Des gens passèrent la soirée, nombreux, sur la place, à écouter les hauts-parleurs. Nulle bagarre, nuls cris séditieux...

Dimanche 26 janvier.

... Ce café de la «zône» où j'entrai de bonne heure ce matin, demandant un «Viandox»... On me sert. Je voulais des croissants. «Hélas ! point, dit la patronne, quand j'en achète, c'est ma fille qui les mange ; les clients n'en demandent pas. – Donnez-moi du pain.» Elle apporte une miche dont je coupe une tranche. Tout cela n'a rien que de banal... Pressé, j'avale debout ce petit déjeuner..., mais sous les yeux du chat de la maison, attiré par le spectacle rare, ou l'odeur, dressé sur une chaise près de moi, et d'un gros chien qui s'est assis à mes pieds et me regarde fixement. Toucher la misère. Humilité de ces bêtes.

Erré dans le marché aux puces. Les banlieues partout se ressemblent,

grands concours d'ouvriers, d'apprentis, assez endimanchés. (J'étais parti pour visiter un atelier de vitraux, que je ne trouvai pas.) Bain de foule, non sans harmonie ; les brocanteurs, sur la place, étaient installés en carré. Cela donnait une sorte d'unité au spectacle. Toujours spectateur des autres, de moi-même... Quelle attitude !... Ma vie, certes, devient intéressante. Toute espèce de chose, de personne m'intéresse de plus en plus. L'ennui se fait lointain... Mais le but de tout cela ? Tableaux, livres, musiques, bains de foule, rencontres, paysages, je mets tout dans le même sac... Tout est prétexte à jouir. J'y deviens habile..., mais après ?

Trouvé dans la brocante un volume d'un certain Aventino, traitant de Rome. C'est un livre médiocre, de «croquis romains», que j'emporte ravi...

Cinéma cet après-midi avec Mathieu * (ai-je parlé de lui ?). Il fait aussi de la philo à la Faculté. A peine s'il a vingt ans. C'est une sorte de prodige (dès le jeune âge). La fureur de connaître et l'angoisse le dévorent. Mathématiques, métaphysiques, poésie, l'absorbent. Je suis entré dans la vie assez mystique de ce garçon fiévreux qui découvre le monde (il m'a recherché), et j'y porte des éléments de joie, d'insouciance. Nous nous opposons. Nous nous étonnons l'un l'autre. Il est, je le sens, heureux de m'avoir trouvé, et sa sévérité pour les autres, en retour, me flatte... Beaucoup de mon succès, d'ailleurs, tient à mon âge. Qu'eût été ma vie d'étudiant, jadis, si j'avais alors connu un Mathieu ?... Quelle passion à discuter, à chercher, à découvrir ! Quelle ardeur ! Mes rapports avec F., qui furent si importants, manquaient de mysticisme. Nous raisonnions trop. Au contact de Mathieu, je m'aperçois que je me suis terriblement éloigné d'un certain monde d'émotions – disons : religieuses.

Tout à l'heure, dans le tram, je feuilletais le *Journal métaphysique* de Marcel, que m'a prêté Mathieu, et regardais assez souvent un jeune homme, me disant : «Quel plaisir de vivre avec lui... quelques jours.» Inutile de le décrire. Il descendit du tram avant moi, et dans la nuit je le vis disparaître, pied-bot, contrefait. O splendeur de la vie et splendeur du désir ! Lequel des deux nous trompe davantage ? Je passe le temps à embellir la vie déjà si belle, et m'use d'admiration. Tout ce qui est nouveau, que je vois pour la première fois, m'éblouit. Sans cesse, je suis repris par l'illusion. Quel grand besoin de se communiquer ! Impossible d'avoir des rapports simples avec les êtres. Le spectateur voudrait toujours monter sur la scène. Pour de nombreux garçons, je le sens, je pourrais être... un secours. Mais, à ma honte, je serais vite las de l'objet subjugué...

* Qui prendra plus tard le nom de *Pierre Emmanuel*. (Note BAAG).

24 février.

... Ma vie serait plus pleine si elle était plus ordonnée. Qu'elle paraisse pleine aux autres, peu importe ! Elle est improductive...

... Mathieu, qui n'a pas vingt ans, fait de longs poèmes, – et moi je n'écris rien. Je l'ai bien observé ; nous nous parlons. Je sais, je vois qu'il fait naître une certaine inspiration par l'effort. Il obtient des résultats. Je lui ai avoué que j'étais presque jaloux... Il m'a expliqué sa méthode. Vivant très près de lui, je vois que des idées que nous échangeons, des impressions communes, passent dans ses poèmes... *Mais moi je ne trouve pas le déclic !* Pas de désespoir encore ; de lourds étages de paresse pèsent sur mon esprit. Le difficile sera de les secouer, mais dessous il y aura bien quelque chose..., car ce ne sont pas toujours des médiocres sur qui je fais impression. Nécessité de commencer. Je m'estime sans doute plus à ne rien faire, espérant le génie, qu'à me mettre à la tâche où je verrais ma nullité..., mais puisqu'il faut d'abord piocher le sol, autant s'y mettre.

Lettre de L. pour contribuer à me troubler de rêves italiens. Si je pouvais l'être davantage... Rome, en ce temps de sanctions, est une bacchante. Les nuits tièdes de cet hiver manqué s'y prêtent, et l'éclairage supprimé. L'incertitude et la peur de la mort tiennent la jeunesse aux entrailles...

Lecture par Claudel d'une *Jeanne d'Arc au bûcher.* Paraît sur la scène en smoking, tenant d'une main une serviette grosse comme une valise (me fait penser à Grock). Rasé, presque chauve, air imposant d'un majordome de grande maison. Avant de s'asseoir, considérant le public peu nombreux d'un air assez dégoûté, il se verse un verre d'eau d'un geste de bistrot. Commence par expliquer son drame. Premières phrases inintelligibles. Les gens se rapprochent. Tire sa montre, une chaîne longue de près d'un mètre la suit. Tout est énorme chez Claudel. L'explication de la genèse de son drame, que peu à peu il fit d'une voix plus claire, laissait croire qu'il ne *comprenait pas ce qu'il disait,* mais les scènes qu'il en lut, d'une voix forte, ardente, rachetèrent tout. Bien qu'on sentît un peu de procédé dans la composition, l'impression de poésie – Claudel règne sur les grands sentiments, la nature, etc. – était indéniable. Je regrettai qu'il n'eût pas lu toute la pièce, quelque chose me disant qu'il n'avait pas choisi, n'y *connaissant* rien, les scènes les plus belles.

Bien que vénérant Claudel, je ne connais presque rien de lui (*Tête d'or* fut une de mes grandes émotions). La société de Mathieu, cette audition de *Jeanne d'Arc* me donnèrent envie de mieux le connaître. Influence dangereuse. Je le sais ; elle pèse sur Mathieu (ainsi que celle de la Bible). Chez moi, elle pourrait contrebalancer celle de Gide, que je crains de trouver assez forte si je me mets à écrire.

Peut-être vais-je essayer (enfin) de ce *Joseph* auquel je songe depuis six ou

sept ans. Comme rien ne m'oblige à ce sujet (qui est cependant celui qui m'attire le plus), il pourra me servir de carrière à gâcher, où peut-être je trouverai ma veine. Il faudrait, toutes les fois que je suis... troublé, écrire quelque chose de ce drame. Transposer. Y jeter tout.

Je n'ai point parlé de Mario, le jeune Italien, mi-Romain mi-Napolitain, que je connais depuis un mois. Il a quinze ans. Je l'ai rencontré au gymnase. Il est très beau, très jeune faune. Visage un peu d'archaïque. Nous nous voyons deux fois par semaine à la palestre ; il apprend à lutter, puis, seul, dans un coin, il fait des mouvements avec un grand sérieux. Comme il m'avait confié que le fait d'être Italien — alors que toute sa famille est définitivement fixée en France — lui rendait difficile de trouver du travail et qu'il aimerait être naturalisé, je pensais à Renaud Icard (point parlé de lui non plus ?), qui connaît toutes les autorités lyonnaises. J'avais revu Icard voici deux mois, dans sa villa (belles collections) ; me montrant des photos de camping, de baigneurs, certains albums d'athlètes édités en Allemagne, il me manifesta le désir de faire un recueil de photos d'un enfant de quinze ans — dans l'état de «ce qui ne dure que six mois» (Rodin). «Si vous trouvez quelqu'un, me dit-il, je serai toujours prêt.»

La première fois que je vis Mario, je pensai à Icard..., mais hésitai. Il fallut que ce gosse ait vraiment besoin de service. L'affaire est en train (naturalisation), les photos seront faites bientôt. Il est attachant, cet enfant ; neuf, naïf, mais observateur, désireux de s'instruire, assez tendre, très sain (il a jadis été berger). Flatté, évidemment, qu'on s'occupe de lui. On n'en saurait attendre que du bonheur, de la paix... Comme un Italien devient précieux en France !

Hier, nous fîmes dans la voiture d'Icard une promenade au bord de la Saône. Le gosse était ravi. Icard (côté esthète insupportable) avait d'abord mené le petit au musée, car il veut en faire un homme instruit ! Le mal n'était pas d'aller au musée... Car Mario a un goût naturel pour les arts... Puis nous fûmes chez le sculpteur *Salendre* (point parlé non plus ? C'est un bel artiste, taillant directement le granit ; son œuvre est forte, sensible ; elle ne craint pas la lumière... Après une visite à son atelier, où Salendre avait parlé avec simplicité et grandeur de son œuvre, Mathieu en fit un poème.). Le prétexte de la visite était de porter à Salendre une petite *Diane de Poitiers* en albâtre, par Jean Goujon, dont il fallait recoller la tête. Statuette merveilleuse, presque un antique. Icard m'avait dit : «Je fais exprès d'emmener Mario, pour que Salendre le voie, un coup d'œil lui suffit.» Nous causons. Salendre, nous montrant son atelier, ne regardait pas Mario..., mais soudain, la conversation tombant sur lui, il dit : «Il est très beau, très bien proportionné. J'aime son visage. (J'avais l'air étonné.) C'est à son visage, si bien construit, que j'ai vu

le rythme de son corps. Une partie me révèle le tout. Une main suffit... Un peu plus tard, je lui ferai signe pour qu'il revienne...» Salendre ne se sert pas de modèle, mais s'imprègne de certains mouvements. Il projette un «Adolescent couché»...

Conférence d'un M. Guillemin, professeur au lycée du Parc, sur Madame Dorval. Guillemin possède les lettres de l'actrice à Vigny, et aussi des carnets intimes dans lesquels Vigny notait ses aventures amoureuses. Vie sexuelle intense, nombre de maîtresses... Avec complaisance, Vigny marquait par certains signes secrets l'espèce et le nombre de plaisirs goûtés avec elles. Il employait en général des caractères grecs. Le peu qu'a dit Guillemin — les carnets sont, paraît-il, «épouvantables» — témoigne d'une ardeur et d'une luxure peu communes. «Je me sens puissamment organisé pour la volupté physique» : cette phrase du *Journal* (publiée récemment) m'avait frappé... (Un garçon qui connaît Guillemin me disait tenir de lui que certaines phrases des carnets sont écrites avec du sperme.) Baldensperger, qui, paraît-il, a vu beaucoup de choses, fut horrifié par les carnets... Probable qu'ils ne verront pas le jour...

10 mars.

Le jour de mes vingt-sept ans, qui tombait un dimanche, il me plut de le passer seul ; non pas pour me livrer à la mélancolie, ni spécialement à la méditation, mais je tenais à jouir de moi-même, à goûter en silence à mes propres dimensions... Sans doute ai-je pensé à cette visite que je faisais en 28 à Max Jacob (donc à dix-huit ou dix-neuf ans), rue Danton ; il recevait Fernand P., jeune avocat précisément âgé de vingt-sept ans, qui s'effrayait avec horreur et inquiétude de ne rien écrire, d'être sec, sans idées, sans génie... (Depuis, cet homme a fait un volume de vers, puis s'est lancé dans le journalisme.) Lorsque P. fut sorti (Max avait alors grande confiance en moi), à mon tour je me lamentai sur mon manque d'inspiration, ma peur de ne pas faire assez bien, etc... Max me remit à ma place, et conclut : «A vingt-sept ans, tu auras déjà fait bien des choses, tu es un autre homme que P., à vingt-sept ans tu auras un nom !...» Véritablement, j'ai souvent repensé avec angoisse à cette scène...

Encore écrit une scène — et assez facilement (le tout est de bien préparer). C'est le dialogue de Joseph avec Mme Putiphar. Maintenant je vais entrer dans le vif du sujet, et du caractère de Joseph. C'est la Prison. (Importance des rêves, me disait l'abbé M., côté moderne du sujet.) J'ai quelque intention — mais vague — de ce qui doit venir. Je sens pourtant l'impression que je *veux* donner... Besoin de plusieurs jours encore de préparation. Je ne peux pas partir sans avoir des jalons, des articulations. Ensuite, je n'aurai qu'à développer... Dans ces cadres, ma chaleur se répandra.

Départ de Wahl, nommé à la Sorbonne — moi qui étais venu à Lyon pour lui ! (A vrai dire, c'était aussi un prétexte pour fuir Paris.) J'étais arrivé (bien qu'avec peu de paroles) à gagner l'amitié de Wahl, homme réticent, mystérieux, évitant les démonstrations, les confidences, mais toujours vibrant d'une émotion secrète. Ses cours n'avaient rien de brillant, mais on y devinait une présence, une angoisse. Ses critiques, d'ailleurs, ne manquaient pas de sel ; alors, ses yeux bleus d'enfant brillaient d'une incroyable ironie. Nous étions plusieurs à nous mettre au premier rang pour ne rien perdre des nuances de ce visage. Je ne fus sans doute pas celui qui le regrettai le plus fort ; j'étais le dernier venu, d'autres le connaissaient depuis des années. Certaines jeunes filles (et peut-être jeunes gens) avaient grande envie de pleurer. Pourtant j'étais le plus intime avec lui (avec moi, il était moins sauvage qu'avec les autres ; l'amitié de Gide nous unissait), et ce fut moi qui lui exprimai la vénération de mes camarades. Cela se passait après son dernier cours, dans le bureau voisin. Tous les étudiants, une vingtaine, attendaient groupés à la porte, dans un triste recueillement. On vit sortir ce petit homme, tout timide, tenant d'une main son chapeau et de l'autre sa serviette ; il adressa quelques mots sans éloquence, puis, laissant tout le monde consterné, il disparut... Alors nous fut sensible la place que peut tenir une âme, même silencieuse. Un grand rayon nous quittait.

Mathieu, l'autre soir, me fit dîner avec Daniel-Rops, venu faire une conférence. Un jésuite, quelques étudiants catholiques, un médecin excessivement bête, et Guillemin (avec qui je m'entendis fort) entouraient le grand Daniel-Rops. C'est un petit homme, excessivement mince et menu, la peau déjà parcheminée (il doit avoir trente-cinq ans), et des yeux fort bizarres qui l'obligent à renverser la tête ; un de ses yeux est toujours mi-fermé, et l'autre beaucoup trop ouvert. Atmosphère de bêtise à cette table bien-pensante (deux étudiants de «gauche», pourtant, méprisaient fort Daniel-Rops, ils cherchaient à me parler, mais, tout à mon rôle d'observateur, vraiment transplanté dans un «autre» monde, je voulais surtout entendre le héros). Assez bien renseigné, comme un Parisien reçu dans les salons et les bureaux littéraires ; mais guère d'affirmations montrant la force, ou d'analyses témoignant de subtilité. Point d'outrecuidance, d'ailleurs, mais au fond pas grand'chose à dire. On le prétend très arriviste (curieuse situation de cet homme en dehors des partis, mais plus à droite qu'à gauche, qui, sans être croyant, pense souvent plus chrétien que les chrétiens et devient un champion de la sainte cause). Sûrement pas un grand homme ! (On m'avait prévenu.) Encore qu'il soit étrange — et peut-être décevant —, je ne le dirai pas antipathique. Il entre peut-être de la pitié dans les sentiments qu'on a pour lui (il est vraiment d'un aspect bizarre) ; on ne peut lui nier un certain sens de la noblesse, de la justi-

ce. Une foule immense vint l'entendre parler (Claudel n'avait pas cent personnes). Public de prêtres, de professeurs des facultés, etc... On lui fit un succès. Bien que ne disant rien (au point de vue de la pensée) et parlant du ton le plus monotone, il fut écouté avec émotion. Il s'agissait de la jeunesse actuelle, de sa misère, de ses droits à la vie..., rien d'original, ni éloquence, ni passion, et cependant quelque chose d'assez captivant. Mystère : cet homme, inférieur du point de vue physique, assez bête (on me l'a dit souvent), prétentieux, voulant d'abord arriver, se laisse écouter, touche les cœurs (ceux des Pharisiens du moins...). Serait-ce là le triomphe de sa volonté ? Il arrive partout précédé d'une réclame savante... Je ne saurais pourtant le croire absolument mauvais. A table, il fit quelques pointes sur Gide, qui (comme tous les beaux jeunes esprits de la droite) l'empêche de dormir. J'aurais dû le laisser continuer... mais ne pus m'empêcher de mettre au point une petite chose. Je sentis aussitôt mon prestige augmenter.

Les voyages que Papa doit faire ici pour l'usine chaque mois lui font du bien. Il arrive le dimanche et nous sortons ensemble. Ce n'est pas ennuyeux. Je suis content de ces contacts. La timidité du père de Benjamin Constant, le poème de Fargue *In aeterna memoria patris* m'ont souvent fait réfléchir... Jamais je n'avais eu de contact aussi réel avec Papa (ou peut-être faudrait-il remonter trop loin). Je le regrettais plus pour lui encore que pour moi. Je devinais sa gêne avec moi, en souffrais peut-être pour deux, et n'y pouvais rien. Mes longues absences aussi bien que les séjours en famille permettaient peu de conversations intimes. Au contraire, ici, nous pouvons, en nous promenant, parler de tous les sujets. Naturellement, nous ne sommes pas toujours du même avis (je le cache souvent), mais l'important c'est de parler, de se connaître. Mon séjour à Lyon m'aura valu les heures calmes avec mon père où j'ai pu le sentir heureux d'être avec son fils, de ne pas le trouver bête, point trop fou non plus (je fais un peu attention). J'ai toujours de la facilité à épouser l'âme d'autrui. Et puis, un père, on ne peut pas avoir que des différences.

... Nous allons au spectacle ; nos promenades s'agrémentent de boissons... Autant le dire, je sens à ces moments mon père rajeuni... Je sens qu'il fait presque avec moi, étant heureux, les folies qu'il ferait dans une aventure... s'il était moins sérieux !

Blake.

«L'essence même du plaisir ne peut être souillé.»

«C'est par la route des excès qu'on arrive au palais de la sagesse.»

♦ **ÉRIC MARTY : *L'ÉCRITURE DU JOUR. LE* JOURNAL *D'ANDRÉ GIDE* (Paris : Éd. du Seuil, 1985, 20,5 x 13,5 cm, 272 pp.).**

Le projet d'Éric Marty est double, comme est double le titre de son ouvrage : il s'agit d'une part d'utiliser le *Journal* de Gide comme parangon de «l'écriture journalière», dont on observerait ainsi le fonctionnement général ; d'autre part, et souvent simultanément, d'utiliser ce principe comme moyen d'analyser et d'interpréter ce même *Journal* : «Si le *Journal* est exceptionnel, c'est parce qu'il réalise comme aucun autre ce qui fait la loi même de cette entreprise sans pareille qu'est *l'Écriture du jour.*» C'est-à-dire que le texte est chargé de fournir les instruments de sa propre dissection, et qu'il n'est ici élevé à la dignité d'œuvre close et suffisante que pour mieux donner à sa critique un caractère irréfutable ; législateur soumis à sa propre loi, il est privé de ces témoins peu dociles que sont les contextes historiques et biographiques.

A une extrémité, on coupe donc le *Journal* des autres journaux qui l'ont précédé, de ceux d'Amiel, de Flaubert, de Stendhal ou de Berlioz, qui ont contribué à l'élaboration d'un genre littéraire par rapport auquel Gide a dû se déterminer ; plus généralement, on le sépare de ses conditions historiques et sociales de production. A l'autre bout de la chaîne, on écarte tout ce qui constitue Gide, homme et auteur, en dehors de ce *Journal,* ses romans par exemple, dont il est pourtant souvent la matrice, ou sa position dans le monde et le siècle, qui oriente nécessairement sa façon de se voir et de se décrire. De ce point de vue, se proposant de décrire l'évolution de l'activité journalistique de Gide, Éric Marty se coupe paradoxalement deux fois du mouvement de l'Histoire : par rapport à son flux, en découpant le *Journal* en quelques minces périodes considérées comme exemplaires ; le chapitre *Histoire* s'appuie ainsi sur les années 1914 et 1940, le chapitre *Religion* renvoie à l'année 1916, et *Politique* à la période 1932-1933, cet isolement leur conférant une ressemblance formelle propice à l'utilisation d'une unique grille de lecture. La période communisante est alors reconnue comme la répétition sous une autre forme de la tentative avortée de conversion religieuse.

Par rapport au morcellement des faits et à leur juxtaposition, on s'interdit de la même façon toute lecture «en situation» ; par exemple, remarquant que Gide reprend au 23 septembre 1914 le journal intime abandonné le 26 août pour une pure notation des événements historiques, Éric Marty propose cette

interprétation :

le temps historique abolit, quoi qu'on en ait, le temps propre. C'est ainsi que l'on peut expliquer la rupture du 23 septembre qui indique que l'ère de la coïncidence des deux temporalités est terminée, ou plutôt que la soumission du *Journal* à l'Histoire n'est plus tenable [...] : l'hégémonie des «événements extérieurs» cesse d'elle-même, et l'intime peut refaire surface. (p. 43).

Or, même si une relation structurelle est indéniable entre la construction du Moi et l'évacuation de l'Histoire, il faut reconnaître qu'ici «l'hégémonie des événements extérieurs» ne cesse pas simplement en raison de cette incompatibilité, mais à cause d'un fait objectif : l'issue heureuse de la bataille de la Marne, et la détente qui s'ensuit après deux mois d'événements précipités. Et si la description de la guerre se modifie et s'estompe dans le *Journal*, ce n'est pas seulement par «impuissance» de Gide «à faire de l'événement historique un événement sien» (p. 35), mais aussi parce que cet événement se banalise et peu à peu se fond dans la quotidienneté. Aussi, lorsqu'Éric Marty écrit :

Une fois la guerre dégradée en pseudo-événement, que reste-t-il d'elle ? La dégradation de l'être-là de l'Histoire ne peut pas ne pas s'accompagner d'une dégradation parallèle du langage. [...] Dans la mesure même où l'événement a ainsi perdu toute valeur, la guerre va se transformer en une vaste accumulation de *On-dit* que Gide recueille scrupuleusement, qu'il collectionne et qu'il dispose dans son *Journal* comme autant de marques ou de témoignages de l'absence de réalité existentielle de l'événement *pour lui*. (pp. 40-1),

ne peut-on voir là le reflet d'un phénomène bien plus général et historiquement daté, l'évolution de l'opinion française, les informations objectives du début du conflit faisant progressivement place aux rumeurs et aux fausses nouvelles ? Cette remarque n'annule pas la portée du propos d'Éric Marty, mais la relativise ; c'est cette mise en perspective qui nous paraît faire ici défaut et qu'aurait certainement facilitée un recours à l'indispensable ouvrage que Daniel Moutote a consacré au *Journal* de Gide, en attendant l'édition critique qu'il en prépare.

Entre ces deux extrémités lacunaires, se trouve le travail subtil et pénétrant d'Éric Marty, dont on doit admirer la virtuosité, mais sans pouvoir se déprendre d'une certaine perplexité, soit devant la possible gratuité de ses reconstructions — possible seulement, car l'autorité avec laquelle sont maniés des concepts abstraits souvent empruntés à la philosophie sartrienne intimide le jugement —, soit devant la relative évidence de notions redécouvertes au prix d'un détour savant. Analysant le *Journal* en rupture avec le reste de l'œuvre gidien, il est conduit à lui attribuer des propriétés qui trouvent leur interprétation à un niveau plus vaste.

A propos de la période engagée de Gide, il relève ainsi fort justement la coexistence de deux discours,

celui tenu devant le Monde et contre lui, et un autre, sous-jacent, discours sans chronologie, à l'écart de la rupture idéologique. [...] le premier discours est celui d'un sujet qui a

affaire au Monde et qui traite de choses importantes, objectives, le second est celui d'une conscience davantage orientée sur elle-même, qui se parle, qui se répète, qui se retrouve, dans l'intime d'une *ré-flexion*. (p. 142).

Mais au lieu de voir là la conséquence d'une confrontation impossible entre Journal et politique, il faut la considérer comme l'extension à la politique d'une caractéristique de l'écriture gidienne en général ; nous retrouvons en effet cette superposition dans les *Nourritures*, mais aussi dans *L'Immoraliste* ou les *Caves*, lorsqu'il s'agit, à l'aide d'un récit «troué» dans lequel émerge un présent d'éternité, de manifester la persistance et la suprématie d'une vision ou d'un fantasme dans la conscience du narrateur.

Mais la lecture d'Éric Marty n'est pas innocente, en ce sens qu'en identifiant ce procédé comme typique de la période communiste, elle permet d'y voir le resurgissement du mysticisme chrétien :

A tout moment, c'est-à-dire de manière inopinée, Gide *reconnaît* dans son cheminement vers le communisme quelque chose de *déjà vu* – son propre christianisme antérieur. (p. 142).

Et comme on a affirmé précédemment que «le *Journal*, en réalité, est parfaitement contradictoire avec la conversion [...] l'acte de conversion, en tant qu'il entraîne le définitif, est pour [Gide] à jamais impossible» (pp. 126-7), on peut expliquer logiquement l'échec de la «conversion» au communisme. Mais d'est là accréditer une image trop classique d'un Gide immuable et «fourvoyé» dans la politique ; c'est occulter la véritable progression vers un positivisme actif et «désespéré» de celui que Sartre, à sa mort, félicitait d'avoir lentement conquis son athéisme, de celui enfin dont le chemin vers le «monde réel» ne fut pas une courte impasse, mais une longue route qui va de la Cour d'assises à *Thésée*.

Il en va de même avec l'utilisation de mots familiers, de diminutifs hypocoristiques («marrant», «longuette») qui sont présentés ici comme l'idiolecte nécessaire à l'univers du *Journal*, et que l'on retrouve assez facilement dans la *correspondance* ; ce qui n'enlève rien à la valeur de ce «langage privé», mais rappelle qu'on ne peut le considérer – comme tout le *Journal*, du reste – sans tenir compte d'un personnage à notre avis trop peu présent dans cette étude : le destinataire. D'un texte conçu très tôt pour être lu, puis publié, peut-on se faire une idée juste sans chercher à quel public, variable selon les époques, Gide pensait l'adresser ?

A un certain niveau, bien des réactions, des phénomènes psychologiques ici décrits pourraient relever d'une analyse plus large : celle de l'égotisme, par exemple, telle que l'a faite Daniel Moutote, ou celle du dédoublement de la conscience, telle que l'a commentée Sartre, en particulier dans ses *Carnets de la drôle de guerre* où il compare son journal à celui de Gide et relève leur commune tendance «à ne pas prendre la réalité au sérieux».

Le livre d'Éric Marty n'est enfin pas dépourvu de certains flottements terminologiques qui rendent sa lecture difficile et ses conclusions incertaines : partant de l'analyse de ce qui est *dû* au *Journal*, c'est-à-dire le fonctionnement de l'écriture journalière et de son pouvoir de structuration du Moi, il glisse vers l'examen de ce qui est *dans* le *Journal*, attribuant alors ce pouvoir aux menus faits qui le constituent, tels que le recensement des migraines, des insomnies ou des rechutes dans le tabagisme. L'introduction avait annoncé ce décrochement, mais ne le justifie pas complètement, car si la première partie pouvait encore espérer présenter le *Journal* comme un texte autonome, avec ses lois de composition, la seconde, en redonnant à son contenu, c'est-à-dire à Gide lui-même, l'initiative, ne peut l'interpréter sans prendre en compte le hors-texte, à savoir la biographie complète de l'écrivain.

Et le principe de répétition lui-même, d'abord présenté comme la pierre de touche de toute l'étude, est sujet à des variations qui, malgré les mises au point, n'évitent pas les incertitudes.

Assurément, le *Journal* de Gide est exemplaire, en particulier par sa richesse qui ne permet pas aisément de le ramener à une unique loi. Lui prêter comme intention essentielle d'arracher le Moi à l'idéologie du Monde, c'est oublier combien ce monde également l'intéresse, et que, ayant décidé de se faire «autre», il n'a pour autant jamais cessé de se vouloir «enfant de cette terre».

[P. M.]

♦ **UWE NAUMANN : *KLAUS MANN* (Reinbek : Rowohlt, coll. «Rororo-monographien», 1984, 19 x 11,5 cm, 157 pp.).**

Dans l'excellente série que représentent les «Rororomonographien», l'équivalent allemand des «Écrivains de toujours» des Éditions du Seuil, paraît enfin un *Klaus Mann* qui, par sa valeur, s'inscrit dans la liste encore mince des publications intéressantes consacrées à cet écrivain. Après les recherches de Friedrich Kroll, parues chez Blahak (Wiesbaden) et en attendant l'édition de la thèse de Michel Grunewald, sans parler ici des études d'Arnim et d'Elke Kerker sur la dimension politique de l'œuvre, la monographie que nous offre Uwe Naumann permet de se faire une idée rapide et claire de l'originalité de cet écrivain qui n'a pas encore trouvé sa véritable place dans l'histoire littéraire allemande.

Ne nous attendons pas, évidemment, dans ce petit volume, à voir se préciser les idées émises jusqu'à ces derniers temps sur les relations qui se développèrent entre Klaus Mann et André Gide. Uwe Naumann se contente de re-

prendre les clichés bien connus, de parler d'«artistes qui durant cette période (celle de la République de Weimar) devinrent soit des modèles, soit des amis intimes» de Klaus Mann (p. 36). Si Jean Cocteau apprécia l'écrivain allemand, Gide conserva à son égard une certaine méfiance et éprouva même parfois de l'irritation, tout en restant d'ailleurs un «modèle» pour Klaus Mann. Des précisions auraient donc été nécessaires à ce moment de l'analyse afin de ne point retomber dans le flou qui a souvent caractérisé l'examen de ces relations. Et comparer la méthode littéraire appliquée par Kl. Mann dans ses œuvres à celle affirmée dans *Les Faux-Monnayeurs*, est chose bien vague, si ce n'est inexact (p. 50). Pourquoi vouloir nous faire entrer dans ce qui est, au sein de la critique littéraire, une véritable auberge espagnole ?

Par ailleurs, il aurait fallu noter que Gide hésita quelque peu à donner son accord lorsqu'il se vit proposer le patronage de la revue *Die Sammlung*. Pour des raisons différentes, Robert Musil, René Schickele et même Thomas Mann adoptèrent une attitude proche de celle de Gide (pp. 62-3). Il aurait été utile d'essayer de comprendre les raisons de ces diverses méfiances et ainsi d'analyser avec plus de détails la nature même des rapports de Klaus Mann avec ses aînés en cette année 1933.

Les indications sur la composition rapide (p. 105) d'*André Gide and the Crisis of Modern Thought*, sur l'état psychologique dans lequel se trouvait Kl. Mann à cette époque (p. 114) sont autant de remarques qui expliquent peut-être certaines faiblesses de l'ouvrage. Mais tant que l'*André Gide* de Klaus Mann n'aura pas subi les assauts de la critique, tant que ce livre ne sera pas abordé à la lumière du jugement sévère que Gide porta, à plusieurs reprises, à son égard, nous resterons sur notre faim...

Pourtant, ne reprochons pas à Uwe Naumann d'avoir finalement fait le bilan provisoire d'une œuvre qui n'a été redécouverte que depuis peu de temps, et à laquelle les Français semblent attacher une grande importance. Cette monographie est une excellente introduction à l'homme et aux milieux dans lesquels il vécut.

[CLAUDE FOUCART]

♦ **ANDRÉ GIDE : CORRESPONDANCE AVEC JEF LAST (1934 – 1950) (Édition établie, présentée et annotée par C. J. Greshoff. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1985, 20,5 x 14 cm, VIII-192 pp.).**

Les mains aux hanches, Auke glisse par grandes foulées. Le buste en avant, Toine le suit à coups de patins brefs, comme les coureurs de Frise. Chaque fois qu'il relève la tête et voit le chapeau de feutre d'Auke, ses joues s'empourprent. C'est comme une vilai-

ne plaie qui défigurerait cette image chère. [...] Il a suffi de ce complet de confection pour que tombe tout le charme. [...]

Le pire de tout, c'est de le sentir tellement à l'aise, dans cette défroque de bourgeois et presque fier de la porter. [...]

En quelques coups de patins, il a rejoint son ami.

– L'un derrière l'autre toujours, ça vaut mieux, dit-il, c'est mon tour d'entraîner.

Les yeux fixés sur le Schokland et, dans le dos, la main de son ami qui serre la sienne, Toine se sent enfin rassuré.

(Jef Last, *Zuyderzee*, trad. Eckman, Paris : Gallimard, 1938, pp. 243-4.)

Dans cette petite scène tirée du plus connu des romans de Jef Last, celui précisément que Gide a préfacé dans sa version française, c'est presque toute l'histoire des rapports entre ces deux hommes qu'on trouve involontairement résumée, telle qu'elle se révèle aujourd'hui à nous à travers la publication de leur correspondance. Last, c'est un peu Toine, ce patineur pressé qui toute sa vie a couru le monde pour assurer sa liberté ainsi que celle des autres ; il est cet ami fidèle et ombrageux, toujours à la recherche d'un compagnonnage, toujours redoutant d'être oublié ; vite désespéré, vite rassuré. Il est enfin ce prolétaire intransigeant qui refusa une fois pour toutes, même par le biais de la littérature, de retrouver le statut bourgeois de ses origines (à l'inverse d'un Guéhenno, comme le fait remarquer C. J. Greshoff dans son introducttion). Ne peut-on alors deviner la silhouette de Gide dans ce Auke aux vêtements cossus et aux gestes lents ? Mais, bien plus que cette similitude approximative, c'est le mouvement même de cette scène qui nous apparaît ici chargé d'une valeur emblématique : avec leurs positions alternées, ces deux amis qui s'entraînent l'un l'autre à tour de rôle figurent parfaitement Gide et Last glissant sur les chemins de la politique, lorsqu'il s'agissait de s'engager concrètement, ou plus simplement de la vie, quand il fallait se remonter le moral.

Nous les voyons en effet, proches ou lointains, amis de toutes façons par les idées et les mœurs, s'interpeller à travers une Europe de plus en plus marquée par la montée des périls. Last est ce «franc camarade» des années trente qu'une totale identité de points de vue permit à Gide de traiter avec une simplicité directe qui n'est en rien de la condescendance ; à une époque où la correspondance de ce dernier se transformait en brefs billets à des destinataires de plus en plus nombreux, les échanges avec Last témoignent d'une attention toute particulière. Certes, pour tout ce qui touche à la littérature, Gide demeure le maître, celui qui se permet de critiquer sévèrement les œuvres de son ami, celui à qui l'on réclame une préface et dont on traduit les œuvres. A ce titre, surtout après 1945, Last se fit un remarquable propagandiste de la pensée gidienne, et l'on découvre grâce à quel point elle était répandue et populaire en Europe à la veille et aux lendemains de la guerre.

Mais dans le domaine politique, Last est plus souvent l'entraîneur, celui

des deux qui donne l'exemple du risque, ou qui réclame pour certains dissidents la protection de l'autre, une protection d'ailleurs accordée généreusement. A ceux qui persistent à accuser Gide d'avarice, il faudrait faire lire ces lettres par lesquelles tant de mandats sont annoncés à la seule requête d'un ami. Combien, depuis, se sont contentés de distribuer leur signature au bas des manifestes !

Enfin, face à l'échec du Front Populaire en France et à l'avènement des fascismes en Europe, Last se montre le plus clairvoyant, gardant Gide parfois de certaines tentations extrémistes, comme si la précarité de sa situation matérielle l'aidait à préserver son sens de l'indépendance. Prolétaire écrivain, communiste repenti, homosexuel marié, non-conformiste vivant dans un pays «aux fenêtres fermées», Last fut partout sur le front des idées nouvelles, mais ne s'intégra nulle part ; après avoir combattu en Espagne, puis en Hollande dans la Résistance, il aurait pu jouer les personnages officiels. C'est alors qu'il apprit le chinois et s'embarqua pour Java.

Cette correspondance, si riche et incomplète soit-elle, réussit finalement à nous émouvoir autant qu'à nous intéresser. Nous y trouvons Gide face à ses engagements politiques et surtout moraux, fidèle plus qu'on ne l'a dit, et ne laissant pas sa rupture avec le communisme altérer sa solidarité avec les peuples en lutte contre les dictatures nouvelles. Nous y découvrons surtout un Jef Last aux multiples facettes, au tempérament généreux, inquiet dans tous les sens du terme, atteint de doute et de bougeotte, mais toujours clairvoyant ; quant aux angoisses que lui occasionne parfois sa vie amoureuse, elles nous donnent une assez bonne idée de ce que purent être celles de Gide vingt ans auparavant. Beaucoup de passages seraient à citer, car le style de Last, tout en conservant certaines maladresses savoureuses («J'ai merde de l'Europe», déclare-t-il après la guerre), se fait progressivement plus souple pour traduire ses états d'âme. Parlant des jeunes d'Oslo, qu'il juge matérialistes et brutaux, ce prétendu cynique écrit : «Je voudrais tellement aimer, chérir, être bon pour quelqu'un, je suis affamé de tendresse, je voudrais me donner, me sacrifier, servir à quelqu'un, et je ne fais que frôler des aventures louches, puantes, dangereuses et dégoûtantes.» (p. 81).

Mais ce qui le rend pour toujours proche de Gide, c'est, plus encore que cette sensibilité souffrante, la ferveur à profiter d'une vie dont il s'évertuait à remplir tous les instants, fût-ce au prix du danger, transformant ses difficultés matérielles et ses inquiétudes sentimentales en un dynamisme généreux, une volonté de bonheur partagé. A la veille de partir combattre aux côtés des républicains espagnols, il écrivit cette phrase qui résume et illustre toute son existence : «Ce n'est pas la durée, mais le sens et l'intensité de la vie qui m'importe. Plutôt une fin avec effroi qu'un effroi sans fin.» (p. 31). [P. M.]

♦ **PAUL CLAUDEL – JACQUES RIVIÈRE : *CORRESPONDANCE 1907-1924* (Édition complète, texte établi par Auguste Anglès et Pierre de Gaulmyn, explications et notes de P. de Gaulmyn, avec une introduction par A. Anglès. Paris : Gallimard, «Cahiers Paul Claudel» n° 12, 1984, 20,5 x 14 cm, 407 pp.).**

De même que les *Carnets* de Jacques Rivière, publiés chez Fayard en 1974, reprenaient et complétaient *A la trace de Dieu* (NRF, 1925) mais, tout en l'étoffant, en changeaient sensiblement l'éclairage, de même que le *Rimbaud, Dossier 1905-1925* publié chez Gallimard en 1977 renouvelait le sujet après le *Rimbaud* paru chez Kra en 1930, de même encore cette publication enfin intégrale des textes conservés (il semble que peu de lettres aient été perdues, mais il est certain, hélas ! que plusieurs d'entre elles touchaient à des questions cruciales) confirme, s'il en était encore besoin, que (grâce notamment aux efforts aussi discrets qu'efficaces de son fils Alain) les travaux sur Rivière sont bien entrés dans une ère nouvelle. La stature intellectuelle et morale de cet architecte méconnu du paysage littéraire français du XX^e^ siècle émerge peu à peu des pieuses bandelettes qui eurent – on ne le dira jamais assez – le mérite de préserver ce qu'elles enrobaient.

En 1926, Isabelle Rivière avait préparé l'édition de 61 lettres ou parties de lettres «retraçant un parcours spirituel commencé avec la première lettre et que l'on pouvait considérer comme achevé à la Noël de 1913» (Prière d'insérer). Pour cette publication faite chez Plon et plusieurs fois reprise, Isabelle avait composé une préface restée célèbre et que l'Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier a republiée intégralement dans le numéro d'*Hommage à Isabelle Rivière* de son *Bulletin* (n° 22, 1980-81), pp. 163-71. «La présente édition, annonce pour sa part P. de Gaulmyn, restitue dans leur intégralité les 85 lettres qui couvrent la période de l'ancienne édition, et y ajoute tout le reste de la correspondance connue, c'est-à-dire 49 lettres échangées entre janvier 1914 et la fin de 1924. Cela fait en tout 134 lettres, plus trois lettres envoyées par Claudel à Isabelle Rivière pendant la captivité de son mari.» (p. 33). On sait que, si les temps sont venus de tout dire, c'est que les passions et les curiosités ont bien changé. Isabelle avait ses raisons de n'entendre dans les dernières paroles de Jacques Rivière qu'«un grand cri de triomphe et d'actions de grâces». Auguste Anglès, quant à lui, après avoir écrit : «il y aura une survie de Jacques Rivière en Paul Claudel», précise en conclusion (pp. 30-1) : «En Jacques Rivière [Claudel] a apprécié la qualité humaine, fine et fière, accueillante et intransigeante, offerte et ombrageuse, qui fit de lui aux yeux de leurs contemporains – Gide comme Du Bos, Paulhan comme Ponge – le discret génie de l'aventure littéraire. Que les dissentiments ne nous induisent pas en erreur : Claudel a aimé en lui le contraire de

ce qu'il était lui-même ; il a gardé, indépendamment de toute visée religieuse, une tendresse particulière et un peu déroutée pour celui qui lui avait fait découvrir ce que la transparence peut avoir de réfractaire.»

Aux vingt pages de cette introduction, l'édition ajoute un *In memoriam* de M. Malicet, associant Jacques Petit et Auguste Anglès, puis, dus à P. de Gaulmyn, une note de deux pages «sur l'édition du texte», une centaine de pages de notes, qui sont des modèles d'érudition, de clarté et d'à propos (les sept seules lettres qui n'en appellent pas bénéficient des «textes de liaison» sur lesquels on reviendra) et quatre index. Autant dire que cet ouvrage est un instrument capital pour ceux que leurs lectures ou études appellent tant vers Claudel ou vers Rivière que vers... Gide (le contemporain le plus souvent nommé et dont on trouve 79 mentions dans l'index des noms de personnes, certaines portant sur plusieurs pages). On verra donc naturellement dans ce volume comme un fascinant volet qui vient s'articuler sur la correspondance triangulaire et spirituelle Claudel-Jammes-Frizeau (Gallimard, 1952), qui, on s'en souvient, contenait déjà 11 des 17 lettres répertoriées de Rivière à Frizeau.

Faut-il en vouloir à l'annotateur d'avoir, sur tel point précis, laissé planer comme l'ombre du fantôme d'un doute : si, par exemple, Auguste Anglès présente comme certaine la communion de Rivière à Noël 1913 (p. 26), probablement sur la foi d'Isabelle, P. de Gaulmyn écrit prudemment (p. 219) : «Selon Isabelle Rivière, il a annoncé à Claudel qu'il a communié à la messe de Noël. En même temps, l'abbé Fontaine écrivait qu'il s'était confessé à lui.» Doit-on nécessairement en conclure (la lettre de Rivière à Claudel étant malheureusement perdue) que Rivière soit «revenu aux sacrements catholiques» (p. 33) ? Ne pourrait-on plutôt songer que seul le sacrement de pénitence soit dans le droit fil de la réponse de Claudel datée du 5 janvier 1914 sur quoi se clôt le recueil édité par Isabelle ? Avant de la terminer par la phrase : «C'est bien, ce que vous avez fait», Claudel avait écrit, par exemple : «Ce que vous me dites n'ôte rien, bien au contraire, à votre mérite, et à la vertu du sacrement que vous avez reçu.»

Mais c'est sans doute une bien petite chose que la distance qu'il peut y avoir d'un singulier à un pluriel, en l'occurrence de la pénitence à la communion, au regard de la quantité de lettres inédites (plus de la moitié au total) que révèle ce *Cahier Claudel* et de la moisson d'informations contenues dans son apparat critique.

Puisque l'un des mérites de cette édition complète est d'éclairer les principes qui ont guidé la préparation de la première, on retirera d'un rapide examen les impressions suivantes : a) dans au moins un cas, il s'agit d'une lettre (celle du 28 décembre 1910) longtemps égarée et retrouvée dernièrement ; b) dans quelques cas, il paraît bien s'agir de passages trop difficiles à concilier

avec les visées d'édification religieuse de l'édition ; c) de nombreuses suppressions ou coupures (ces dernières presque toujours marquées par une ligne de points) concernent des textes de circonstance (faire-part, rendez-vous, etc.) considérés comme non importants ; d) plusieurs des coupures (toutes pratiquées dans les lettres de Claudel, ce qui donne à penser que c'est lui qui les avait demandées) consistent à supprimer des propos sur les écrivains du temps (par exemple, dans la lettre du 10 décembre 1910, ce que P. de Gaulmyn n'hésite pas à appeler, p. 334, l'«éreintement grossier» de Marguerite Audoux).

En 1914 et à partir de 1917, ces trois dernières orientations dominent tant la correspondance qu'il n'en eût subsisté qu'assez peu s'il avait fallu en poursuivre l'édition sur les mêmes principes : l'abstention totale semble donc bien avoir été l'attitude logique. Ces quinze dernières années de la correspondance ont inspiré à Auguste Anglès des formules singulièrement fortes. Après avoir constaté que les méditations de la captivité de Rivière ont fait «que cette période se trouva paradoxalement celle où ils furent le plus proches l'un de l'autre», il assure que «si quelqu'un a "pris" Rivière – qui était assez grand garçon pour se déprendre seul – à Claudel, ce ne fut pas Gide, mais Proust» (pp. 28-9). A. Anglès met sur le compte de «l'absence et la distance» le sentiment de dépossession dont souffre Claudel, sentiment qui le fait par exemple, du Japon où il est depuis moins d'un an en poste comme ambassadeur, protester en ces termes, le 7 août 1922, contre la publication d'un texte d'Aragon (il s'agit de *L'Extra*) : «Je ne puis comprendre comment un honnête homme, un père de famille et un chrétien (du moins vous vous disiez tel à un moment donné) laisse publier sous son nom et sous sa responsabilité les saletés abominables que je lis dans le numéro de juillet de *La NRF.*» Sans doute, comme l'on parle du don de *double vue,* faudrait-il attribuer celui d'*ouïe seconde* à Auguste Anglès, qui sut, selon ses propres mots, «tendre l'oreille» et percevoir, sous les éclats dissonants, la plainte murmurée de deux âmes désaccordées (pp. 29-30) :

Rivière en était venu à considérer la morale comme un travestissement de l'authenticité première du moi, un obstacle à la connaissance positive du «cœur humain». Dans sa vie, que le scrupule avait entravée, survint la tentation de l'hédonisme.

De Tokyo tombaient admonestations et excommunications, même si elles n'excluaient pas, à propos de Proust, le sens aigu de la qualité artistique et des voies qu'emprunte la création. De Paris répondaient des plaidoyers, des protestations de fidélité, des demandes de collaboration qui avaient l'air de prévoir qu'elles ne seraient pas entendues. [...] La discussion morale a supplanté le tournoi de la foi dans cette dernière phase d'un dialogue dont le champ s'est rétréci et la passion refroidie.

On ne saurait terminer sans évoquer le charme et toute la lumière que cet ouvrage tient au tissu conjonctif, je veux dire aux textes en italique qui, liant chaque lettre aux voisines et truffés de documents inédits, cimentent le tout

et le font vivre d'une vie intense. Ainsi, grâce au tact et à la pénétration de P. de Gaulmyn, jusqu'aux moins initiés liront cet échange authentique avec un plaisir aussi entier et immédiat qu'un roman par lettres.

[BERNARD MELET]

♦ **ANDRÉ GIDE – ISABELLE RIVIÈRE : *UN DÉBAT PASSIONNÉ. CORRESPONDANCE 1914-1932*** (Édition établie, présentée et annotée par Stuart Barr. ***Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier,*** n° 34, 3e trimestre 1984, 21 x 15 cm, IV-78 pp.).

Souhaitons que, malgré la modestie de la présentation – un volume extra-plat dont la couverture s'orne d'une photo de la façade du château de Cuverville – et de la diffusion – celle d'un bulletin d'association (honni soit qui mal y pense !) – la publication de cette correspondance qui, à l'exception de lettres isolées ou de citations, était jusqu'à présent inédite soit remarquée par ceux qui – spécialistes ou simples lecteurs – sont désireux de mieux connaître les deux âmes ardentent qui s'affrontent dans ces pages. On ne saurait en effet en surestimer l'intérêt ni le mérite.

L'intérêt de ces quarante-trois lettres (Stuart Barr le définit avec précision d'entrée de jeu) est au moins triple : elles renseignent sur «la crise religieuse de Gide en 1916 et son attitude ultérieure envers le catholicisme» (p. III) ainsi que sur ses efforts pour faire connaître Conrad en France ; elles montrent le rôle joué par Isabelle Rivière comme assistante bénévole de son mari, quand il fut secrétaire puis directeur de *La NRF,* et la passion qu'elle mit à servir sa mémoire après sa mort en 1925 ; enfin, elles témoignent de la tension quasi permanente des relations entre deux êtres d'élite qui, rapprochés par l'existence mais singulièrement mal faits pour s'entendre, s'y emploient pourtant de toute leur volonté et avec une grande bonne foi.

S'il est certain que les concours apportés au présentateur, et qu'il détaille en première page, ont été essentiels, ils ne doivent pas faire oublier le mérite de Stuart Barr lui-même. En effet, si les chercheurs pourront regretter l'absence d'un index, ils disposeront en revanche d'une page de préface, d'une substantielle introduction (de vingt-six pages !), d'un texte de liaison (p. 33) et d'une annotation abondante, riche en éclaircissements historiques et biographiques, en références contextuelles et contenant plus d'un document inédit. Un tel appareil fait de cette publication une véritable édition critique, dont on appréciera de surcroît l'élégance typographique.

Que soient donc remerciés les *Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier,* pour avoir permis à cette correspondance de voir le jour.

[B. M.]

♦ A PROPOS D'*ANTOINE ET CLÉOPÂTRE* : LE TÉMOIGNAGE DE LÉON BAKST.

La publication récente du tome II de la *Selected Correspondence* de Stravinsky (*Selected Correspondence*, edited and with commentaries by Robert Craft, London : Faber, 1984) nous permet un nouvel aperçu sur la réalisation d'*Antoine et Cléopâtre*. La première adaptation gidienne de la pièce de Shakespeare est représentée à l'Opéra de Paris en juin 1920 avec une musique de Florent Schmitt, décors et costumes de Drésa, mise en scène de l'acteur De Max. Ida Rubinstein y trouve l'occasion de briller à la fois en vedette et en Mécène. Ce que nous ne connaissions pas assez clairement, peut-être, c'est le rôle qu'ont failli y jouer Stravinsky et Bakst. Celui-ci devait primitivement s'occuper de la mise en scène. Jean Claude nous rappelle d'ailleurs que c'est Bakst qui a déjà aidé Ida Rubinstein à créer sa Cléopâtre en juin 1909 (v. le *BAAG 55*, p. 330).

La nouvelle traduction-adaptation de la pièce a été commandée — selon Gide — en 1915. Les lettres de Bakst nous apprennent des faits nouveaux. Le 12 juin 1917 Bakst écrit en effet à Stravinsky pour le mettre au courant d'un «nouveau projet» d'Ida Rubinstein : il s'agit de la mise en scène d'*Antoine et Cléopâtre* dont il dessinera les costumes et le décor. Ida Rubinstein, après avoir demandé à Gide de fournir une traduction littérale du texte, s'adresse maintenant à Stravinsky par l'intermédiaire de Bakst. Ce qu'elle lui propose, c'est surtout une introduction musicale et une musique de scène : il jouira d'une «liberté totale» — mais on lui recommande, si possible, de ne pas écrire pour des voix. Bref, les rapports entre le maestro et l'impresario seraient les mêmes qu'Ida Rubinstein avait maintenus avec Debussy lors de la réalisation de *Saint Sébastien*. La musique devra être prête en décembre 1917.

La réponse de Stravinsky est brusque : un télégramme annonce qu'en principe il y donne son accord, mais qu'il ne peut rien décider sans en avoir parlé avec Bakst. Il ne peut pas quitter Morges ; Bakst doit rester à Paris. Voici un problème : Ida Rubinstein, selon Bakst, a l'habitude de tout faire par écrit. Ceci n'entre pourtant pas dans les habitudes de Stravinsky. Un deuxième télégramme refuse catégoriquement toute discussion épistolaire (5 juillet 1917). A celui-ci répond un télégramme de Bakst qui annonce l'arrivée «dans trois semaines» de Gide chez Stravinsky. Dans la lettre du 11 juillet, Stravinsky fait preuve d'une certaine impatience. Il considère que son rôle doit être précisé : il faut absolument qu'il en parle sérieusement avec Bakst — ou avec Gide. S'ils veulent monter Shakespeare, dit-il, de la manière qu'il suppose — c'est-à-dire dans l'esprit léger et avec les décors somptueux de *Saint Sébastien* ou d'*Hélène de Sparte* [1] —, il ne voit absolument aucun lien possible entre

une telle présentation et la musique qu'il veut écrire. Il ne se sent pas capable de composer une musique comme celle de Debussy dont le seul objet est de créer une ambiance théâtrale : il a surtout besoin de bien comprendre le caractère général de la production.

Bakst lui répond par télégramme (30 juillet 1917) : ils disposent de huit mois ; la mise en scène sera «à la fois réaliste et synthétique». Mais Stravinsky ne peut pas se faire une idée d'une telle production : c'est trop vague. Le mieux, c'est d'attendre les réponses que Gide pourra lui fournir lors de sa visite. Mais Bakst, tout en essayant de calmer les doutes du compositeur, se montre inquiet du modernisme de Stravinsky : si le chef-d'œuvre de Shakespeare est présenté d'une manière «progressiste», il doit se refuser «l'honneur et le plaisir» de cette collaboration. En d'autres termes, si Stravinsky aime le modernisme des *Contes Russes* de Seriozha, il trouvera que Bakst a une conception d'*Antoine et Cléopâtre* trop historique. Bakst croit qu'il faudra faire valoir l'idée de l'auteur, tout en respectant le contexte historique — «même si on agit ainsi à contre-cœur». Dans la lettre importante du 25 octobre 1917, Bakst parle d'une rencontre avec Ida Rubinstein et Gide. Il en ressort qu'il leur a parlé longuement de la mise en scène de la pièce, et que Gide est pleinement d'accord avec lui. Quant à Stravinsky, dit-il, s'ils ne peuvent pas se mettre d'accord par écrit (et Bakst est toujours retenu à Paris, il ne pourra pas le rejoindre en Suisse), il faudra renoncer au projet. C'est vraiment dommage, ajoute-t-il, que Stravinsky n'ait pas pu en parler plus longuement avec Gide. Il rappelle ainsi une conversation qui a eu lieu vers la fin de l'été 1917, au cours de laquelle Gide, avec l'aide de Stravinsky et d'Edmond Gilliard, a dressé une liste d'une dizaine de morceaux musicaux.[2] Voici donc le point précis sur lequel Stravinsky se sépare de ses collaborateurs. Sa proposition d'en faire une interprétation moderne a été rejetée à l'unanimité. Bakst en précise les raisons : le conflit avec l'élément historique de la pièce qui en résulterait ne manquerait pas de provoquer le rire du public. Il renchérit : imaginer De Max habillé en général italien, Cléopâtre comme la femme d'un cheikh égyptien, le palais de la reine meublé dans le goût moderne ayant l'air d'un appartement de danseuse du ventre... Non : c'en est trop — et Gide y fera fortement objection (ce qu'il n'a pas manqué de faire dans son *Journal*, 16 janvier 1923). Mais Bakst envisage déjà une solution : il se peut que Stravinsky ne veuille pas en faire un succès de scandale moderniste... S'il se con-

1. *Le Martyre de saint Sébastien*, musique de Debussy, texte de d'Annunzio, 1911 ; *Hélène de Sparte*, tragédie lyrique de Verhaeren représentée au Théâtre du Châtelet le 4 mai 1912, décors et costumes de Bakst, mise en scène d'Alexandre Savine, Ida Rubinstein (la critique jugea l'atmosphère de la pièce plus slave que grecque).

2. Voir ma *Chronique musicale d'André Gide*, à paraître.

tente d'écrire une musique qui crée fidèlement les deux mondes de l'Égypte voluptueuse et de la Rome victorieuse, il ne trahira pas l'esprit de la production. Bakst ne prétend pas parler en archéologue : c'est l'esprit humain qu'il veut représenter dans sa mise en scène. Il termine sa lettre en faisant vigoureusement appel à la collaboration de Stravinsky : qu'il lui communique sa décision, avec les détails de l'orchestre dont il voudra disposer. Le 31 octobre, Stravinsky lui répond : puisqu'il jouit d'une liberté totale, il y donne son accord – et il ajoute des précisions sur le contrat éventuel. Mais voici un nouvel écueil. Le 3 décembre, il envoie un télégramme pour dire à Bakst qu'il n'a pas reçu de réponse d'Ida Rubinstein. Doit-il écrire sa musique, ou non ? Le refus de Stravinsky est proche : le 6 et le 16 décembre, il télégraphie à Pequin, l'homme d'affaires d'Ida Rubinstein, et modifie ses demandes financières. Il renonce bientôt au projet sans avoir pu se mettre d'accord avec ses collaborateurs, les questions d'argent et d'esthétique y ayant toutes les deux joué leur rôle... Pour se défendre, Stravinsky dira plus tard [3] que la distance entre Shakespeare et le monde antique d'*Antoine et Cléopâtre* est beaucoup plus grande que la distance entre une production «shakespearienne» et une mise en scène moderne. Quant à Bakst, il sera de nouveau consulté lorsqu'Ida Rubinstein renouvellera avec Gide l'idée d'une présentation mimée de la pièce – mais, comme nous le rappelle Jean Claude, ce dernier projet n'a pas abouti.[4]

[PATRICK POLLARD]

3. *Stravinsky in Conversation with Robert Craft* (Harmondsworth : Penguin, 1962), p. 268. [V. la trad. franç., par Francis Ledoux : Igor Stravinsky et Robert Craft, *Souvenirs et commentaires* (Paris : Gallimard, 1963, coll. «Du Monde entier»), p. 184.]

4. *BAAG 55*, p. 334 – lettre de Florent Schmitt à Jacques Rouché qui date vraisemblablement de la période 1923-1924.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

autographes Notre ami Alain Carré (Augsburg, RFA) a relevé dans le catalogue de la librairie Helmut Tenner, de Heidelberg, *Autographen und Urkunden. Widmungsexemplare, Auktion 116/1, 25. Oktober 1977*, sous le n° 78 :

André Gide. Brief an L. Passot. 1 S. Dat. Cabris 23. April (19)41. *«J'ai bien reçu votre brochure sur la Grèce, mais pas encore le N° de* L'Usage de la Parole *que vous annoncez...».*

traductions GRÈCE. — Une nouvelle traduction grecque de *La Symphonie pastorale*, due à Dimitri Zorbalas, est parue voilà un an (en février 1984) à Athènes, aux Éditions Psychogios, tirée à 4 000 exemplaires : ΑΝΤΡΕ ΖΙΝΤ, ΠΟΙΜΕΝΙΚΗ ΣΥΜΦΩΝΙΑ. Μετάφραση : Δημήτρης Ζορμπαλάς. Αθήνα : Εκδόσεις Ψυχογίος, 1984 (vol. br., 21,5 x 13 cm, coll. «Μεγαλοι Κλασικοι λογοτεχνες»). (Communication de notre ami Jean Lefebvre, Heusenstamm, RFA.) C'est, à notre connaissance, la troisième version grecque de la *Symphonie, les deux premières ayant* été publiées à Athènes en 1925 et 1960, respectivement dues à D. Bezyroglou et à A. Alkaios.

ESPAGNE. — André Gide, *Los Alimentos terrenales, seguido de Los Nuevos Alimentos.* Traducción de Maria Concepción Garcia-Lomas. Madrid : Alianza Editorial, 1985 (vol. br., 20 x 12,5 cm, 178 pp., ISBN 84-206-3143-4). Couverture illustrée de Daniel Gil ; notice sur Gide en page 4 de couverture et sur le premier rabat. Cette édition paraît sous le double copyright des éd. Alianza de Madrid et Losada de Buenos Aires, daté de 1953 pour celles-ci — mais c'est une *autre traduction* qui parut cette année-là aux éd. Losada, due à Luis Echávarri et intitulée *Los Alimentos terrestros* (v. les n^os^ 115, 116 et 196 de notre «Inventaire»).

textes de Gide C'est en mai 1986 que paraîtra, dans la collection «Poésie/Gallimard», une édition des *Cahiers et Poésies d'André Walter* établie par Claude Martin (préface et dossier). Le manuscrit

de ce volume d'environ 300 pages (préface, texte, chronologie, bibliographie, notes et variantes, index, textes inédits et documents) sera remis à l'éditeur à la fin du présent mois de mai.

livres, revues, journaux Notre ami Paul A. Fortier, professeur à l'Université du Manitoba à Winnipeg, a offert à la bibliothèque du Centre d'Études Gidiennes un exemplaire de la *Concordance de «L'Immoraliste»* qu'il a réalisée sur ordinateur avec ses Assistants (vol. br., 28 x 21,5 cm, de V-698 pp., reprographié à un petit nombre d'exemplaires). Il prépare une étude sur *L'Immoraliste* qui paraîtra en 1986.

Paru en janvier, aux Éditions du Seuil : Éric Marty, *L'Écriture du jour : le «Journal» d'André Gide* (vol. br., 20,5 x 13,5 cm, 272 pp., 95 F, ISBN 2-02-008509-7) ; on lira un compte rendu de cet ouvrage dans les «Lectures gidiennes» du présent *BAAG*.

Paru en décembre : Klaus Mann, *Le Tournant. Histoire d'une vie* [*Der Wendepunkt. Ein Lebensbericht*]. Traduit de l'allemand par Nicole Roche, avec la collaboration de Henri Roche. Préface de Jean-Michel Palmier. Malakoff : Éd. Solin, 1984 (vol. br., 20,5 x 14 cm, XII-692 pp., 160 F, ISBN 2-85376-050-2). On sait que Klaus Mann s'est suicidé, le 21 mai 1949 (il avait un peu plus de quarante-deux ans), un mois après avoir achevé *Der Wendepunkt*, qui a pour épigraphe cette phrase de Gide : «Il y a dans tout aveu profond plus d'éloquence et d'enseignement qu'on ne peut croire tout d'abord.» Il faut lire cette passionnante et foisonnante autobiographie, où Gide apparaît naturellement à plusieurs reprises (rappelons que la correspondance Gide—Klaus Mann a été publiée il y a deux ans : v. *BAAG 58*, p. 266). Bornons-nous ici à citer la page où Klaus Mann précise ce que Gide fut pour lui :

> Mais quelle que soit la somme d'enseignements et d'amusements que je doive à ce jongleur inspiré [*Kl. M. vient d'évoquer Jean Cocteau*] — c'est envers un autre contemporain, un autre Français, que je me sens le plus d'obligations profondes : André Gide.
>
> J'ai essayé ailleurs, dans le cadre d'une monographie sur Gide [*André Gide and the Crisis of Modern Thought*, Londres : Dennis Dobson, 1948], de témoigner de l'importance de cet esprit, de montrer et d'analyser le charme de cette personnalité. Ce n'est pas le lieu, ici, de développer encore une fois les aspects et les implications multiples de l'œuvre de Gide, les traits et les perspectives qui se mêlent et se contredisent dans son caractère. Mais je fausserais l'histoire de ma propre évolution, ou elle resterait vraiment par trop fragmentaire, si je n'évoquais pas aussi, aujourd'hui, le grand écrivain dont la figure et le message ont agi sur moi de façon si décisive.
>
> Dans un des premiers chapitres de ce livre, il a été question des voix dont l'appel a éveillé, formé et forgé tout d'abord, au temps de l'adolescence, mon sentiment de l'existence : Socrate, Nietzsche, Whitman et Novalis, Rimbaud et Stefan George, Rilke, Herman Bang, Wedekind, mon père et Heinrich Mann (pour n'énumérer une fois de plus que ceux qui sont pour moi les plus proches, les plus essentiels). D'autres influences, au cours des ans, vinrent s'ajouter à celles-ci ; celle d'André Gide fut la plus forte. Ma ren-

contre avec lui — non pas avec l'homme, mais avec l'œuvre dans laquelle se révèle cette nature riche et complexe — m'a, plus que toute autre, aidé à trouver mon chemin, le chemin qui me conduisait à moi-même.

Si j'insiste sur le fait que la rencontre avec les écrits de Gide a eu pour moi une plus grande portée que ma rencontre avec l'homme lui-même, cela ne veut pas dire ni même laisser entendre que sa personnalité m'ait déçu : au contraire, je compte mes relations avec lui au nombre des plus précieuses et des plus satisfaisantes de ma vie. Mais je ne cherche pas à donner l'impression d'avoir été un ami intime du grand homme ni même l'objet, de sa part, d'un intérêt de maître à disciple. L'intérêt était à sens unique. Je l'admirais. Il y consentait. (pp. 298-9).

Mieczysław Chomicz, «La réception d'André Gide dans la presse polonaise de l'après-guerre (1945-1979)», in *La Réception de l'œuvre littéraire* (actes du colloque de l'Université de Wroclaw), Wrocław : Romanica Wratislaviensia, XX, 1983, pp. 273-82.

Stella Gargatini Rabbi, «André Gide e Paul Sabatier : un' amicizia impossibile», *Spicilegio Moderno*, n° 15-16, 1981 (paru en 1983), pp. 100-6 ; avec une lettre de Madeleine Gide et une lettre d'André Gide en fac-similé.

Monica Spiridon, «André Gide şi Camil Petrescu», *Revista de istorie şi teoria literară*, 1983, n° 2, pp. 23-8.

Christopher Shorley, «On the Way to the Summit : Narrative Modes in *La Porte étroite*», *Nottingham French Studies*, vol. 22, n° 2, octobre 1983, pp. 20-31.

Dans la *Neue Zürcher Zeitung* du 2-3 juin 1984, pp. 69-70 : Peter Schnyder, «André Gide als Leser», et Alexandra Plettenberg, «André Gide und die "Nouvelle Revue Française"».

Claude Foucart, «Ernst Robert Curtius et André Gide : les débuts d'une amitié (1920-1923)», *Revue de Littérature Comparée*, juillet-septembre 1984, pp. 317-39.

Gerard Vaughan, «André Gide and Maurice Denis : *Le Voyage d'Urien*», *Print Quarterly* (Londres), vol. I, n° 3, septembre 1984, pp. 173-87 ; avec des extraits de plusieurs lettres inédites de Gide à Denis, et dix reproductions de bois et lithographies de Denis, dont neuf du *Voyage d'Urien*.

Éric Marty, «L'apologie de l'influence : la citation dans le *Journal* d'André Gide», *Revue des Sciences Humaines*, n° 196, octobre-décembre 1984 (numéro sur «La Citation»), pp. 81-92.

Michael J. Tilby, «A Postscript to the Correspondence of Edmund Gosse and André Gide», *Notes and Queries*, vol. 31, n° 4, décembre 1984, pp. 516-8 ; avec deux lettres inédites de Gide, à la veuve d'Edmund Gosse et à Philip Gosse.

Peter Schnyder, «André und Madeleine Gide in Lostorf Bad», *Oltner Neujahrs-Blätter 1985* (Olten, 29,5 x 21 cm, 96 pp.), pp. 46-50 ; 7 illustrations ; extraits de lettres (traduits en allemand) écrites par Gide et Madeleine de Los-

torf en mai-juin 1897 ; texte complet de la lettre de Gide à Albert Mockel du 3 juin 1897 (dont la moitié était restée inédite).

David A. Steel, «Escape and Aftermath : Gide in Cambridge 1918», *The Yearbook of English Studies*, vol. 15, 1985, pp. 125-59 ; article très fouillé, admirablement documenté (plusieurs lettres inédites, écrites et reçues par Gide).[1]

1. Ce volume, numéro du *Yearbook of English Studies* sonsacré aux *Anglo-French Literary Relations*, est publié par la «Modern Humanities Research Association». On peut se le procurer en écrivant au Prof. R. A. Wisbey, Hon. Treasurer MHRA, King's College, Strand, London, WC2R 2LS.

ANDRÉ GIDE ET JAMES DEAN

Deux livres récemment parus en Angleterre et consacrés à l'acteur américain James Dean (1931-1955) établissent un lien inattendu entre André Gide et celui qui incarnait dans le cinéma anglo-saxon des années cinquante les aspirations et les désarrois d'une jeunesse incomprise et rebelle. David Dalton, dans *James Dean the Mutant King* (Londres : Plexus, 1983, pp. 142-55), et David Dalton et Ron Cayen, dans *James Dean American Icon* (Londres : Sidgwick & Jackson, 1984, pp. 237 et 281), rappellent que James Dean joua le rôle de Bachir, aux côtés de Louis Jourdan et de Géraldine Page, dans une adaptation théâtrale de *L'Immoraliste*, présentée au Royal Theater, Broadway, New York, en 1954.

La pièce était adaptée du roman par Ruth et Augustus Goetz, dans une production de Billy Rose, mise en scène par Herman Schulman qui cèda ensuite la place à Daniel Mann. Après une tournée à Philadelphie, où elle fut bien reçue du public, la première eut lieu à New York le 1er février 1954, avec la distribution suivante :

Marceline	Geraldine Page
Dr. Robert	John Heldabrand
Bocage	Charles Dingle
Michel	Louis Jourdan
Bachir	James Dean
Dr. Garrin	Paul Huber
Sidma	Adelaide Klein
Moktir	David J. Stewart
Dolet	Bill Gunn

A New York, la pièce, qui traite du problème de l'homosexualité plus ouvertement que ne le fait le roman, connut le même succès qu'à Philadelphie. L'action dure un an, commence en novembre 1900 et se déroule dans un village normand et à Biskra. Comme l'indique la distribution, il faut croire cependant que Ruth et Augustus Goetz n'ont pas gésité à bousculer l'intrigue du roman, car nous apprenons que «à l'âge de onze ans, Michel a été renvoyé du lycée pour s'être "mal conduit" avec un condisciple» (souvenir de *Si le*

JAMES DEAN
DANS LE RÔLE DE BACHIR
(*THE IMMORALIST*, NEW YORK, FÉVRIER 1954)

(Photo. Barbara Malarek)

grain ne meurt ?), tandis qu'à la fin de la pièce Marceline, acculée à l'alcoolisme par le drame conjugal, rentre seule et enceinte en France pour tenter d'y trouver une voie moins difficile.

A une exception près (Bill Gunn), les jeunes Arabes furent joués par des comédiens blancs, la peau et les cheveux teints. Dans la scène du vol des ciseaux, James Dean, qui craignait un peu que les exigences du rôle ne nuisent à la masculinité de son image, dut effectuer une danse arabe vêtu d'un burnous. En l'occurrence, son jeu remarquable lui valut le prix Antoinette Perry et le prix Daniel Blum, décernés au meilleur jeune acteur de l'année. Il lui valut également d'être remarqué par Elia Kazan, dont la mise en scène de *Tea and Sympathy,* autre pièce à sujet homosexuel, fut à l'affiche à Broadway en même temps et qui venait de remporter un grand succès avec *On the Waterfront* (avec Marlon Brando et Eva Marie Saint). Kazan préparait son adaptation cinématographique du roman de Steinbeck *East of Eden.* Ce fut grâce à son rôle dans *L'Immoraliste* que Dean obtint celui de Caleb Trask dans le film, l'emportant de justesse sur Paul Newman. Quinze jours après la première de *L'Immoraliste,* il quitta la troupe pour se consacrer au tournage du film. On ne devait plus le revoir sur les scènes de Broadway. Après *East of Eden,* ce fut *Giant,* puis la mort à vingt-quatre ans au volant de sa Porsche.

DAVID STEEL.

VARIA

ERRATUM *** Un *lapsus calami* a fait écrire à Henri Heinemann, dans son évocation de la visite des Amis d'André Gide au Tertre (*BAAG 65*, p. 165), que Mme Limon était la *fille* de Roger Martin du Gard. Que Christiane Martin du Gard (1907-1973) fût l'unique enfant du romancier est assez connu pour que tous nos lecteurs aient d'eux-mêmes rectifié le *lapsus* — dont le prote distrait tient néanmoins à s'excuser, en rappelant que la descendance de RMG est aujourd'hui constituée par ses deux *petits-enfants*, Daniel de Coppet et Anne-Véronique Limon.

DÉGOÛTANT... *** «22.2.85. Vos notes sur Henri Michaux d'une part, et "Gide, Leiris, l'Afrique et Michèle Manceaux" d'autre part, m'inspirent *le plus vif dégoût* et appellent, pour parler comme feu Joyce, "autant de coups de pied au cul qu'il y a d'étoiles au ciel".» En recevant cette brève et menaçante épître (signée d'un nom qui n'est pas inconnu dans le journalisme littéraire), le rédacteur du *BAAG* s'est naturellement précipité sur les deux «notes» en question (pp. 172 et 176-7 du numéro de janvier)... mais leur relecture attentive ne lui a hélas pas permis de percevoir ce qu'elles pouvaient avoir de dégoûtant, la première étant entièrement constituée par une citation sans aucun commentaire, la seconde rappelant simplement que Gide avait été un des tout premiers à parler de Michaux, et de la façon la plus simple et directe, pour le faire connaître et aimer... Courtoisement invité à éclairer le sens de sa lettre, l'auteur s'est borné, pour toute réponse, à signifier sa démission de l'AAAG. Le rédacteur serait vivement reconnaissant à qui aurait l'esprit assez fin pour l'aider à résoudre l'énigme...

COLLOQUES *** Un important colloque international : *Sartre aujourd'hui, Sartre lecteur, Sartre lu*, a réuni un public nombreux à l'Université Lyon II, les 7, 8, 9 et 10 mars derniers ; quatre des communications présentées eurent pour auteurs des membres de l'AAAG : Jean Bru-

neau («Sartre biographe de Flaubert»), Jean-Yves Debreuille («Sartre lecteur des poètes»), Philippe Lejeune («Les lectures d'enfance de Sartre») et Pierre Masson («Sartre lecteur de Gide»). ■ Organisé conjointement par l'AAAG, L'Amitié Charles Péguy et l'Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, un colloque se tiendra le 20 avril à l'Université de Paris-Nanterre sur le thème : *Trois Écrivains français devant l'Allemagne : Gide, Péguy, Rivière.* Parmi les six communications prévues, trois concernent plus particulièrement Gide : «Paris-Berlin via Luxembourg : les époux Mayrisch. Un relai dans les relations franco-allemandes de la NRF» (par Daniel Durosay), «Gide et l'Allemagne : réciprocité d'intérêt» (par Claude Foucart), et «Gide et Thomas Mann» (par Annie Gryselier). ■ Nos amis Éric Marty et Patrick Pollard organisent, les 22, 23 et 24 novembre prochain à l'Institut Français du Royaume-Uni de Londres, un colloque sur *André Gide et l'Angleterre.* Tous les renseignements concernant la participation à ce colloque doivent être demandés à l'Institut Français, 17 Queensberry Place, Londres, SW7 2DT, Grande-Bretagne.

ANDRÉ GIDE A UZÈS *** L'appel de Mme de Bonstetten (*BAAG 64*, pp. 691-3) a été entendu ! En peu de semaines, un grand nombre d'amis français et étrangers se sont groupés autour d'elle pour que ce petit musée, que nous voulons conserver intime et chaleureux, s'épanouisse en s'enrichissant. Les dons aussi commencent à arriver : portraits, desssins, photographies, objets et souvenirs... Dans le courant de l'année, les souscripteurs recevront leur carte de Membre et un compte rendu des activités du Musée. Un catalogue récent est offert sur demande à tous les Membres qu'il pourrait intéresser. Que pour cet élan de générosité et de solidarité, tous soient remerciés très vivement. IRÈNE DE BONSTETTEN

BIBLIOPHILIE *** Un exemplaire de l'originale d'*Isabelle,* avec dédicace autographe à Vielé (*«Cuverville en Caux / A Francis Vielé Griffin / en amical hommage. / André Gide»*), dans une belle reliure de Paul Bonet, de 1941 (plei maroquin bleu, plats ornés d'un fin semis de pointillés dorés et d'étoiles argentées) : vendu 35 000 F par Patrick et Élisabeth Sourget, 28 bis rue du Docteur Maunoury, 28000 Chartres. La notice sur *Isabelle* du luxueux catalogue (*Cent livres précieux, de 1469 à 1914*) est grotesque et truffée d'erreurs, mais la préface vaut le détour, qui exalte «l'entrée du livre dans le champ monétaire», démontre que l'originale de *Madame Bovary* valait en 1911 150 gr d'or ou un demi-hectare de terre labourable, mais, en 1969, 16 kg 730 d'or ou 12 hectares de terre labourable, etc... Conclusion : «Malgré les hauts prix que les beaux exemplaires atteignent déjà, ils

restent accessibles à toute une classe de bibliophiles ; mais le nombre de ces beaux exemplaires tend chaque jour à diminuer ; on a le temps encore, mais il faut se hâter.» Hâtez-vous donc, chers lecteurs : sur ces «cent livres précieux», les seize offerts à 100, 150 ou 200 000 F sont sans doute déjà vendus, mais il doit bien rester quelques petits prix, comme cette modeste *Isabelle*...

THÈSES *** Notre ami Bernard Alluin a soutenu en Sorbonne, le samedi 2 mars, sa thèse pour le doctorat d'État ès Lettres sur *Roger Martin du Gard romancier* ; le Jury, composé des Prof. Jacques Robichez (rapporteur), Henry Bouillier, René Garguilo, Marius-François Guyard et Michel Raimond, lui a décerné à l'unanimité la mention «Très Honorable». ■ Notre ami Jean-Yves Debreuille a soutenu, le vendredi 22 mars en Sorbonne, devant un jury composé des Prof. Claude Debon (présidente), Michel Décaudin (rapporteur), Pierre Brunel, Louis Forestier et Claude Martin, sa thèse pour le doctorat d'État ès Lettres : *L'École de Rochefort, Théories et pratiques de la poésie entre 1941 et 1961* ; le Jury, en lui décernantla mention «Très Honorable» à l'unanimité, a émis le souhait que l'ouvrage soit promptement publié.

SUR PONTIGNY *** Récemment devenue membre de l'AAAG, Mme Jacqueline Rohmer vient de publier, sous le nom de Jacqueline Baudières, un livre consacré à l'Yonne : *Ma Vallée du Serein*, où Pontigny, ses «Décades» et leurs habitués ont une large part. L'ouvrage est diffusé par la librairie Clavreuil, 37 rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris (75 F).

NOS AMIS PUBLIENT... *** De Jacques Brenner : *Une humeur de chien* (Paris : Olivier Orban, 1985, 265 pp., 79 F), plaidoyer plein d'esprit et de cœur, où l'auteur «passe en revue tous les plaisirs et les angoisses d'un ami des bêtes» et «dit des choses exquises sur les animaux, et des méchancetés sauvages aux imbéciles» avec «une façon bien à lui de formuler avec une douceur bénigne des évidences redoutables» (François Nourissier). ■ De Robert Catherine : *Mots et Contre-Mots* (Étampes : La Nouvelle Tour de Feu, 1983, 82 pp.), lexique d'humeur et d'humour, plein de trouvailles, où le propos grave a souvent la politesse d'être drôle... ■ De Martin Cornick : «Jean Paulhan et la censure : *La NRF* à la veille de la guerre», in *Cahiers Jean Paulhan 3* (Paris : Gallimard, 1984, 283 pp., 110 F), pp. 219-27. ■ De Claude Courouve : *Vocabulaire de l'Homosexualité masculine* (Paris : Payot, 1985, 252 pp., 99 F). ■ De Guy Dugas : *Albert Memmi, écrivain de la déchirure* (Sherbrooke : Éd. Naaman, 1984, 176 pp., $ 12.00), premier livre entièrement consacré au romancier de *La Statue de sel*. ■ De Dominique Fernandez : *Le Banquet*

des Anges : l'Europe baroque de Rome à Prague (Paris : Plon, 1984, 386 pp., 110 F) : un merveilleux voyage dans le «croissant baroque», à la recherche d'architectures et de sculptures célèbres ou cachées en Italie, en Allemagne du Sud, en Autriche, en Bohême ; un enthousiasme chaleureux constamment renouvelé, une réflexion sur l'art nourrie par une érudition sans sécheresse — et de nombreuses et belles photographies de Ferrante Ferranti. ■ De Jean Lambert : la traduction de l'autoportrait du grand écrivain australien Patrick White, prix Nobel 1973 : *Défauts dans le miroir* (Paris : Gallimard, 1985, coll. «Du Monde entier», 331 pp., 120 F), dont il avait déjà traduit deux romans, *Les Incarnations d'Eddie Twyborn* en 1983 et *Une ceinture de feuilles* en 1981 (qui vient de reparaître dans la coll. «L'Imaginaire»). ■ Arthur K. Peters a été l'initiateur et le maître d'œuvre d'un riche et beau livre publié en novembre dernier à New York : *Jean Cocteau and the French Scene* (New York : Abbeville Press, 1984, 240 pp., $ 19.95) ; abondamment illustré, il vise (et réussit) à présenter Cocteau sous ses multiples aspects, et on trouvera là biographie, chronologie, études du théâtre, des films, des rapports de Cocteau avec la musique, etc...

JACQUES DE LACRETELLE (1888-1985) *** Le 2 janvier dernier est mort, à Paris, d'une hémorragie cérébrale, Jacques de Lacretelle, qui aurait eu 97 ans le 14 juillet prochain. Il avait été l'un des premiers, dès le début d'avril 1968, à adhérer à l'AAAG. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser l'œuvre abondante et variée qu'il laisse et, parmi ses romans, ceux qui ont quelque chance de durer — *La Vie inquiète de Jean Hermelin, Silbermann, La Bonifas,* plus peut-être que les œuvres plus amples et plus ambitieuses, *Les Hauts Ponts* et surtout *Le Pour et le Contre...* Mais rappelons son amitié avec Gide, qui dédia le *Journal des Faux-Monnayeurs* («J'offre ces cahiers d'exercices et d'études à mon ami Jacques de Lacretelle, et à ceux que les questions de métier intéressent») à celui qui avait écrit le *Journal de «Colère»*. On doit souhaiter que la correspondance entre les deux écrivains (une cinquantaine de lettres), encore presque entièrement inédite, soit un jour publiée. Sur Lacretelle et son œuvre, un seul livre (mais excellent), celui de notre ami Douglas W. Alden : *Jacques de Lacretelle. An Intellectual Itinerary,* New Brunswick (N.J.) : Rutgers University Press, 1958.

ANDRÉ BEUCLER (1898-1985) *** André Beucler est mort le 26 février à Nice, deux jours après son quatre-vingt-septième anniversaire. Le *BAAG* avait eu plaisir à signaler à ses lecteurs, voilà deux ans (n° 57, p. 103-4), les savoureux souvenirs de Gide qui ouvraient le dernier livre d'André Beucler, *Plaisirs de mémoire*

(Gallimard, 1982) ; souvenirs dont le dernier datait de février 1951, quand il était monté, rue Vaneau, revoir une fois encore «Gide mort, immobile et pur, comme un pharaon», qui avait pour lui «quelque chose qui n'en finissait pas de vivre et qui semblait s'adresser à tous ceux qui le regardaient, même pour la première fois, peut-être encore pour signifier à ceux qui allaient durer qu'il avait agi de tout son esprit, sa vie durant, contre l'hypocrisie et l'injustice»...

LE SOUVENIR D'HENRI RAMBAUD *** Les Amis d'André Gide n'ont pas oublié Henri Rambaud (1899-1974), qui fut des leurs et collabora au premier volume des *Cahiers André Gide* (avec une longue étude : «La Phrase de Madeleine») ; les deux essais dont il avait encadré *L'Envers du Journal de Gide* de François Derais (1951, éd. augmentée en 1952) restent d'une subtilité et d'une perspicacité exceptionnelles... Une association vient de se créer, qui a pour but de favoriser la publication de ses textes inédits ou la réédirion de textes anciens épuisés. Renseignements et adhésions : Mme Élisabeth Chavanes, Montberneaume, 45300 Yèvre-la-Ville (cotisation annuelle : 100, 200 ou 1000 F, chèques à l'ordre de la Société des Amis d'Henri Rambaud).

NÉCROLOGIE *** Nous avons appris le décès, survenu à Rouen le 8 mars dernier, d'Agnès Thillaye du Boullay, née Le Verdier ; elle était née à Rouen le 26 janvier 1898 et était la plus jeune fille de la cousine germaine d'André et Madeleine Gide, Marguerite Rondeaux, épouse Le Verdier. Nous adressons nos très sincères condoléances à son fils, le R.P. Patrice Thillaye du Boullay. † Mme Maurice Schlumberger, née Françoise Monnier, est morte le 29 janvier dernier, à Marnes-la-Coquette (Hauts-de-Seine), à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et a été inhumée au Val-Richer. Elle était veuve depuis 1977 du frère cadet de Jean Schlumberger, Maurice (v. *BAAG 36*, pp. 4-5), qui avait été membre de l'AAAG dès la première heure. † On nous a fait part du décès de Nicolas Jean Yannicosta, d'Athènes, traducteur, membre fondateur de l'AAAG depuis sept ans. Il était né en 1907.

BRÈVE LUEUR SUR ROLAND CAILLEUX *** La récente publication d'un petit ouvrage posthume, *La Religion du cœur* (Grasset, 148 pp., 62 F) et d'un recueil dédié à sa mémoire, *Avec Roland Cailleux* (Mercure de France, 176 pp., 95 F), a été l'occasion pour quelques rares journalistes littéraires de rappeler qui était Roland Cailleux (1908-1980) – auteur de quatre livres en trante-cinq ans (les trois premiers chez Gallimard : *Saint-Genès ou la Vie brève*, 1943, *Une lecture*, 1944, et *Les Esprits animaux*, 1955, le dernier chez Albin Michel, *A moi-même inconnu*, 1978)... Médecin, il fit la connaissan-

ce de Gide à Nice en 1939, et le soigna «avec un dévouement parfait» durant sa crise de coliques nephrétiques ; au soir du 3 juin 1940, à Vence, il l'«enlevait» dans son auto et, d'une traite, «en vingt-deux heures, avec une seule halte de deux heures au Puy» pour déjeunee («mais arrêtés vingt fois dans la nuit pour vérification de nos papiers d'identité»), ils gagnaient Saint-Genès (entre Riom et Le Mont-Dore), puis Vichy...

JEAN-RENÉ DERRÉ (1921-1985) *** L'affreuse nouvelle a laissé d'abord incrédules, puis abasourdis tous ses amis qui voyaient en lui l'image même de la force, de la santé, de l'équilibre : Jean-René Derré est mort subitement, d'une rupture d'anévrisme, le 22 février dernier, à Châteauroux où il était né le 28 mai 1921. Ancien élève de l'E.N.S., agrégé des Lettres, il séjourna longtemps à l'étranger (de 1954 à 1962, professeur à l'Institut Français de Vienne, directeur de l'Institut Français de Stuttgart, professeur à l'Université de Tubingen puis à l'Université d'Athènes), avant d'être nommé, ayant soutenu ses thèses en 1962 (*Lamennais, ses amis et le mouvement des idées à l'époque romantique* [Klincksieck, 1962] et édition critique du *Wallstein* de Benjamin Constant [Les Belles-Lettres, 1965]), professeur de Littérature comparée à la Faculté des Lettres de Lyon, où il devait exercer d'importantes fonctions administratives : doyen intérimaire en 1968, puis directeur de l'U.E.R. de Lettres jusqu'en 1977, président de diverses commissions et formations, tout en poursuivant travaux et publications et en animant une équipe de recherche C.N.R.S.. L'AAAG ne saurait oublier que le soutien de Jean-René Derré, sociétaire du premier jour, fut déterminant pour elle : c'est grâce à lui, alors directeur de l'Unité d'Études françaises de l'Université Lyon II, que fut créé en 1972 le Centre d'Études Gidiennes ; l'AAAG eut alors un local officiel, une bibliothèque, des crédits qui ont, depuis plus de douze ans, financé (d'abord intégralement, puis, quand le volume et le tirage eurent beaucoup augmenté, à hauteur de 25 % environ) la fabrication et l'expédition du *BAAG* ; et l'appui de J.-R. Derré aux études gidiennes en général est demeuré sans faille. C'est aussi, pour plusieurs d'entre nous, la très douloureuse perte d'un *ami*, dont la bonté, la générosité et la loyauté foncières, le sens de la justice et de la dignité, alliés à une grande culture et une qualité particulière d'humour, rendaient le commerce précieux entre tous. Que Mme Françoise Derré et ses trois filles trouvent ici l'expression très sincère de notre profonde sympathie.

CHARLES BRUNARD (1906-1985) *** Au moment où nous achevons de composer ce numéro, nous parvient une dernière triste nouvelle, celle de la mort, à Bruxelles, de

Charles Brunard, à la veille de son soixante-dix-neuvième anniversaire (il était né le 5 avril 1906). Tous les Amis d'André Gide ont lu sa savoureuse autobiographie, où son amitié avec Gide avait la part belle : *Correspondance avec André Gide et Souvenirs* (Paris : La Pensée universelle, 1974). Mais quelques-uns seulement ont eu le bonheur de connaître réellement l'homme, qui était tout gentillesse, générosité, gaîté, amour de la vie et de la beauté. Installé en Grèce depuis une dizaine d'années, il avait acheté en Épire l'ancien petit palais d'un «despote» turc du XVIII[e] siècle, qu'il avait aménagé, meublé et décoré avec un goût qui en faisait, non pas un froid musée, mais une maison accueillante, amicale, pleine de surprises et de séductions. Frappé d'une hémiplégie au printemps 1984, «Charlie» fut ramené en Belgique, à l'hôpital Brugman, et ce grand vivant, cet homme qui avait la vocation du plaisir et du bonheur connut là une années d'atroces souffrances, physiques et morales. Ceux d'entre nous qui eurent le privilège de jouir de son amitié présentent leurs condoléances à la sœur de Charles Brunard, Mme Simone Sohier, qui est aussi membre de l'AAAG.

LIBRAIRIE

Une troisième édition, mise à jour, du *Catalogue* des publications réalisées ou diffusées par l'AAAG paraîtra prochainement et sera joint au *BAAG* de juillet ou d'octobre. En attendant, nos sociétaires peuvent utiliser le catalogue de mars 1984 (qui fut joint au *BAAG* n° 62, d'avril, mais qui peut toujours être envoyé à qui en fait la demande au *Directeur du CEG, 3 rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon* — à qui les *commandes* doivent aussi être adressées, accompagnées de leur règlement par chèque *à l'ordre de l'AAAG*, ou avec demande d'une *facture* qui sera jointe à l'envoi, payable à réception), mais en prenant bonne note de ce qui suit :

Bulletin des Amis d'André Gide

Vol. I et III : *Épuisés.* (Réimpression envisagée).
Vol. XII (nos 61 à 64, année 1984), 694 pp. . . . . 80 F
Collection complète des vol. IV à XII, 4 754 pp. . . . . 475 F

Les Cahiers annuels de l'AAAG

Nouveaux prix (hausses chez les Éditeurs) :

CAG 4 (Les Cahiers de la Petite Dame, I) . . . . . 65 F
CAG 5 (Les Cahiers de la Petite Dame, II) . . . . . 98 F
CAG 6 (Les Cahiers de la Petite Dame, III) . . . . . 65 F
CAG 7 (Les Cahiers de la Petite Dame, IV) . . . . . 57 F
Les Cahiers de la Petite Dame, t. I à IV *(CAG 4 à 7)* . . . . . 260 F
La Maturité d'André Gide (cahier double 1976-77) . . . . . 185 F
CAG 8 (Correspondance Gide-Blanche) . . . . . 103 F
Correspondance Gide-Bussy, t. I à III *(CAG 9 à 11)* . . . . . 330 F

La Correspondance Générale d'André Gide

Voir page 253 du présent numéro.

Publications des Presses Universitaires de Lyon

François-Paul Alibert : *En Italie avec André Gide : Presque épuisé (ne restent plus que quelques exemplaires)*. . . . . 45 F
André Gide : *Correspondance avec Jef Last*. . . . . 98 F

La Nouvelle Revue Française

Les vol. 3 (1925-1934) et 4 (1935-1940) sont *épuisés*. (Réimpression envisagée).

Autres ouvrages en diffusion

Série *André Gide* (Éd. Lettres Modernes) : voir page 632 du *BAAG 64*, d'octobre 1984.
Collections *Bibliothèque André Gide* et *Archives André Gide* (Éd. Lettres Modernes) : voir page 626 du *BAAG 64*, d'octobre 1984.

Jeanne de Beaufort : *Quelques nuits, quelques aubes*. (*BAAG 64*, 626). 20 F
Georges Simenon – André Gide : *Briefwechsel*. (*BAAG 64*, 626). . . . 20 F

Claude Martin : *Gide*. Paris : Éd. du Seuil, coll. «Écrivains de toujours», 8e éd. (1981), vol. br., 18 x 12 cm, 192 pp., nbses ill. . . . . 26 F

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Liste des nouveaux membres de l'AAAG, dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat entre le 1er janvier et le 6 avril 1985 :

1189 M. Jean PÉNARD, Inspecteur général de l'Éducation nationale, 92410 Ville d'Avray. (Fondateur).

1190 Mlle Christine GALLAIS, Agent commercial, 49300 Cholet. (Titulaire).

1191 Dr. med. Hans Josef WEH, médecin, 2000 Hambourg, RFA. (Titulaire).

1192 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE L'OUEST, 49005 Angers. (Titulaire).

1193 M. François OUELLET, étudiant, Ste-Foy, Québec, Canada. (Étudiant).

1194 Mme Marie-Noëlle BOURNICHON, ingénieur CNRS, 75014 Paris. (Titulaire).

1195 Mme Sandra de FAULTRIER, 75116 Paris. (Abonné BAAG).

1196 Mme Marie-L. Jacques LATOUR, Conservateur en chef honoraire des Musées de France, 13007 Marseille. (Titulaire).

1197 M. Hubert CORTY, médecin, 35000 Rennes. (Fondateur).

1198 Mme Solange GUICHARD-MONTGUERS, 37230 Luynes. (Titulaire).

1199 CENTRE D'EXPORTATION DU LIVRE FRANÇAIS, 75012 Paris. (Abonné BAAG).

1200 Mme Line HÉMERY, Professeur agrégé de Lettres classiques, 75004 Paris. (Titulaire).

1201 Mme Hilary HUTCHINSON, Tutor à l'Université de Nouvelle-Angle-

terre, Armidale, N.S.W., Australie. (Titulaire).

1202 Mme Alice TOURTELIER, 35000 Rennes. (Titulaire).

1203 M. Claude DAUBINET, 63000 Clermont-Ferrand. (Abonné BAAG).

1204 M. Edmond NAVEAU, 92300 Levallois-Perret. (Abonné BAAG).

1205 M. Henri GODARD, professeur, 75015 Paris. (Titulaire).

1206 M. William RICHARDSON, Bronx, N.Y., États-Unis. (Titulaire).

1207 Mlle Isabelle LAMOUCHE, étudiante, 91260 Juvigny-sur-Orge. (Étudiant).

1208 Mme Jacqueline ROHMER, 92200 Neuilly-sur-Seine. (Titulaire).

1209 CENTRE D'EXPORTATION DU LIVRE FRANÇAIS, 75012 Paris. (Abonné BAAG).

1210 Mme Martine JEY, professeur, 75009 Paris. (Titulaire).

1211 M. Robert S. THORNBERRY, professeur à l'Université de l'Alberta, Edmonton, Alb., Canada. (Titulaire).

1212 M. Arnoul CHAROY, 45110 Châteauneuf-sur-Loire. (Titulaire).

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1985

Cotisation de Membre fondateur . . . . . 200 F
Cotisation de Membre titulaire . . . . . 150 F
Cotisation de Membre étudiant . . . . . 100 F
Abonnement au *Bulletin des Amis d'André Gide* . . . . . 100 F
BAAG, prix du numéro courant . . . . . 26 F

Les cotisations donnent droit au service du *Bulletin* trimestriel et du *Cahier* annuel en exemplaire numéroté (exemplaires de tête, nominatifs, pour les Membres fondateurs).

Pour recevoir le *BAAG* outre-mer *par avion*, veuillez ajouter 30 F à la somme indiquée ci-dessus dans la catégorie choisie.

Règlements

¶ par virement ou versement au CCP PARIS 25.172.76 A, ou au Compte bancaire ouvert à la Banque Nationale de Paris de Cayeux-sur-Mer sous le n° 00006059022, de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

¶ par chèque bancaire à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE, envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier

¶ *exceptionnellement*, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier de l'AAAG

Tous paiements en FRANCS FRANÇAIS et stipulés SANS FRAIS

MARIE-FRANÇOISE VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Secrétaire générale de l'AAAG
15, rue d'Armenonville
92200 NEUILLY-SUR-SEINE
Tél. (3) 093 52 22

HENRI HEINEMANN
Trésorier de l'AAAG
59, avenue Carnot
80410 CAYEUX-SUR-MER
Tél. (22) 26 66 58

DANIEL MOUTOTE
Directeur du BAAG
307, rue de la Croix-de-Figuerolles
34100 MONTPELLIER
Tél. (67) 75 57 66

CLAUDE MARTIN
Directeur du Centre d'Études Gidiennes
3, rue Alexis-Carrel
69110 STE-FOY-LÈS-LYON
Tél. (7) 859 16 05

IRÈNE DE BONSTETTEN
Antenne parisienne (renseignements)
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. (1) 527 33 79

Imprimerie de l'Université Lyon II — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon
Rédaction, composition et mise en page : Claude Martin

Publication trimestrielle — Directeur responsable : Claude MARTIN
Commission paritaire : N° 52103 — ISSN : 0044-8133 — Dépôt légal : mai 1985

ISSN 0044-8133
Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

PRIX DU NUMÉRO : 26 F